

Donald et les Dogues¹

Masculinisme, déclin, et nouvelles croisades

Essai

David Dricourt

Contact :

Courriel : david.dricourt@outlook.fr

Introduction

Il faut cesser de prendre les hommes au mot. Lorsqu'ils disent souffrir d'un monde qui ne leur fait plus de place, ce n'est pas tant une plainte qu'un avertissement. Ce qu'ils formulent dans les marges trouve désormais un écho au sommet des États, dans les salles de marchés, les studios de télévision et les coulisses des multinationales. Ce que l'on appelait encore dans les années 1990 le « masculinisme » s'est métamorphosé en une idéologie de gouvernement. Ce n'est pas une provocation. C'est un constat. Le masculinisme est devenu une langue du pouvoir. Comment est-on passé d'un groupe de pères frustrés par le droit de la famille à un système idéologique diffus, mais redoutablement efficace, qui irrigue les discours de Donald Trump, alimente les fantasmes cyber-darwinistes d'Elon Musk, structure les récits identitaires de Poutine, inspire les politiques de Viktor Orbán et les performances télévisuelles de figures populistes sur tous les continents ? Il faut pour le comprendre remonter à la racine même du malaise masculin contemporain, non pas comme un phénomène psychologique ou culturel, mais comme une ressource politique mobilisable, un carburant émotionnel de la réaction mondiale. Car l'histoire du masculinisme ne commence pas avec les muscles, mais avec les larmes. Dans les années 1970 à 1990, ce sont les pleurs des hommes qui dominent : pleurs face au divorce, à la perte de l'autorité paternelle, à l'entrée des femmes sur le marché du travail, aux réformes égalitaires. Ces hommes, souvent blancs, de classe moyenne, éduqués mais désorientés, ne savent plus comment habiter leur genre. Ils s'imaginent spoliés par l'histoire. Ils se disent victimes d'un monde devenu trop féminin, trop progressiste, trop flou. Leur réponse est plaintive, désordonnée, mais déjà signifiante : ils ne demandent pas seulement justice, ils veulent revenir au centre du récit.

Avec l'explosion d'Internet dans les années 2000, cette plainte devient une contre-culture. Elle se codifie, se radicalise, s'exporte. On assiste à la montée d'un langage de guerre où les femmes sont ennemies, les hommes doivent se « reprendre en main », et les « faibles » doivent disparaître. Le ressentiment devient programme. La haine devient produit. Et dans cette économie émotionnelle numérique, le masculinisme n'est plus un murmure honteux : c'est un business, une esthétique, un style de vie. C'est là que surgit la jonction politique décisive : lorsque ces affects de la masculinité blessée rencontrent les stratégies des nouvelles droites. Car le masculinisme ne reste pas longtemps cantonné à la sphère privée ou aux réseaux sociaux. Il est récupéré, amplifié, reconfiguré par les populismes autoritaires. Trump en est le

prototype : milliardaire indécent, accusé d'agressions sexuelles, obsédé par la domination et la loyauté, il incarne une masculinité primitive et agressive, tout en se présentant comme victime d'un système féminisé, d'une élite « woke² », d'une presse castratrice. Il ne parle pas seulement à l'Amérique raciste ou conservatrice : il parle aux hommes humiliés, aux perdants de la mondialisation, à ceux qui voient dans le genre une explication simple à leur déclassement. À ses côtés, Elon Musk joue un rôle plus ambigu mais tout aussi central. Techno-prophète libertarien, il représente l'autre versant du même discours : celui du génie solitaire, viril, conquérant, affranchi des règles sociales, moquant les minorités, ridiculisant les féministes, et rêvant d'un monde où la force, la vitesse et l'efficacité retrouveraient leurs droits naturels. Musk ne gouverne pas un pays, mais il gouverne l'imaginaire de millions d'hommes, jeunes ou vieux, qui voient en lui un héros du capitalisme brutal, un antidote à la mollesse supposée de la civilisation actuelle. Quand il tweet contre les pronoms, ce n'est pas un détail : c'est un signal de ralliement.

Et ce n'est pas anodin que tout cela se joue d'abord aux États-Unis. Car l'Amérique ne se contente pas d'élire ses dirigeants : elle dessine les contours du monde à venir. Ce qui y germe dans les talk-shows, les algorithmes et les urnes finit tôt ou tard par traverser l'Atlantique, irriguer l'Europe, structurer l'imaginaire global. Si les États-Unis prennent ouvertement le parti des masculinistes, alors ce ne sont pas seulement les droits américains qui vacillent : c'est l'ensemble du monde démocratique qui s'oriente vers un virilisme politique assumé. L'Amérique a déjà exporté ses guerres culturelles. Elle est désormais en train d'exporter son ressentiment masculin. La stratégie est toujours la même : désigner le féminisme comme un totalitarisme, transformer le genre en champ de bataille civilisationnel, ériger la virilité en valeur morale suprême. C'est là que réside la véritable nature du masculinisme contemporain : non plus une plainte, mais une reconquête. Il ne s'agit plus d'être écouté. Il s'agit de reprendre le contrôle, d'écraser ce qui résiste, de faire du corps masculin un étendard, de la virilité une frontière, et du monde une arène.

Cet essai se propose de retracer cette transformation. Non pas pour lui donner une cohérence qu'elle n'a pas toujours eue, mais pour démontrer comment un affect minoritaire peut devenir une machine idéologique majeure, dès lors qu'il épouse les logiques du pouvoir contemporain. Nous verrons comment le masculinisme est passé d'un discours de souffrance individuelle à une rhétorique collective ; d'un enjeu domestique à une vision politique du monde, et d'un

ressentiment privé à une stratégie géopolitique. Et surtout, nous montrerons que ce mouvement n'a rien d'accidentel. Il n'est pas une dérive. Il est une réponse à la montée des égalités, à la pluralisation des identités, à la dénaturalisation des privilèges. Il est la revanche d'un monde ancien. Il est son dernier cri. Il est, peut-être, son chant de guerre.

C'est le mâle qui est en ruines !

C'est une histoire qu'on ne raconte jamais en entier. Une histoire d'hommes silencieux, qui ne savent plus très bien comment habiter leur propre peau. Ils avancent dans le monde en portant des armures qui grincent, forgées dans des siècles d'injonctions contradictoires : sois fort, mais attention à ne pas être brutal ; sois tendre, mais surtout ne pleure pas ; gagne ta vie, sois un pilier, un repère, un roc, même quand tout s'effondre autour de toi.

Depuis quelques décennies, quelque chose a basculé. L'homme tel qu'on l'avait connu, ce modèle forgé à la chaîne comme un outil, dressé à taire, à faire, à dominer, commence à se fissurer. Et dans ces failles, il ne trouve pas une libération, mais une panique. Qui est-il, si le monde n'a plus besoin de sa force ? Que vaut-il, si son autorité n'est plus une évidence ? Que reste-t-il de lui, lorsque ses repères s'effondrent et que ses certitudes se dissolvent dans l'égalité des droits, le partage des rôles, le flou des identités ?

La crise des masculinités n'est pas un mythe. Elle se lit dans les chiffres : suicides, échecs scolaires, isolement affectif, dépendances. Elle se lit aussi dans les regards perdus, dans les corps raides, dans l'humour cynique comme dernier rempart. Elle ne dit pas seulement la perte d'un pouvoir : elle dit la perte d'un sens. Le sens de ce qu'est un homme, quand il ne peut plus l'être par opposition aux femmes, par domination sociale, ou par rôle économique unique. Et c'est de cette détresse que naît le masculinisme. Non comme remède, mais comme poison. Il promet un retour en arrière, un retour à l'ordre, mais c'est un mirage.

Ce que cet essai entend démontrer, c'est que ce mirage est mortifère. Qu'il recycle de vieux schémas pour mieux éviter les vraies questions. Et surtout, qu'il trahit ceux-là mêmes qu'il prétend défendre.

Voici donc une tentative de raconter cette mélancolie du mâle. De suivre ses traces dans les décombres d'un monde où les repères s'effondrent : un monde d'injustices structurelles, de technocapitalisme froid, de communautés déliées, de spiritualité désertée. Le masculinisme contemporain n'y est pas une réponse, mais un symptôme. Il ne guérit rien ; il épaissit le

malaise. Il prospère sur ces ruines, comme un champignon sur un tronc mort. Non pour rebâtir, mais pour s'accrocher au fantasme d'un ordre perdu. D'en retracer les figures politiques, technologiques, religieuses et les racines profondes. Non pour juger, mais pour comprendre. Non pour accuser, mais pour décrypter. Car dans chaque ruine, il y a aussi un appel à rebâtir autrement. Et peut-être, dans cette crise, une chance de transformation intime et collective. Il y a des époques où les mots se gorgent de larmes, d'orgueil brisé, de rage confuse. L'une de ces époques est la nôtre, où l'on voit des hommes désemparés, apeurés, accrochés à leur virilité comme à une planche de salut dans le naufrage d'un monde qu'ils ne comprennent plus. Ce naufrage, ils ne l'analysent pas toujours, mais ils le ressentent. Et leur douleur, non pensée, se transforme en arme. À cela, on a donné un nom : le masculinisme. Mais que désigne-t-il vraiment ? Un cri sincère ou une contre-offensive idéologique ? Une révolte des pères meurtris ou une revanche des dominants frustrés ? Pour le comprendre, il faut dépasser les caricatures et plonger dans l'interstice fragile où la souffrance rencontre la réaction.

Cet essai se propose d'arpenter ce territoire instable, entre biographie politique, sociologie de la misère, état des religions, technologies de pouvoir et effondrement symbolique. Car le masculinisme contemporain n'est pas un simple réflexe antiféministe : il est un produit de la décomposition sociale. Il révèle une faille historique : celle du mâle en ruines, que le patriarcat a lui-même broyé, avant que le capitalisme numérique ne le remplace par des machines, des algorithmes, des drones. Et dans cette ruine, surgissent des figures : Trump, Musk, Poutine, Zemmour et autres. Ils ne sont pas seulement des hommes de pouvoir, mais des icônes virilistes, des totems pour ceux qui cherchent un refuge identitaire dans un monde déroutant.

Ce texte est leur contre-chant. Non une dénonciation morale, mais une tentative de comprendre comment des figures archaïques peuvent redevenir modernes. Comment la mélancolie masculine s'est faite machine de guerre.

Les avatars d'un nouveau mythe du salut

Dans un monde désenchanté, où les récits religieux traditionnels s'effondrent et les grandes idéologies se disloquent, le besoin de figures providentielles resurgit avec force. L'homme du XXI^e siècle, balloté entre anxiété climatique, fragmentation identitaire et sentiment d'impuissance face aux systèmes technocratiques, semble revendiquer un retour du mythe du sauveur, non plus sous les traits d'un dieu incarné, mais sous ceux d'un homme fort, d'un visionnaire ou d'un polémiste à contre-courant. Donald Trump, Elon Musk, Éric Zemmour ou Vladimir Poutine cristallisent ce phénomène. Chacun, à sa manière, rejoue un scénario messianique, mêlant charisme, promesse de rédemption et guerre contre une élite perçue comme corrompue ou décadente.

Donald Trump, le Messie vengeur de l'Amérique blanche, ne s'est jamais présenté comme un humble serviteur du peuple. Il incarne au contraire un messianisme du ressentiment, où l'homme providentiel n'est pas un saint, mais un justicier. Son électorat ne cherche pas un guide moral, mais un guerrier de l'identité américaine, celui qui "rendra sa grandeur à l'Amérique" en rétablissant l'ordre, la suprématie blanche et la virilité nationale. Trump est un Messie populiste : il parle comme le peuple (en tout cas, dans une version idéalisée de celui-ci), méprise les institutions, moque les experts, revendique le conflit. Son culte est apocalyptique : l'Amérique est en déclin, corrompue par les élites cosmopolites, les médias, les minorités, les intellectuels. Seule sa victoire, présentée comme quasi-mystique en 2016 et incontestable en 2024, va empêcher la ruine finale. Il est à la fois le destructeur et le restaurateur, celui qui doit "assécher le marécage" (drain the swamp), tout en rétablissant une pureté mythique. Comme tout messie, Trump divise : il a besoin d'un ennemi, il trace une frontière entre les élus (ses partisans) et les damnés (les libéraux, les journalistes, les étrangers).

Son aura messianique se manifeste jusque dans les aspects grotesques de sa personnalité : les outrances ne le discréditent pas, elles l'anoblissent aux yeux de ses fidèles, car elles prouvent qu'il ne joue pas selon les règles du "système". Le phénomène QAnon³, avec ses prophéties délirantes et son vocabulaire religieux, en est l'expression ultime : Trump n'est plus un homme, il est devenu un mythe opérant.

Si Trump incarne le messie vengeur, Elon Musk, le transhumaniste, incarne le messie technicien, prophète d'un salut par la science et l'innovation radicale. Musk ne prétend pas sauver une nation, mais l'humanité elle-même et même l'espèce, au-delà de la Terre. À travers SpaceX, Neuralink ou Tesla, il projette un monde nouveau : post-pétrole, post-mortalité, post-humanité. C'est le rêve prométhéen dans sa version XXI^e siècle. Comme tout messie, Musk avance des promesses inaccessibles, mais galvanisantes : des voitures autonomes partout, des implants neuronaux pour soigner les maladies, des colonies martiennes, l'intelligence artificielle "amie". Son messianisme repose sur la conquête de l'avenir, et sa posture est celle d'un visionnaire incompris, souvent moqué par les institutions traditionnelles (les gouvernements, les médias, les experts scientifiques). Musk fascine parce qu'il transgresse : il parle directement à ses fidèles via son réseau X, il incarne le capitalisme-roi tout en se posant en rebelle, il jongle avec les dogmes comme avec les marchés. À ses yeux, l'avenir n'est pas un problème politique mais un problème d'ingénierie. Le salut ne viendra pas d'un contrat social, mais d'une start-up. C'est le messie néolibéral ultime : auto-entrepreneur de la rédemption collective, milliardaire libertarien du dépassement humain. Mais comme tout messie, Musk a ses démons. Son mépris de la démocratie, son impulsivité, son rapport trouble à la vérité, ses délires transhumanistes font de lui une figure à la fois fascinante et inquiétante. Il est l'enfant paradoxal du désenchantement moderne : le miracle par la machine.

En France, la figure d'Éric Zemmour est celle d'un messie du passé, un prophète du déclin qui promet non pas un avenir, mais un retour à l'origine. Il ne veut pas réinventer le monde, mais ressusciter la France éternelle, celle des clochers, de la monarchie, de l'Algérie française, de la langue classique. Son messianisme est profondément identitaire, voire ethnique : il s'adresse à un peuple blanc, catholique, majoritairement masculin, persuadé d'être trahi par la République universaliste. Zemmour ne cache pas sa volonté de renverser les valeurs contemporaines. Il est le contre-messie du progressisme. Là où d'autres promettent l'égalité et l'ouverture, il prophétise le combat, la clôture, la hiérarchie naturelle. Sa parole a une tonalité biblique : la France a péché, elle doit se repentir et revenir à ses fondamentaux. Comme tout messie, Zemmour fait de sa personne une exception : juif séfarade revendiquant Charles Maurras, il se place au-dessus des contradictions. Il ne cherche pas le consensus, mais la guerre culturelle. Il fascine ses disciples parce qu'il ose dire "tout haut" ce que beaucoup n'oseraient même pas penser. Il offre une rédemption dans le verbe, une mystique du langage

comme arme de reconquête. Zemmour ne gagnera jamais le pouvoir, mais sa fonction est messianique dans sa performativité même : il déplace le centre de gravité du débat public, il invente un récit où l'ennemi intérieur est omniprésent (immigration, féminisme, gauchisme), et où lui seul détient la vérité originelle. Il est un prêtre de la nation, au sens le plus sacralisé du terme.

Enfin, Vladimir Poutine, le tsar messianique, incarne la forme la plus classique, mais aussi la plus inquiétante, de la figure messianique : le souverain autocratique se rêvant rédempteur du peuple et restaurateur de l'Empire. Depuis deux décennies, Poutine construit son image autour d'un récit mystique : la Russie serait la dernière citadelle du monde chrétien face à la décadence occidentale, et lui en serait le bouclier vivant. Il est le messie impérial : il ne se contente pas de gouverner, il incarne la mission sacrée d'un peuple élu. Son pouvoir ne repose pas uniquement sur la force, mais sur un imaginaire eschatologique⁴ : la Sainte Russie assiégée, la patrie-mère humiliée, l'Occident corrompu. L'invasion de l'Ukraine n'est pas présentée comme une guerre de conquête, mais comme une croisade de purification, une mission historique. Le patriarcat orthodoxe russe bénit cette vision. Le culte de Poutine dépasse la politique : il est le père protecteur, le soldat immortel, l'ascète froid, souvent vu torse nu, combattant, silencieux, hiératique. Il est à la fois le bras armé de Dieu et le vengeur des humiliés post-soviétiques. Comme tout messie, il est l'objet d'une foi irrationnelle, qui justifie l'injustifiable. Sa figure incarne le retour du mythe du chef total, fusion de César et du Christ.

Ces figures ne se ressemblent ni dans leur parcours, ni dans leur idéologie. Et pourtant, elles obéissent à une même structure narrative : celle du sauveur en temps de crise. Qu'il vienne du ciel des technologies, des ruines de l'empire, des chaînes d'information ou des meetings populistes, le nouveau messie n'est plus porteur d'une transcendance religieuse, mais d'un imaginaire de rupture, de restauration ou de dépassement. Dans un monde saturé de discours, l'hyperindividualisme et l'effondrement des repères collectifs engendrent une soif de récit unificateur. Le messie du XXI^e siècle ne marche pas sur l'eau, mais sur les réseaux, dans les fantasmes, dans les colères. Il ne prêche pas l'amour, mais la revanche. Il ne sauve pas l'âme, mais une nation, une race, une identité, une planète. Le messianisme est vivant, mais il a changé de visage. À l'heure des algorithmes, du chaos informationnel et de la déliquescence des institutions, le mythe n'est pas mort : il est simplement devenu un homme de chair et de tweets.

Le masculinisme où la défaite déguisée

Il est des mots qui se posent dans le débat public comme des évidences, alors qu'ils sont des masques. Des termes qui prétendent nommer une réalité brute, presque objective, alors qu'ils charrient une stratégie, un affect, un fantasme social. Le masculinisme est de ceux-là. À première vue, il pourrait sembler équilibré, comme une sorte de symétrie face au féminisme, dans une société en quête de parité dans tous les domaines. Mais cette illusion de symétrie ne résiste pas longtemps à l'examen. Le masculinisme n'est pas un pendant du féminisme ; il est, plus profondément, sa négation structurée, sa caricature réactive, et parfois même sa vengeance sourde. C'est une réaction, pas une révolution

L'histoire du masculinisme est celle d'une réaction, non d'une revendication fondée sur une oppression structurelle. Là où le féminisme s'est construit comme un long travail de dévoilement des systèmes d'inégalités sexuées (patriarcat, domination économique, assignation sociale des rôles), le masculinisme surgit quand les privilèges tremblent. Il ne naît pas d'une absence de droits, mais d'une peur de les partager. Ce n'est pas la souffrance qui le fonde, mais la sensation de déclassement, de décentrement. Autrement dit : les hommes ne sont plus le centre du monde, et certains ne le supportent pas. Il ne s'agit pas ici de nier que des hommes puissent souffrir : la douleur des hommes est réelle, mais le masculinisme, lui, l'instrumentalise politiquement pour maintenir un ordre ancien. Il détourne les questions de santé mentale, d'échec scolaire, de solitude masculine, pour les ériger en symptômes d'une société "féminisée", où les hommes seraient devenus les nouvelles victimes. Ce retournement victimaire est au cœur de sa rhétorique. Il ne dit pas "nous voulons l'égalité", il dit "les féministes nous ont volé notre place".

Le discours masculiniste repose sur une fiction performative : celle d'un monde où les hommes seraient désormais dominés. C'est un renversement stratégique du récit de la domination. Il n'est plus question ici de déconstruire les privilèges, mais de les travestir en stigmates. Le patriarcat ? Un mythe féministe. Le harcèlement sexuel ? Une paranoïa. Les inégalités salariales ? Une illusion statistique. Tout devient matière à inversion du réel. Ce n'est plus l'oppression des femmes qui est interrogée, c'est le fait même qu'on en parle. On comprend alors que le masculinisme n'est pas seulement une défense des hommes, mais une attaque

contre la pensée féministe. Sa cible réelle n'est pas le mal-être masculin, mais l'émancipation féminine. Il ne s'inquiète pas des suicides d'hommes ou de la garde partagée dans l'absolu, mais dans la mesure où ces réalités peuvent servir de levier pour discréditer les luttes féministes. À cet égard, il se rapproche plus du populisme culturel que du militantisme social.

Depuis les années 1990, la thématique de la "crise de la masculinité" a envahi les discours médiatiques et politiques. Les hommes seraient "perdus", "déboussolés", "castrés symboliquement", "privés de repères". Cette idée, largement relayée, naturalise une détresse identitaire masculine, comme si la masculinité ne pouvait survivre qu'en se définissant contre les femmes, en position dominante. Or c'est là que le piège se referme : la seule masculinité que le masculinisme semble capable de défendre est une masculinité hiérarchique, virile, conquérante, autoritaire, et fondée sur la domination. Il ne cherche pas à réinventer l'homme, mais à restaurer l'ancien modèle. Il s'oppose donc aux tentatives plus nuancées, plus fragiles mais plus fécondes, de refondation des masculinités. Les mouvements d'hommes pro-féministes, ceux qui travaillent à libérer les hommes de la virilité toxique, du silence affectif, des injonctions à la performance, sont perçus comme traîtres ou naïfs par les masculinistes. Car au fond, le masculinisme n'interroge pas la masculinité : il la sacralise.

Il serait naïf de croire que le masculinisme est une affaire marginale ou anecdotique. Il est aujourd'hui une force politique diffuse, souvent alignée avec des idéologies conservatrices, autoritaires, voire extrémistes. Il prospère dans les milieux nationalistes, dans les sous-cultures internet radicalisées, dans les sphères de l'"alt-right"⁵, et même dans certains courants religieux. Il s'appuie sur une nostalgie de l'ordre ancien, où l'homme dominait la sphère publique, et la femme était confinée à la sphère domestique. En ce sens, le masculinisme participe d'un mouvement plus large de réaction antiféministe qui ne se contente pas de contester les acquis, mais qui rêve d'un retour en arrière, d'un monde binaire, hiérarchisé, stable. Il devient un outil de régulation culturelle, un instrument politique contre les mouvements d'égalité.

Le véritable enjeu n'est pas de nier que des hommes souffrent, mais de refuser que cette souffrance soit instrumentalisée pour renforcer des systèmes de domination. Il faut entendre les blessures masculines sans valider les fantasmes masculinistes. Il faut distinguer entre une critique des rôles de genre qui vise l'émancipation collective, et un récit victimaire qui cherche à restaurer la domination sous couvert de justice.

La peur du déclin

Le masculinisme est une illusion dangereuse, parce qu'il habille de justice ce qui n'est qu'un refus de la justice. Il mime l'égalité pour mieux y résister. Il parle au nom des hommes, mais il ne les libère pas : il les enchaîne à une version rigide, brutale, obsolète de ce qu'ils devraient être. C'est pourquoi l'anti-masculinisme n'est pas une guerre contre les hommes, mais un combat pour leur liberté aussi. Il ne surgit pas du néant. Il est l'héritier d'une histoire politique, sociale et culturelle qui traverse le XXe siècle, en miroir des mouvements féministes. Mais là où le féminisme fut le fruit d'une émancipation conquérante, le masculinisme naît dans le ressentiment, l'ébranlement des certitudes, la perte de repères. Il n'est pas le cri d'un espoir, mais le murmure de la peur du déclin de la figure masculine telle qu'elle régnait, sans partage, depuis des siècles.

L'histoire du masculinisme moderne commence en réalité au lendemain des grandes conquêtes féministes du XXe siècle. Le droit de vote pour les femmes, la légalisation de la contraception, la dépénalisation de l'avortement, l'accès au monde du travail, à l'éducation supérieure, aux fonctions de pouvoir : autant d'avancées qui, pour les femmes, ont représenté une sortie du silence. Mais pour certains hommes, ces bouleversements furent vécus comme une perte, une dépossession insidieuse.

C'est aux États-Unis, dans les années 1970-1980, que se cristallise pour la première fois une idéologie que l'on peut qualifier de "masculiniste". En parallèle des mouvements de libération des femmes, émergent des associations, des clubs, des penseurs qui entendent "défendre les droits des hommes", notamment dans des situations de divorce, de garde d'enfants, de pensions alimentaires. Leur discours semble d'abord pragmatique, technique, voire légitime : les pères veulent être reconnus. Mais très vite, la revendication glisse vers la plainte, et la plainte vers la haine. Les féministes sont accusées de tous les maux : d'avoir ruiné la famille, affaibli les pères, féminisé les garçons, imposé un modèle égalitaire "contre-nature". C'est là que le masculinisme trouve sa source idéologique : dans une lecture inversée du féminisme, non comme un mouvement d'émancipation, mais comme une entreprise de déconstruction malveillante. Le masculiniste n'admet pas que la société ait été inégalitaire auparavant ; il affirme au contraire qu'elle l'est devenue aujourd'hui... contre les hommes.

Les premières figures de proue du masculinisme ne sont pas des intellectuels ni des militants structurés, mais souvent des hommes blessés, médiatiquement mis en scène : pères privés de la garde de leurs enfants, hommes condamnés à verser des pensions, enseignants dénonçant l'efféminement de l'école. Ces figures servent de levier émotionnel puissant dans les années 1980-1990. Parallèlement, apparaissent des auteurs aux thèses plus structurées, comme Warren Farrell, ancien sympathisant féministe devenu l'un des fondateurs du mouvement des "Men's Rights" (Droits des hommes). Dans son livre *The Myth of Male Power* (1993), il développe une idée fondatrice du masculinisme contemporain : les hommes seraient, eux aussi, victimes d'un système oppressif, qui les instrumentalise comme soldats, ouvriers, soutiens de famille, et qui les rend invisibles dans leurs souffrances. Ce raisonnement, séduisant en apparence, repose toutefois sur une symétrie illusoire : il nie les privilèges historiques masculins, et transforme la position dominante en charge douloureuse, mais non choisie. L'homme n'est plus l'opresseur, mais un héros tragique, broyé par le monde moderne. Cette narration sacrificielle est essentielle à la dynamique masculiniste : elle forge un sentiment d'injustice, mais surtout une nostalgie virile. Le père, le mari, le travailleur deviennent des figures saintes, trahies par l'ingratitude des femmes et l'oubli de la société. L'ordre ancien était dur, certes, mais il avait une logique : aujourd'hui, c'est le chaos. Et dans ce chaos, l'homme se cherche une voix.

La montée du masculinisme ne peut se comprendre sans analyser les mutations profondes du monde occidental depuis la fin du XXe siècle. L'effondrement des industries traditionnelles, la précarisation de l'emploi, l'urbanisation, la montée des classes moyennes éduquées, la place grandissante des femmes dans l'espace public, les changements de normes éducatives : autant de transformations qui ont fragilisé le modèle classique de l'homme-pilier. L'homme n'est plus nécessairement plus fort, plus riche, plus instruit que sa compagne. Il n'est plus celui qu'on craint ou qu'on admire par défaut. Ce déclin symbolique alimente une angoisse identitaire. On parle de "crise de la masculinité", mais ce n'est pas la masculinité en tant que telle qui est en crise : ce sont les représentations dominantes de l'homme, son autorité, sa force, le silence ou la puissance économique qui vacillent. Et c'est ce vacillement que le masculinisme tente de contenir, en érigeant une digue de discours virilistes, nostalgiques, parfois agressifs.

Les hommes fragilisés par la mondialisation, le déclassement social ou affectif, trouvent dans le masculinisme une explication simplifiée et émotionnellement gratifiante : s'ils souffrent,

c'est parce que le monde a été volé par les féministes, les progressistes, les "faibles". La faute est ailleurs, toujours. La solution est dans le retour d'un ordre ancien, viril, hiérarchisé. Dès lors, le masculinisme s'articule naturellement à d'autres discours réactionnaires. Il s'allie avec les mouvances religieuses conservatrices, qui voient dans la redéfinition des rôles de genre une menace contre la "famille naturelle". Il trouve un écho dans les discours identitaires, qui associent virilité et force guerrière, autorité et sécurité, patriarcat et civilisation.

Dans les années 2000-2010, cette alliance s'intensifie à travers les réseaux sociaux, les forums en ligne, les vidéos virales. Le masculinisme devient une composante essentielle de la "manosphère", ce réseau d'influence numérique global, où l'on trouve des coachs de séduction misogyne (pick-up artists), des militants pour les droits des hommes (MRAs), des tenants de la suprématie masculine (red pill, incels), et des influenceurs promouvant une virilité agressive et traditionaliste (Andrew Tate, Jordan Peterson, etc.). Ce n'est plus seulement un mouvement de plaintes. C'est un chantier idéologique : on y reconstruit un monde perdu, dans lequel les hommes régnaient sans partage, et où les femmes savaient rester à leur place.

Le masculinisme n'est pas qu'un affect collectif, une réaction confuse aux mutations de genre ; c'est aussi un discours structuré, doté d'arguments, de récits, d'exemples choisis, d'images virales, de chiffres isolés, d'injustices amplifiées. Ce discours ne vise pas tant à convaincre qu'à retourner la table. Il ne cherche pas la vérité, mais l'effet. Il opère par inversion, déplacement et simplification, jouant sur les ressorts du ressentiment pour transformer le féminisme en coupable, et l'homme contemporain en victime expiatoire. Mais surtout il repose sur un postulat psychologique simple mais redoutablement efficace : l'homme est aujourd'hui opprimé, voire persécuté, dans une société "féminisée" où il n'aurait plus sa place. Ce discours renverse les rapports de pouvoir traditionnels : ce ne sont plus les femmes qui luttent contre la domination masculine, ce sont les hommes qui luttent contre l'idéologie féministe. Le patriarcat n'est plus l'ennemi, c'est désormais le féminisme qui devient le mal absolu. Ce retournement est permis par une stratégie rhétorique classique : la victimisation inversée. Là où les féministes dénoncent des inégalités systémiques, les masculinistes pointent des injustices ponctuelles, souvent réelles mais sorties de leur contexte, érigées en preuves d'un "système anti-hommes". Une condamnation abusive pour violences conjugales devient la preuve que "la justice est féministe". Un suicide paternel devient l'emblème du "génocide des

pères". Une publicité moquant un homme maladroit devient l'exemple d'un "racisme anti-hommes".

Dans cette logique, les concepts mêmes sont retournés : le patriarcat est un fantasme ; l'égalité, une hypocrisie ; le féminisme, une dictature. Ce que les femmes ont conquis devient, dans le récit masculiniste, ce que les hommes ont perdu.

Pour donner une apparence de sérieux, le discours masculiniste s'appuie souvent sur des données chiffrées, brandies comme des révélations scandaleuses : les hommes se suicident plus, les garçons réussissent moins à l'école, les peines de prison seraient plus lourdes pour les hommes, les hommes seraient davantage victimes de violences en couple qu'on ne le dit. Chaque chiffre est isolé, décontextualisé, présenté comme une preuve irréfutable d'une société injuste envers les hommes. Mais la méthode est toujours la même : omettre les causes systémiques, nier les asymétries historiques, effacer les rapports de pouvoir. Par exemple, les violences conjugales sont abordées en affirmant que "les femmes battent autant que les hommes", en s'appuyant sur des statistiques déclaratives, sans distinguer entre actes isolés et violences structurelles, entre domination et défense. Les écarts de salaire sont niés au motif que "les hommes choisissent des métiers plus dangereux", sans prendre en compte la division sexuelle du travail, la précarisation des métiers féminins ou les discriminations à l'embauche. Cette guerre des chiffres n'a pas pour but d'établir une réalité plus complexe. Elle sert à instaurer un doute, un relativisme, une confusion : si tout est contestable, alors rien n'est prouvable. Et si rien n'est prouvable, alors la parole féministe peut être discréditée.

Le discours prendra souvent les traits de la moquerie virile : le féminisme y est réduit à un caprice d'intellectuelles urbaines, à des "folles hystériques", à des "féminazies⁶" sans humour. La virilité, en retour, est exagérée, caricaturée, surjouée : force brute, conquête sexuelle, froideur émotionnelle. L'homme masculiniste se rêve comme un anti-héros de série noire, désabusé mais lucide, "alpha" au milieu des "bêta", dédaigneux des convenances. Cette esthétique du mépris viril, très présente dans les communautés en ligne, constitue un code de reconnaissance, une manière de cimenter le groupe autour de l'idée que la société a trahi les "vrais hommes". On rit des femmes, des hommes féministes, des personnes LGBTQ+, des règles de politesse. On affirme que la domination masculine est naturelle, voire bénéfique. On parle de "gynocratie⁷", d'"empire des émotions", d'"hommes efféminés".

Ce discours ne produit pas de pensée, mais une ambiance : une atmosphère d'agressivité tranquille, de revanche, d'ironie brutale. Il séduit non par ses idées, mais par la possibilité qu'il offre à certains hommes de retrouver un sentiment de puissance symbolique, par le simple fait de se poser en révoltés.

Au cœur du masculinisme se trouve une simplification extrême : le féminisme est responsable de tout. Cette idée fonctionne comme une obsession paranoïaque. On accuse le féminisme d'avoir détruit les familles, affaibli les enfants, banni la virilité, perverti l'école et censuré la culture. Toute évolution sociale est perçue comme une concession au féminisme et donc comme une menace. Mais ce mécanisme de désignation d'un ennemi unique permet surtout d'éviter de penser les véritables causes des difficultés masculines contemporaines : crise économique, isolement affectif, injonction à la réussite, absence de modèles positifs, culture du silence émotionnel. Plutôt que d'interroger la masculinité, le masculinisme l'érige en totem, intouchable. Plutôt que d'inventer de nouvelles manières d'être homme, il propose une rétrocession autoritaire à un âge d'or imaginaire. Si le masculinisme prospère, ce n'est pas seulement parce qu'il manipule des chiffres ou caricature le féminisme. Il trouve un terrain fertile parce qu'il entre en résonance avec une souffrance réelle, profonde, vécue dans la solitude par des millions d'hommes. Cette douleur, trop longtemps niée ou ridiculisée, existe. Mais c'est précisément là que le danger guette : le masculinisme prétend l'accueillir, mais il ne fait que l'exploiter. Il ne la soigne pas, il l'instrumentalise. Il n'offre pas de libération, mais un enfermement dans la nostalgie, la colère, la régression.

Les hommes souffrent, c'est un fait. La virilité, telle qu'elle a été construite socialement, est un piège. Le "vrai homme" doit être fort, silencieux, compétitif, maître de ses émotions, sexuellement performant, économiquement dominant. Il ne doit pas pleurer, ne pas douter, ne pas échouer. Il doit porter sa famille, se battre s'il le faut, dissimuler ses fragilités. Ce modèle, longtemps glorifié, produit de la souffrance psychique, de l'isolement affectif, de l'angoisse existentielle. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : Les hommes se suicident trois à quatre fois plus que les femmes dans la plupart des pays occidentaux⁸. Ils meurent plus jeunes, prennent moins soin de leur santé, consultent moins⁹. Dans certains milieux sociaux, ils décrochent davantage à l'école, cumulent les précarités, sombrent dans les addictions¹⁰. Ils sont aussi victimes de violences, parfois sexuelles, souvent tues¹¹.

Tout cela est vrai. Et pourtant, le débat public en parle peu, ou maladroitement. Dès qu'un homme dit qu'il va mal, on l'accuse de détourner l'attention des luttes féministes. Et quand il se tait, il renforce son isolement. C'est cette faille que le masculinisme exploite : il se présente comme la seule réponse audible à la détresse masculine, en affirmant "nous, on vous écoute". Mais à quel prix ?

Là où il faudrait interroger les modèles virils qui écrasent les hommes, le masculinisme les confirme. Il ne remet pas en cause les injonctions à la force, à la réussite, à la domination ; au contraire, il les érige en normes. Il ne dit pas : "Soyez libres d'être sensibles, vulnérables, tendres". Il dit : "Soyez de vrais hommes, car c'est le monde qui a tort". Il ne desserre pas l'étau, il le renforce : Face au suicide, il ne promeut pas la parole, l'écoute, la reconstruction émotionnelle ; il accuse les femmes de trahir les hommes. Face à l'échec scolaire des garçons, il ne critique pas la compétition ni les stéréotypes sexistes à l'école ; il dénonce une "féminisation" des enseignants. Face aux difficultés des pères divorcés, il ne plaide pas pour une justice plus équitable ; il accuse les mères de manipuler les enfants et les juges d'être biaisés.

En résumé, le masculinisme ne s'attaque jamais aux structures patriarcales qui blessent les hommes ; il s'en prend aux femmes, au féminisme, à l'égalité. Il préfère un monde hiérarchisé, injuste mais "lisible", à un monde incertain où l'homme doit se redéfinir.

Heureusement, tout le champ des réflexions sur les masculinités ne se réduit pas au masculinisme. Depuis plusieurs décennies, des chercheurs, des thérapeutes, des militants pro-féministes, des artistes, des hommes tout simplement, explorent d'autres voies : des masculinités alternatives, fragiles, tendres, égalitaires. Il ne s'agit pas de renier ce que signifie être homme, mais de refuser d'en faire une case rigide. Être homme, ce n'est pas nécessairement dominer, posséder, se battre ou conquérir. C'est aussi douter, aimer, s'effondrer, se reconstruire, se taire autrement.

Ces réflexions passent par : L'éducation émotionnelle des garçons, dès le plus jeune âge. La critique des modèles virils dans la culture populaire (films, jeux vidéo, publicité). Le soutien aux hommes victimes de violences, sans leur imposer la honte ou le silence. La participation des hommes aux luttes féministes, non pas pour "aider les femmes", mais pour s'émanciper

eux aussi des rôles qui les enferment. Ce n'est pas une trahison, ni même une faiblesse, mais c'est une libération, une forme de courage politique.

Le véritable enjeu n'est pas la guerre des sexes, mais la co-construction d'un monde habitable pour tous les genres. Cela suppose de sortir de la logique du ressentiment, du "eux contre nous". Il ne s'agit pas de hiérarchiser les douleurs, mais de refuser que certaines soient instrumentalisées pour légitimer des dominations anciennes.

Les féministes n'ont jamais affirmé que les hommes ne souffraient pas. Elles ont simplement montré que cette souffrance ne peut être comprise sans interroger le système qui la produit – et ce système, c'est le patriarcat, pas l'égalité. Il est temps de dire clairement : on peut être un homme, aller mal, et ne pas être masculiniste. On peut être un homme, critiquer la virilité traditionnelle, et rester digne. On peut être un homme, et vouloir un monde plus juste pour soi, pour ses fils, pour ses filles, pour les autres.

Un ordre viriliste et autoritarisme culturel

Le masculinisme n'est pas qu'un trouble passager de la pensée contemporaine. Il ne se limite pas à quelques forums toxiques, à des plaintes individuelles ou à des influenceurs virilistes. C'est un phénomène politique, au sens fort du terme : il propose une vision du monde, une hiérarchie des êtres, une conception de l'ordre social fondée sur la naturalisation des inégalités de genre. Il s'inscrit dans une guerre culturelle, où l'égalité est présentée comme une menace, et la virilité traditionnelle comme un rempart contre le chaos. En ce sens, le masculinisme est une forme moderne de réaction, parfois subtile, souvent brutale, toujours dangereuse.

Dans les discours masculinistes, la société est décrite comme "désordonnée", "dévoyée", "dérégulée". Les femmes seraient devenues trop indépendantes, les enfants trop sensibles, les normes floues, les valeurs incertaines. Face à cela, la figure du père autoritaire, du chef viril, du protecteur armé est réhabilitée. L'homme est appelé à "reprendre sa place" : non pas une place parmi d'autres, mais la première, la haute, la dirigeante. Ce retour à l'ordre passe par la glorification des figures masculines "traditionnelles" : militaire, entrepreneur conquérant, père sévère. Mais aussi la critique des politiques d'égalité, perçues comme des atteintes à la liberté et bien évidemment la défense de la famille "naturelle", souvent hétérosexuelle, patriarcale, fondée sur l'autorité masculine. Le masculinisme n'est donc pas qu'une plainte : c'est un projet de réorganisation verticale de la société, où chacun retrouverait une place en fonction de son sexe, de sa force, de sa capacité à dominer.

Le masculinisme contemporain s'inscrit de plus en plus dans les discours réactionnaires et autoritaires. Il partage des valeurs, des obsessions, des cibles communes avec les extrêmes droites politiques (Trumpisme, Le Pen, Bolsonaro, Orbán), les mouvements néo-traditionalistes religieux (évangéliques aux États-Unis et catholiques intégristes), et les groupes nationalistes et identitaires, pour qui l'homme blanc viril est un pilier de l'identité collective. Dans ces milieux, la virilité n'est pas seulement une norme de genre : elle devient un critère de pureté culturelle, une ligne de front contre "le progressisme", "le cosmopolitisme", "la décadence". L'homme viril est présenté comme un garant de l'ordre moral, racial, sexuel, civilisationnel.

C'est ainsi que l'on passe du masculinisme à la masculinité fascisante : la haine des femmes rejoint la haine des étrangers, des pauvres, des déviants. Et l'on comprend alors que l'antiféminisme est souvent la porte d'entrée de toutes les autres haines.

Le discours aime se présenter comme "réaliste", "de bon sens" et "naturel". Il prétend rétablir un "équilibre rompu" entre les sexes, en réalité légitimer une inégalité ancienne sous un nouveau vernis. C'est une logique de régression masquée en conservatisme. Cette stratégie repose sur la naturalisation : l'homme serait biologiquement programmé pour diriger, protéger, conquérir et la femme pour obéir, soigner, accueillir. Elle repose également sur la culpabilisation : les femmes modernes seraient responsables de la misère affective des hommes, de la désorientation des enfants, de la violence des jeunes. Et enfin la réhabilitation : la virilité serait la solution à tous les maux : terrorisme, dépression, incivilités, effondrement scolaire. Il s'agit donc de remettre au goût du jour une forme de sexisme autoritaire, non plus fondé sur le silence, mais sur la réaffirmation, le défi, l'esthétique du « bras d'honneur ». Là où les anciennes formes de patriarcat étaient tranquilles, presque banales, le masculinisme est agressif, spectaculaire, narcissique.

Ce que ce courant de pensée révèle, au fond, c'est une tension profonde dans les démocraties modernes : entre l'idéal d'égalité et les désirs de hiérarchie, entre les promesses d'émancipation et les résistances identitaires. Il traduit une incapacité à penser la transformation des rôles sociaux autrement qu'en termes de perte. Il montre que la démocratie ne se contente pas d'élargir les droits : elle doit réinventer les identités, ce qui provoque des paniques morales et des révoltes de statut. Il est l'une de ces révoltes. Il n'est pas une demande de reconnaissance, mais une exigence de restauration. Il ne veut pas que tous les hommes vivent mieux ; il veut que certains hommes retrouvent leur supériorité. En cela, il ne relève pas d'une justice de genre, mais d'une revendication de privilège travestie en cri de douleur.

Le masculinisme, s'il capte des douleurs réelles, n'apporte aucune réponse émancipatrice. Il recycle des modèles obsolètes, attise les divisions, et tente de faire passer pour une libération ce qui n'est qu'un repli autoritaire. Face à lui, un humanisme de genre s'impose : une pensée et une politique qui reconnaissent les blessures masculines, sans justifier l'ordre ancien ; qui libèrent les hommes des carcans de la virilité, sans céder aux fantasmes de persécution.

Il ne s'agit pas de nier la douleur des hommes. Il s'agit de la comprendre autrement, en l'arrachant aux griffes du ressentiment. Il s'agit de construire un monde où l'égalité n'est pas une perte, mais un gain pour tous. Un monde où les genres ne s'affrontent pas, mais s'affranchissent ensemble des rôles qui les ont écrasés.

Le renversement victimaire

Le masculinisme, courant idéologique défendant une vision du monde centrée sur les droits et les revendications des hommes, s'inscrit dans un paradigme rhétorique et politique de plus en plus visible dans l'espace public : celui du renversement victimaire. Ce mécanisme consiste à inverser les rôles traditionnellement attribués à l'agresseur et à la victime, en faisant de la catégorie historiquement dominante (ici, les hommes) un groupe opprimé ou persécuté. Cette rhétorique, qui emprunte souvent les codes du discours féministe ou antiraciste pour mieux les retourner, pose un ensemble de problèmes théoriques, politiques et sociaux.

Le terme "renversement victimaire" est apparu dans le champ des sciences sociales pour désigner une stratégie discursive qui consiste à se présenter comme victime d'un système supposément biaisé, afin de délégitimer les revendications des véritables groupes dominés. Ce phénomène peut s'observer dans divers contextes (blanchité, hétérosexualité, colonialisme), mais il prend une forme singulière dans le discours masculiniste, qui affirme que les hommes seraient aujourd'hui devenus les principales victimes d'un système social, juridique et culturel qui favoriserait les femmes. Ce renversement repose sur plusieurs piliers : L'inversion des asymétries structurelles : nier ou minimiser les inégalités historiques subies par les femmes. La victimisation des dominants : présenter les hommes comme injustement traités. La récupération du langage des luttes : adopter la rhétorique des droits, de la souffrance, de la reconnaissance.

Le masculinisme, dans ses diverses formes (groupes d'hommes divorcés, incels¹², militants anti-féministes, pères privés de garde, etc.), s'inscrit dans une réaction identitaire à la montée des droits des femmes et à la transformation des rôles genrés. Là où les mouvements féministes ont mis en lumière des systèmes d'oppression patriarcaux, le masculinisme revendique une nouvelle lecture : ce ne sont plus les femmes mais les hommes qui seraient aujourd'hui lésés, méprisés, invisibilisés. Cette posture repose sur une lecture biaisée des mutations contemporaines : La critique de l'égalité perçue comme un désavantage : dans certains discours, l'avancée des droits des femmes est interprétée comme une régression pour les hommes. La défense d'un ordre patriarcal déguisé : au nom de la "crise de la masculinité", on revendique le retour à des valeurs viriles traditionnelles. L'appropriation de la souffrance :

en mettant en avant les suicides masculins, l'échec scolaire des garçons ou l'aliénation paternelle, le masculinisme transforme des symptômes sociaux en preuves d'une oppression systémique des hommes.

Le masculinisme s'appuie sur une série de stratégies rhétoriques pour imposer sa lecture inversée du monde social. Ils affirment souvent que les problèmes des hommes sont équivalents à ceux des femmes, voire plus graves. Cette symétrisation nie les rapports de pouvoir structurels. Exemple typique : "les femmes sont battues, mais les hommes aussi" ; "il y a des violences conjugales des deux côtés". Or, les données empiriques montrent une asymétrie massive : les violences sont statistiquement beaucoup plus graves, fréquentes et mortelles pour les femmes. En occultant cette asymétrie, le discours masculiniste cherche à neutraliser les enjeux politiques féministes. Un des arguments centraux du masculinisme est l'existence d'une prétendue "misandrie" systémique. Cette idée repose sur la conviction que la société actuelle humilierait les hommes, les priverait de leur rôle, les marginaliserait dans les discours médiatiques, éducatifs ou juridiques. Mais cette misandrie relève plus souvent du fantasme que de la réalité. Elle fonctionne comme un miroir inversé du féminisme, qui permet au discours masculiniste d'endosser le rôle de victime tout en délégitimant les féministes, accusées d'avoir instauré une dictature culturelle. Le masculinisme met en lumière certaines situations d'injustice réelle – comme les difficultés de certains pères à obtenir la garde de leurs enfants ou les attentes sociales rigides envers les garçons. Cependant, ces questions sont instrumentalisées pour nourrir un récit global d'inversion victimaire. Plutôt que de s'attaquer aux causes structurelles (paternalisme judiciaire, normes virilistes, invisibilisation des soins masculins), ces discours les réorientent contre les femmes ou contre le féminisme. Ils détournent des enjeux légitimes vers une logique d'opposition et de ressentiment.

Le renversement victimaire repose sur une politique du ressentiment. Il ne s'agit pas tant de revendiquer une justice réelle que de restaurer une forme de pouvoir perdu ou menacé. Dans cette optique, les hommes ne sont pas seulement représentés comme blessés, mais comme spoliés : on leur aurait volé quelque chose (l'autorité, la virilité, la centralité sociale). Le ressentiment masculiniste a donc une fonction : Refuser l'auto-examen en se posant en victimes, les hommes évitent d'interroger leurs privilèges. Désigner un coupable : les femmes, les féministes, l'État, les juges, les médias sont accusés d'être responsables d'un "déclin". Et

rétablir une hiérarchie : sous couvert de justice, c'est souvent une restauration d'un ordre ancien qui est visée.

Attention, le renversement victimaire n'est pas un simple jeu rhétorique. Il a des effets concrets : Blocage des avancées sociales : en prétendant que l'égalité a été atteinte (ou dépassée), on entrave les réformes en faveur des femmes. Légitimation de la violence symbolique : certains groupes masculinistes en ligne sont le terreau de discours haineux, parfois extrémistes. Confusion du débat public : en imitant les discours progressistes, le masculinisme brouille les repères et crée un relativisme paralysant.

Il est essentiel de déconstruire le renversement victimaire sans nier les souffrances masculines. Il ne s'agit pas de dire que les hommes ne souffrent pas. Ils souffrent, eux aussi, d'un système patriarcal qui les enferme dans des rôles rigides, qui les isole émotionnellement, qui les pousse à la violence ou à la solitude. Mais il est impératif de distinguer la souffrance vécue et l'oppression systémique. Le féminisme a justement pour projet d'émanciper toutes les personnes des injonctions de genre, y compris les hommes. Cela suppose d'écouter les détresses masculines sans en faire une arme contre les femmes, de proposer des politiques sociales non genrées mais conscientes des asymétries, de dénoncer le discours masculiniste comme une construction idéologique et non comme une réponse légitime aux inégalités. Ainsi, le renversement victimaire est une stratégie centrale du masculinisme contemporain. En se posant en victimes d'un féminisme tout-puissant, les discours masculinistes cherchent moins à réparer des injustices qu'à restaurer des privilèges menacés. Cette inversion des rôles, qui mime le langage de l'émancipation pour mieux en saper les fondements, constitue un défi majeur pour les luttes sociales actuelles. Y répondre suppose de tenir ensemble deux exigences : refuser la rhétorique du ressentiment tout en accueillant la complexité des subjectivités masculines.

Un malaise qui prend forme

Souvent présenté comme un contre-discours face aux mouvements féministes, il ne naît pas ex nihilo. Il émerge dans un contexte précis, historique et social, et s'organise autour de récits de frustration, d'injustice vécue, et de réaffirmation identitaire. Ce mouvement aux contours flous mais à l'impact croissant dans les sphères médiatiques et politiques s'ancre dans une idéologie de la perte de pouvoir, de statut, et d'identité. À la croisée des luttes des pères divorcés et des revendications pour les droits des hommes, il incarne une forme de réaction à l'émancipation féminine perçue comme un déséquilibre nouveau du contrat social. Le développement du masculinisme est indissociable de la montée des mouvements féministes de la seconde vague dans les années 1970. Alors que les revendications féminines pour l'égalité juridique, professionnelle, sexuelle ou encore reproductive trouvent des relais dans l'opinion et les institutions, certains hommes, jusque-là détenteurs implicites d'une forme d'autorité patriarcale, ressentent ces mutations comme une perte de repères. On observe dans les pays anglo-saxons, notamment aux États-Unis et au Canada, l'émergence de groupes qui se définissent en miroir des luttes féministes. Leur discours initial se veut modéré : il s'agit, selon eux, de défendre une égalité réelle, souvent à travers des exemples jugés négligés par le féminisme comme les hommes victimes de violences conjugales ou les inégalités de traitement dans les procédures de divorce. Pourtant, très vite, ces revendications s'accompagnent d'un glissement idéologique. Au lieu de viser la parité, ces groupes tendent à désigner le féminisme comme cause de leurs souffrances.

C'est au sein des luttes des pères pour la garde de leurs enfants que le masculinisme va trouver son socle le plus durable. Les années 1980 et 1990 voient proliférer des collectifs de pères divorcés — souvent qualifiés de « pères en colère » ou « pères dépossédés » — qui dénoncent l'injustice d'un système judiciaire supposément biaisé en faveur des mères. Des associations comme SOS Papa en France, ou Fathers 4 Justice au Royaume-Uni, revendiquent une place active du père dans l'éducation, mais expriment aussi un ressentiment profond envers les institutions sociales et judiciaires, perçues comme matriarcales. Si leur combat soulève des questions légitimes sur la place des pères dans les sociétés post-divorce, leur discours dérive souvent vers une hostilité généralisée envers les femmes, accusées de manipulation, de mensonge, voire de destruction systématique de la figure paternelle. Le père divorcé devient

alors une figure totem du masculinisme : un homme vulnérable, brisé, rendu impuissant par un système supposément féminisé. Ce récit victimaire va s'étendre à d'autres sphères : travail, éducation, santé mentale, sexualité.

Une autre strate du masculinisme s'articule autour d'une rhétorique des droits des hommes, miroir inversé des droits des femmes. Ce discours ne conteste pas frontalement l'existence des discriminations féminines, mais insiste sur la souffrance masculine comme oubliée du débat public. C'est ici que se développe une logique de symétrie forcée : à chaque problématique féminine, on oppose un équivalent masculin : Si les femmes sont victimes de violences conjugales, les hommes le seraient tout autant. Si les femmes subissent le sexisme, les hommes seraient eux aussi victimes de stéréotypes genrés destructeurs (pression de la réussite, injonction à la virilité). Si les femmes gagnent moins, les hommes mourraient plus jeunes, se suicideraient davantage, exerceraient les métiers les plus dangereux. Cette stratégie vise à déplacer le centre de gravité du débat, en transformant le féminisme en cause partielle et les hommes en nouvelle minorité opprimée. C'est une logique d'équivalence qui, sans nier les problèmes féminins, refuse qu'ils soient analysés en termes de domination patriarcale. Ainsi, le masculinisme avance masqué sous un vocabulaire égalitariste, mais dans une structure idéologique fondamentalement réactionnaire.

Au cœur du discours masculiniste se trouve une rhétorique de la perte, qui en est à la fois le carburant émotionnel et le vecteur politique. Cette rhétorique repose sur une vision nostalgique d'un âge d'or masculin, où l'homme était maître de sa destinée, protecteur, chef de famille, pilier de la nation. Le progrès des femmes serait venu bouleverser cet équilibre, transformant l'homme en figure en crise, en éternel coupable : L'homme ne serait plus écouté ni respecté. La masculinité traditionnelle serait délégitimée, réduite à des clichés négatifs (dominant, violent, oppresseur). L'accès au corps des femmes serait devenu conditionné par des normes nouvelles (consentement, féminisme, #MeToo), perçu comme une castration symbolique. Les hommes seraient exclus des politiques publiques, discriminés à l'université, au tribunal, dans la presse. Cette rhétorique permet au masculinisme de se présenter non pas comme un projet de domination, mais comme un cri d'alarme face à un monde devenu injuste pour les hommes. C'est un discours d'apocalypse sociale, où le féminisme devient l'ennemi d'une virilité essentielle, supposément universelle et menacée.

De plus en plus, le masculinisme dépasse la sphère des plaintes personnelles pour devenir un projet idéologique structuré, voire politique. Il se rapproche alors de mouvements plus larges : conservateurs, identitaires, nationalistes, voire réactionnaires. Dans certaines versions extrêmes, le masculinisme ne cherche plus seulement à rééquilibrer les droits, mais à restaurer un ordre genré strict, souvent empreint de nostalgie patriarcale, d'essentialisme biologique et de mépris affiché envers les femmes indépendantes. Les figures les plus visibles (Jordan Peterson¹³, Warren Farrell¹⁴, Paul Elam¹⁵, entre autres) utilisent une rhétorique pseudoscientifique ou psychologisante pour justifier des rapports hiérarchiques entre les sexes. Le langage de la rationalité devient un outil pour défendre des inégalités présentées comme naturelles ou bénéfiques pour la société.

Analyser la genèse idéologique du masculinisme ne revient pas à en légitimer les dérives, mais à en comprendre les racines sociales, émotionnelles et historiques. Si certaines de ses préoccupations initiales (place du père, souffrance masculine) peuvent relever de débats légitimes, le masculinisme tel qu'il se développe devient un miroir inversé et déformant du féminisme, fondé sur un ressentiment de classe genrée. Il constitue un symptôme de sociétés en mutation, où les privilèges masculins ne disparaissent pas, mais se trouvent interrogés, redéfinis, parfois mal vécus. La véritable question n'est pas de restaurer un ordre ancien, mais d'imaginer ensemble de nouveaux équilibres, où la liberté des unes ne signifie pas la dépossession des autres.

L'invisibilité des exclus

Dans les débats contemporains, une figure revient avec insistance : celle de l'homme blanc pauvre, déclassé, marginalisé par les mutations sociales et culturelles des dernières décennies. Cette figure, souvent invoquée mais rarement analysée dans toute sa complexité, occupe une place ambivalente dans le discours masculiniste. À la fois objet de compassion et arme politique, elle incarne une détresse réelle que certains idéologues transforment en levier de ressentiment contre les avancées féministes et les minorités. Je propose d'examiner le rôle que joue la pauvreté masculine blanche dans l'économie symbolique du masculinisme, en articulant l'analyse autour de deux pôles : l'invisibilité sociale des hommes pauvres et le récit du déclassement comme moteur idéologique.

Contrairement à l'image viriliste de l'homme conquérant véhiculée par certaines franges masculinistes, la réalité sociale de nombreux hommes est marquée par la précarité, l'isolement, le déclassement, voire la honte. Cette pauvreté, notamment dans les classes populaires blanches, est largement invisible dans l'espace médiatique, et encore plus dans les discours publics sur les masculinités. L'homme pauvre, en particulier dans les zones rurales ou les anciennes régions industrielles, ne correspond ni aux clichés de la réussite masculine, ni à ceux de la "masculinité toxique" souvent dénoncée par les courants féministes. Il est souvent silencieux, dépolitisé, abandonné. Sa douleur n'a pas de porte-parole. Pire : sa souffrance est parfois moquée ou niée, comme si elle était le juste retour d'une domination historique. Mais cette invisibilisation n'est pas neutre. Elle alimente un ressentiment social profond, une rancœur que certains courants masculinistes instrumentalisent avec brio. En se présentant comme les seuls capables de reconnaître et de nommer cette souffrance masculine, ils captent un capital émotionnel considérable, non pas pour en faire une force de solidarité ou d'émancipation, mais pour nourrir un récit victimaire dirigé contre les femmes, les minorités et les élites urbaines.

Dans le discours masculiniste, la pauvreté masculine blanche est rarement analysée en termes économiques ou structurels. Elle est surtout mobilisée dans une logique de "déclassement" : l'homme blanc aurait été spolié de ses privilèges naturels, renversé de son trône par une société qui aurait trahi les valeurs traditionnelles, les hiérarchies légitimes et le "bon sens".

C'est là que s'opère une bascule idéologique cruciale : le passage d'une analyse sociale à une mythologie identitaire. Le masculinisme ne parle pas tant de pauvreté réelle que d'un sentiment de perte, souvent diffus, parfois fantasmatique. Ce n'est pas tant le manque d'argent que la perte de statut, de respect, de centralité symbolique qui nourrit la rage. Cette posture victimiste est cependant paradoxale. Elle invoque la douleur réelle des hommes exclus, mais au service d'une nostalgie de domination. Elle ne réclame pas plus d'égalité, mais le rétablissement d'un ordre ancien, où l'homme, même pauvre, même inculte, même violent, bénéficiait d'une forme de supériorité sociale simplement parce qu'il était un homme. C'est ainsi que les femmes qui accèdent à des postes de pouvoir, les jeunes issus de l'immigration qui réussissent, les minorités qui exigent leur dû, deviennent les figures de l'usurpation. Non parce qu'elles sont objectivement responsables de la pauvreté masculine blanche, mais parce qu'elles en deviennent les symboles fantasmés.

Il faut ici comprendre que dans le masculinisme, l'homme pauvre n'est pas seulement une victime : il devient un étendard. On ne parle pas de lui pour le sortir de sa misère, mais pour redonner une légitimité morale au patriarcat. Il devient une figure sacrificielle, instrumentalisée pour justifier une restauration de l'ordre masculin. Ce n'est pas un hasard si, dans de nombreux mouvements d'extrême droite, cette figure de l'homme blanc déclassé est mobilisée conjointement avec une rhétorique antiféministe et raciste. Le lien entre pauvreté masculine blanche et politique réactionnaire n'est pas mécanique, mais cultivé sciemment : c'est dans le désarroi que se forment les nostalgies dangereuses. De ce fait, le masculinisme ne défend pas l'homme pauvre, il s'en sert. Il ne propose aucune solution concrète à la précarité, à la souffrance psychique, à la solitude des hommes : il transforme ces réalités en slogans, en ressentiment, en ennemis. L'homme pauvre devient alors l'otage idéologique d'un combat qui ne le libère pas, mais l'enrôle.

Face à cela, il est urgent de distinguer la reconnaissance de la souffrance masculine réelle d'une adhésion aux discours masculinistes. Il est tout à fait légitime de vouloir parler de la précarité des hommes, de leur isolement, de leur mal-être, mais à condition de ne pas le faire contre les autres, ni au prix de la réactivation d'un patriarcat fantasmé. Ce travail nécessite une politique sociale forte, mais aussi une nouvelle éthique de la solidarité, qui ne divise pas les vulnérabilités selon le genre, la race ou l'origine. La pauvreté masculine blanche doit être pensée non pas comme le symptôme d'une perte de pouvoir, mais comme un révélateur de

l'échec d'un modèle social fondé sur la domination. Car en réalité, ce ne sont pas les femmes qui ont causé la misère des hommes pauvres. C'est un système qui les a tous broyés, à commencer par ceux qui n'avaient ni capital, ni réseau, ni avenir tracé. Le vrai combat, alors, n'est pas pour restaurer une hiérarchie disparue, mais pour construire une société qui n'en ait plus besoin. L'une des plus grandes ruses du masculinisme est d'avoir fait croire que le seul avenir pour les hommes pauvres résidait dans la revanche. C'est un mensonge dangereux. La seule issue juste est celle qui permettrait à tous les hommes, quelles que soient leur origine ou leur classe, de vivre dignement, sans dominer ni être dominés. Il est temps de rendre leur visibilité aux invisibles, non pas pour les enfermer dans une identité blessée, mais pour les intégrer pleinement à un projet commun d'émancipation. L'homme blanc pauvre ne doit pas être une arme politique : il doit être un sujet de justice.

Avant de comprendre pourquoi certains hommes se tournent aujourd'hui vers le masculinisme, il faut se demander pourquoi, pendant des siècles, le masculin a été considéré comme supérieur au féminin. Cette prétendue supériorité ne relève pas du hasard : elle est née de la conjonction de deux forces historiques majeures. La première, brutale et pragmatique, est la loi de la survie : dans un monde physique, rude, où la force musculaire faisait la différence entre vivre et mourir, l'homme a été valorisé pour ses capacités à chasser, à combattre, à construire. La seconde, plus insidieuse, est la codification religieuse de cette différence : les textes sacrés, interprétés au fil des siècles par des hommes, ont figé cette division du monde en rôles hiérarchisés. Dieu était père. L'homme était son image. La femme, sa compagne, sa tentatrice, sa servante, sa silencieuse.

Ces deux approches, biologique et théologique, ont bâti une civilisation où le masculin était synonyme de pouvoir, d'action et de pensée. Et le féminin, d'attente, d'obéissance et d'effacement. Le patriarcat n'a pas besoin d'être hurlé : il s'insinue dans les gestes, les mots, les structures invisibles. Il fait de la domination une évidence naturelle. Mais que se passe-t-il quand cette évidence s'écroule ? Quand la technologie remplace la force brute, quand la parole des femmes dévoile l'injustice, quand les jeunes garçons ne reconnaissent plus leur reflet dans les modèles d'hier ?

Les hommes pleurent rarement en public. Lorsqu'ils le font, c'est à travers la violence, le sarcasme, l'humour noir ou la posture martiale. Le masculinisme est l'une de ces larmes publiques, métamorphosée en manifeste. Il se présente comme une écoute des souffrances

masculines, mais se révèle souvent comme une tentative de réappropriation symbolique du pouvoir perdu. Il existe pourtant des douleurs réelles. Des hommes meurent plus jeunes, se suicident davantage, subissent des pressions sociales violentes sur leur conformité virile. La paternité peut être mutilée par une justice inéquitable. Les attentes à leur égard sont parfois paradoxales : être forts et tendres, pourvoyeurs et présents, invulnérables et compatissants. Mais ces contradictions, au lieu de nourrir une critique des normes patriarcales, sont instrumentalisées par les discours masculinistes pour accuser les féminismes d'en être la cause. Le mal-être masculin est ainsi posé comme la conséquence directe de l'émancipation féminine, dans une logique de jeu à somme nulle : si les femmes gagnent, les hommes perdent.

La rhétorique masculiniste fonctionne alors sur un mécanisme de renversement victimaire. On ne se contente plus de dénoncer les difficultés masculines : on les oppose systématiquement aux revendications féministes, dans un geste de compétition des douleurs. Cette posture, loin de construire un dialogue sur les rôles de genre, alimente une guerre fantasmée des sexes, où la féminité devient l'ennemie. Or, c'est dans les zones les plus fragilisées du tissu social que ce discours prend le plus. Dans les zones dévastées par la désindustrialisation, où l'homme était défini par son rôle de travailleur et de chef de famille, la crise économique s'est doublée d'une crise d'identité. Dans les années 2020, aux États-Unis, ce sont notamment les hommes blancs des classes populaires qui ont été les plus touchés par la pauvreté, la dépendance aux opioïdes, les suicides. Leur monde s'est écroulé sans qu'aucun nouveau rôle ne leur soit proposé. Le masculinisme prospère dans ce vide en offrant une explication simple : "on vous a tout pris". Il désigne des coupables faciles : les féministes, les minorités, les progressistes. Et il promet un retour à un ordre ancien, rassurant. C'est une nostalgie de la domination, travestie en défense de soi. Une idéologie de la défaite, qui refuse de faire le deuil de la supériorité perdue, et préfère la reconquête imaginaire à la réinvention de soi.

L'homme blanc pauvre dans l'Amérique contemporaine

Dans les marges invisibles de l'Occident triomphant, une colère sourde gronde : celle de l'homme blanc pauvre. Une figure longtemps associée au pouvoir, désormais reléguée aux confins de la représentation politique et culturelle. Aux États-Unis, cette figure devient centrale dans les discours masculinistes, qui cherchent à reformuler les griefs sociaux sous la bannière d'un homme en crise. Mais quelle est la nature réelle de cette crise ? Et que révèle-t-elle de l'état social, économique et idéologique de l'Amérique contemporaine ? Le masculinisme se présente comme une idéologie défendant les intérêts des hommes dans un monde que ses partisans perçoivent comme de plus en plus hostile à la masculinité traditionnelle. À travers un ensemble hétérogène de courants, des défenseurs des droits des pères aux militants antiféministes radicaux, il entend dénoncer la « misandrie systémique » et revendiquer un rééquilibrage des rapports de genre. Mais sous cette revendication de justice supposément égalitaire, le masculinisme porte souvent une régression : retour à des rôles genrés rigides, rejet des avancées féministes, exaltation d'une virilité autoritaire. Il ne s'agit pas tant d'émanciper l'homme que de restaurer une hiérarchie perdue, souvent raciale, sexuelle et sociale. Ce discours trouve un terrain fertile dans des pans entiers de la société américaine frappés par un déclassé économique brutal, en particulier parmi les hommes blancs des classes populaires.

Pendant longtemps, être un homme blanc aux États-Unis signifiait appartenir, de facto, à la majorité dominante. Cette position sociale procurait un capital symbolique et une sécurité économique même sans fortune personnelle. Mais depuis les années 1980, la mondialisation, la désindustrialisation et les politiques néolibérales ont profondément remodelé le paysage américain. Selon le US Census Bureau¹⁶, en 2023, plus de 18 millions d'hommes blancs vivaient sous le seuil de pauvreté aux États-Unis. Les hommes blancs sans diplôme universitaire constituent une part importante des « working poor », ceux qui travaillent à plein temps sans pouvoir subvenir aux besoins essentiels. Depuis les années 2000, le taux de mortalité par désespoir (suicides, overdoses, alcoolisme) a explosé dans cette population. Le terme de “deaths of despair”, popularisé par les économistes Anne Case¹⁷ et Angus Deaton¹⁸, désigne cette hécatombe silencieuse. Le revenu médian des hommes blancs sans diplôme a chuté de plus de 20 % en dollars constants depuis les années 1970. Ce déclin matériel s'est doublé d'un

déclin symbolique. Perte de statut, invisibilisation médiatique, méfiance des institutions : l'homme blanc pauvre n'est plus l'acteur central du rêve américain. Il est devenu, aux yeux de beaucoup, le fantôme d'une époque révolue.

Face à cette spirale du déclassement, le masculinisme propose une lecture identitaire et genrée de la crise. Il ne s'agit pas d'attaquer le capitalisme néolibéral, ni de dénoncer les inégalités sociales, mais plutôt d'accuser les femmes, les minorités, les immigrés ou les progressistes d'avoir détruit un ordre social où l'homme blanc régnait. Ce ressentiment de genre fonctionne comme un refuge psychique. Il offre un bouc émissaire commode et une réassurance virile face à la perte de contrôle. Dans les forums masculinistes, sur Reddit¹⁹ ou dans les sphères de l'"alt-right", des récits circulent, amalgamant misère sexuelle, pauvreté économique et humiliation culturelle. Ce n'est pas tant une critique du système qu'un appel à restaurer la domination perdue. Mais ce discours oublie une chose essentielle : la souffrance des hommes blancs pauvres ne vient pas de l'émancipation des femmes, mais de leur propre précarisation structurelle, produite par les mêmes logiques économiques qui touchent aussi les femmes, les minorités, les jeunes.

Ce qui distingue le masculinisme d'un mouvement de libération masculine réellement progressiste, c'est sa volonté de hiérarchiser les souffrances plutôt que de les unir. Là où les féminismes appellent à la solidarité des opprimés, le masculinisme prône un retour de la domination masculine comme réponse à l'effondrement économique. Et pourtant, un autre discours est possible. On pourrait imaginer un humanisme social capable de parler aux hommes pauvres sans les flatter dans leurs nostalgies réactionnaires. On pourrait reconnaître leur souffrance, leur solitude, leur désorientation, sans essentialiser la virilité ni accuser les femmes de leurs malheurs. Il ne s'agirait plus d'opposer les genres, mais de reconstruire des solidarités sur la base des réalités matérielles.

Choisir le masculinisme est donc une impasse politique. Il transforme des douleurs légitimes en haine socialement dirigée. Il refuse d'interroger les vraies causes de la pauvreté, préférant raviver les vieux mythes du patriarcat blessé. Pourtant, le mal-être des hommes blancs pauvres aux États-Unis est bien réel. Il mérite attention, mais aussi exigence intellectuelle et politique. Plutôt que de céder à la tentation du ressentiment, il est temps de reposer la question : qu'est-ce que l'émancipation masculine dans un monde juste ? Certainement pas une restauration du pouvoir perdu, mais une redéfinition du masculin en dehors des rapports de domination.

Trump, la virilité carnavalesque

On ne peut pas comprendre le réveil du masculinisme contemporain sans se pencher sur l'une de ses figures les plus spectaculaires : Donald J. Trump. Non pas tant pour son programme politique que pour ce qu'il incarne : un mâle alpha de télévision, un patriarche ricanant, une caricature virile dopée aux stéréotypes. Trump est une performance. Une mue permanente entre l'homme d'affaires impitoyable, le mari infidèle, le père autoritaire et le showman agressif. Sa parole est un flot de domination, où le monde est divisé entre gagnants et perdants, vrais hommes et faibles, Américains et ennemis. Il incarne une virilité de la confrontation, du déni de la peur, de la répulsion pour l'introspection. Ce style n'est pas anodin. Il réactive les réflexes d'une masculinité prédateuriale, offensive, conquérante. Face aux critiques, Trump ne recule pas, il attaque. Face aux femmes puissantes, il les insulte. Face à la diversité, il propose des murs. Il s'adresse aux hommes qui veulent entendre que le pouvoir leur revient de droit, que la faiblesse est une faute morale, que le monde est un ring. Son électorat masculin, notamment blanc, peu diplômé, issu des classes populaires et moyennes, a vu en lui un rétablissement de l'ordre perdu. Un monde où l'homme blanc était roi dans son foyer, respecté dans la rue, et valorisé dans l'usine. La promesse trumpienne n'était pas seulement économique : elle était symbolique et viriliste.

Ici une petite réflexion sur le vote des électeurs noir américain. Pourquoi ont-ils voté pour Donald Trump ?

Le soutien de Donald Trump parmi les électeurs noirs américains, bien que minoritaire, a suscité l'attention des analystes politiques, notamment lors des élections présidentielles de 2016 et 2020. Historiquement, les Afro-Américains votent massivement pour le Parti démocrate depuis l'ère des droits civiques. Pourtant, des sondages et résultats électoraux ont montré que Trump a amélioré ses performances auprès de cet électorat par rapport aux précédents candidats républicains. Ce phénomène n'est pas monolithique, mais mérite une analyse nuancée, mêlant facteurs économiques, sociaux, identitaires et médiatiques.

Une part des électeurs noirs, surtout masculins, ont vu en Donald Trump un symbole de réussite financière et d'indépendance économique. Son discours axé sur la croissance, la

déréglementation et la valorisation de l'entrepreneuriat a trouvé un écho auprès d'un segment d'Afro-Américains qui se sentent oubliés par les politiques économiques traditionnelles. Certains ont estimé que sous Trump, leur situation financière personnelle s'était améliorée, notamment en ce qui concerne le taux de chômage, qui avait atteint des niveaux historiquement bas pour les Afro-Américains avant la pandémie de COVID-19.

Des électeurs noirs reprochent aux démocrates d'agir comme si leur soutien était acquis, tout en ne tenant pas toujours leurs promesses. Ce sentiment de lassitude vis-à-vis du « clientélisme politique » a poussé certains vers une alternative. Trump, bien qu'accusé de propos racistes, a été perçu comme quelqu'un qui disait ce qu'il pensait, sans filtres, à rebours de ce qu'ils jugent être de l'hypocrisie politique. Ce rejet de la "gauche bien-pensante" a notamment été amplifié par des figures noires conservatrices médiatiques comme Candace Owens²⁰ ou Larry Elder²¹, qui ont popularisé un discours de rupture avec l'identité victimaire.

La campagne de Trump n'a pas ignoré l'électorat noir. En 2020, elle a intensifié ses efforts pour séduire certains quartiers urbains noirs, diffusé des messages pro-Trump sur des stations de radio afro-américaines, et mis en avant des figures noires dans l'administration comme Ben Carson²². Le « *Platinum Plan*²³ » proposé par Trump promettait des investissements économiques massifs dans les communautés noires, des réformes policières et judiciaires, et le soutien à la création d'entreprises. Bien que critiqué comme opportuniste ou peu réaliste, ce plan a été perçu positivement par certains. De plus, sur TikTok, YouTube, Facebook et Instagram, des campagnes virales ont diffusé des messages pro-Trump dans les communautés noires, notamment des récits autour de la prétendue libération de prisonniers noirs par Trump ou de la trahison des démocrates. Ces récits, parfois fondés, parfois mensongers, ont contribué à brouiller les lignes traditionnelles. Certains électeurs, méfiants des grands médias, se sont tournés vers des sources alternatives où Trump apparaissait sous un jour plus favorable.

Chez une minorité d'électeurs noirs, notamment jeunes, voter Trump est devenu une manière de choquer ou de rompre avec les attentes communautaires. Cette forme de *contre-culture conservatrice* s'inscrit dans une stratégie identitaire de réappropriation : en votant à droite, ces électeurs affirment leur individualité, leur refus d'être enfermés dans une caricature politique. Cela s'accompagne parfois d'une critique virulente du mouvement Black Lives Matter ou des politiques de discrimination positive, perçues comme victimisantes.

Il faut cependant rappeler que Donald Trump n'a jamais obtenu plus de 12 % du vote noir national (selon les estimations de 2020), et que plus de 80 % des Afro-Américains continuent de voter pour les démocrates. Le vote noir pour Trump reste donc marginal, mais sa progression de 8 % en 2016 à 12 % en 2020 est symbolique (quand sera-t-il pour 2024, peut-être 21% mais cela reste à confirmer). Elle traduit un écartèlement idéologique croissant au sein même des communautés noires américaines, et une perte relative de l'hégémonie démocrate. Oui, il existe un lien possible entre le vote de certains électeurs noirs américains pour Donald Trump et des thématiques relevant du masculinisme, bien que ce lien soit indirect et complexe.

Donald Trump incarne un style politique hyper-masculinisé : autoritaire, agressif, centré sur la force, la réussite individuelle, le rejet du politiquement correct, et la glorification d'un "homme alpha" dominateur. Ce type de virilité séduit certains hommes qui se sentent dépossédés par les avancées féministes ou les changements sociétaux récents. Dans certaines franges de la population noire, des hommes peuvent ressentir un effacement de leur rôle traditionnel, dans un contexte où les femmes noires accèdent plus facilement à l'éducation supérieure, aux postes à responsabilité, ou deviennent figures de proue de luttes sociales. Ce déséquilibre peut nourrir un ressentiment ou un besoin de réaffirmer une autorité masculine, que certains retrouvent symboliquement dans la posture de Trump.

Des influenceurs noirs conservateurs comme Kevin Samuels²⁴ ou Andrew Tate²⁵, populaire aussi chez les jeunes noirs, ont contribué à diffuser une idéologie proche du masculinisme : critique du féminisme, glorification des rapports de pouvoir dans les relations homme/femme, retour à des rôles genrés traditionnels. Ce discours, mêlé à un rejet de la "culture woke", peut amener certains à s'identifier à un candidat perçu comme défenseur des valeurs "traditionnelles", même si ce candidat ne partage pas leur origine. Dans ce cadre, le vote Trump devient une forme d'adhésion à une vision patriarcale du monde, où l'homme reprend sa place de chef de famille, de décideur, de modèle viril.

Le masculinisme valorise souvent la *self-reliance* (l'autonomie virile) et le rejet de la victimisation. Trump, dans ses discours, a souvent critiqué les politiques sociales ou les programmes d'aide en les présentant comme des freins à l'initiative personnelle. Ce discours peut séduire des hommes noirs en quête de réhabilitation symbolique dans une société qui les a longtemps dévalorisés en leur offrant une voie de "réussite à la dure", qui contourne les

stigmates historiques. Dans ce paradigme masculiniste, les femmes noires engagées dans les luttes progressistes (féministes, anti-racistes, LGBTQ+) sont parfois perçues comme responsables du démantèlement de la famille noire ou de la perte de pouvoir masculin. Cette hostilité peut nourrir un rejet de la gauche et des figures politiques comme Kamala Harris²⁶ ou Alexandria Ocasio-Cortez²⁷, considérées comme trop "radicales" ou "castratrices".

Donc, oui, il existe un lien idéologique entre le vote de certains hommes noirs pour Trump et le masculinisme, dans la mesure où les deux véhiculent un rejet des normes progressistes, une valorisation de la virilité conquérante, et un désir de réaffirmer une autorité masculine mise à mal. Mais attention, ce lien ne concerne qu'une minorité de l'électorat noir. La majorité reste ancrée dans des visions politiques qui intègrent les luttes contre le racisme, le sexisme, et les inégalités structurelles. Le phénomène masculiniste chez les Noirs américains est réel, mais il reste marginal par rapport aux dynamiques plus larges de l'électorat afro-américain.

Le vote noir pour Trump ne peut être réduit à une contradiction ou une trahison. Il exprime plutôt une diversification croissante de l'électorat noir américain, fatigué d'être perçu comme un bloc homogène. Qu'ils soient motivés par l'économie, l'hostilité envers les démocrates, une forme de contestation culturelle ou l'influence de certaines voix conservatrices, ces électeurs traduisent une mutation politique profonde : le besoin de reconnaissance individuelle dans un paysage électoral de plus en plus fragmenté.

Mais revenons à Trump. Son comportement est renforcé par l'appui d'une frange puissante de l'Amérique évangélique, pour qui la virilité est une valeur religieuse. Dieu est père. Le père commande. La femme obéit. L'homme gouverne. Cette vision théologique, rigide et patriarcale, a trouvé en Trump un héraut inattendu, mais idéal : un pécheur, certes, mais fort. Et surtout, un homme. Avec tout ce que ce mot peut encore contenir de privilèges invisibles. Trump n'a pas inventé le masculinisme. Il l'a incarné. Et par sa posture, son langage, sa brutalité, il a réhabilité une forme de virilité archaïque, réactionnaire, guerrière. Il a fait du mâle une image de marque, du ressentiment une stratégie, de la régression un projet. En cela, il n'est pas un accident : il est le symptôme d'une époque où le masculin déclenche sa dernière croisade symbolique.

L'ascension de Donald J. Trump ne se lit pas seulement comme la success-story d'un magnat new-yorkais propulsé à la tête d'un empire immobilier puis du monde libre. Elle s'interprète

aussi, et peut-être d'abord, comme l'accomplissement d'un récit masculiniste, un retour brutal du "mâle dominant" dans l'arène politique, tel un totem agressif opposé à toutes les avancées sociales perçues comme des faiblesses. Trump n'est pas un homme politique au sens classique : il est une performance permanente de virilité autoritaire, une caricature du patriarcat moderne figée dans l'idéal réactionnaire. Dès ses débuts médiatiques, Trump a construit son image en opposition frontale aux traits traditionnellement associés au féminin : douceur, écoute, doute, coopération. Dans *The Apprentice*, il incarne un patron impitoyable, arbitre souverain d'un monde manichéen où l'échec est une faute morale, punie par l'humiliation publique. Le célèbre "You're fired" n'est pas seulement un gimmick télévisuel : c'est une affirmation de puissance virile, un geste de castration symbolique, adressé aussi bien aux concurrents masculins qu'aux femmes ambitieuses, systématiquement infantilisées ou sexualisées.

Cette misogynie structurelle n'est pas un dérapage occasionnel, mais une trame profonde de sa trajectoire publique. Ses propos sur les femmes — "grab them by the pussy", "a young and beautiful piece of ass", ou encore ses moqueries envers des journalistes et opposantes, ne relèvent pas seulement de la grossièreté : ils sont l'expression décomplexée d'un sexisme archaïque, où la femme n'existe que dans la mesure où elle peut être dominée, évaluée, conquise. Chaque remarque, chaque geste, chaque tweet vient réaffirmer une hiérarchie sexuée du monde, où le masculin fort, conquérant, brutal, impose sa loi. Son style politique reprend d'ailleurs ce même lexique corporel de la domination. Trump valorise la force brute, le mépris des règles, le rejet de la nuance. Il gouverne comme il parle : en coup de poing. L'autorité chez lui ne se fonde pas sur la légitimité ou la compétence, mais sur la capacité à imposer sa volonté contre vents et marées. La démocratie devient spectacle, le débat une bagarre de rue, le désaccord une trahison. Ce virilisme politique se double d'un rejet viscéral de la compassion, qu'il perçoit comme un aveu de faiblesse. Il se moque des handicapés, dénigre les vétérans blessés ("I like people who weren't captured"), ignore les pleurs des mères, méprise les morts de la pandémie : tout ce qui rappelle la fragilité humaine est considéré comme indigne d'un vrai leader. Ce rejet de la vulnérabilité n'est pas qu'un trait personnel : c'est une posture idéologique. Trump, et avec lui une partie de son électeurat masculin, incarne une contre-réaction aux mouvements d'émancipation (féministes, antiracistes, LGBTQ+). Il offre à des millions d'hommes blancs une réassurance identitaire :

l'image d'un chef qui n'a jamais besoin de s'excuser, qui agit sans entrave, qui traite le monde comme un territoire à conquérir plutôt qu'à comprendre. Il leur rend l'illusion d'un âge d'or patriarcal où l'homme décidait, commandait, possédait.

Il faut voir dans cette figure trumpienne un archétype du pouvoir masculiniste : une masculinité de façade, obsédée par la performance, incapable d'introspection, nourrie par le ressentiment et la peur du déclasserment. Car le trumpisme, au fond, est moins un projet politique qu'un cri de panique identitaire. Ce n'est pas la force tranquille d'un homme sûr de lui, mais la rage agitée de celui qui craint de tout perdre : statut, contrôle, domination. Derrière les dorures de la Trump Tower se cache un univers anxieux, verrouillé contre la modernité. Loin d'être un accident, Donald Trump a révélé une tendance profonde : la tentation masculine de l'autoritarisme en réponse à la remise en cause des privilèges. Il n'est pas un bug du système, mais le symptôme spectaculaire d'un malaise ancien. Son succès fut celui d'un corps politique hanté par la nostalgie du mâle omnipotent, du chef incontesté, du père tout-puissant. Une Amérique qui, face aux voix plurielles qui montaient, a choisi d'écouter celle, tonitruante, du dernier des patriarches.

Depuis son apparition fulgurante sur la scène politique mondiale, Donald Trump a souvent été considéré comme le héraut d'une forme de virilité régressive, de machisme assumé et de populisme autoritaire. Mais il serait trop simple de voir en lui la cause d'un retour du masculinisme. Trump n'est pas l'origine : il est le symptôme. Il est le reflet grossier, presque caricatural, d'un malaise plus vaste et plus profond qui traverse les sociétés occidentales. Ce que son succès révèle, c'est une angoisse identitaire du masculin contemporain, une réaction défensive face aux bouleversements sociaux, culturels et symboliques des dernières décennies.

Trump incarne un type de virilité en voie de disparition : celle du mâle conquérant, dominateur, sûr de lui, dénué de doutes et de remords. Son langage corporel, sa manière d'interrompre ses interlocuteurs, sa vantardise quasi pathologique, tout chez lui renvoie à une masculinité archaïque : celle des années 1950, peut-être même d'avant. C'est un corps politique qui ne doute jamais, ne s'excuse jamais, n'écoute jamais. Le corps du chef de meute, du patriarche, du « winner » virilisé à l'extrême. Il n'a pas besoin d'arguments : il a besoin de dominer. Mais ce théâtre de la force dissimule une faiblesse. Si Trump est applaudi, c'est parce qu'il incarne

une nostalgie. Celle d'un monde où l'homme blanc, hétérosexuel, bourgeois ou ouvrier, était la norme incontestée. Cette nostalgie n'est pas un fantasme individuel : c'est un affect collectif.

Le masculinisme est un mouvement réactif. Il n'aspire pas tant à construire un nouvel idéal du masculin qu'à restaurer un ordre ancien. Il ne propose rien ; il s'oppose. Il se lève chaque fois que les structures traditionnelles de pouvoir – famille patriarcale, division sexuée du travail, domination symbolique des hommes sur l'espace public – vacillent. Or c'est bien ce qui s'est produit depuis un demi-siècle : l'essor des luttes féministes, la montée en puissance des femmes dans les sphères professionnelles, politiques, académiques, la remise en cause du monopole masculin sur la parole, la loi, la guerre, la vérité. Face à cela, certains hommes, une minorité bruyante mais agissante, réagissent comme un corps blessé : crispation, colère, victimisation, contre-offensive. Trump donne une voix à cette crispation.

Trump ne propose pas une idéologie cohérente du masculin. Il fonctionne comme un aimant : il attire vers lui toutes les rancunes masculines, toutes les frustrations d'un genre qui se sent en perte d'autorité. Il parle à ceux qui n'ont pas fait leur mue, ou qui refusent de la faire. À ceux que la remise en cause de la virilité traditionnelle laisse orphelins. À ceux qui confondent l'émancipation des autres avec leur propre effacement. Il dit, en substance : « Ce n'est pas vous qui avez tort, c'est le monde qui a changé. » Et cette parole est, pour beaucoup, un soulagement. Mais un symptôme, par définition, est l'expression d'un mal plus profond. Il ne s'agit pas d'en finir avec Trump pour en finir avec le masculinisme. Il s'agit d'interroger ce qui, dans nos sociétés, produit une telle panique du masculin. Le symptôme est spectaculaire, outrancier, médiatique. Mais la cause est diffuse, intime, presque silencieuse. Derrière Trump, il y a des millions d'hommes en crise. Pas tous masculinistes, certes. Mais souvent déboussolés. Leur rôle social s'est effrité. Leur autorité symbolique s'est érodée. Leur pouvoir économique n'est plus garanti. Le père n'est plus le chef incontesté. Le mari n'est plus le soutien de famille. Le travail n'est plus une preuve de virilité. Le militaire n'est plus un modèle universel. Que reste-t-il ? Pour certains, il reste la colère. Pour d'autres, la peur. Pour quelques-uns, l'extrémisme. Mais il pourrait aussi rester autre chose : une occasion. Celle de repenser le masculin, de l'ouvrir à d'autres modèles. De faire émerger une virilité sans domination, une puissance sans violence, une identité sans exclusion. Pour cela, il faut d'abord lire le symptôme, et ne pas le confondre avec la maladie.

Trump est un miroir tendu aux hommes en crise. Il reflète leurs peurs, leurs nostalgies, leurs rancunes. Il parle à ceux qui vivent le progrès comme une perte, la diversité comme une menace, l'égalité comme une humiliation. Il incarne une virilité blessée, qui préfère hurler que réfléchir, frapper que s'adapter, imposer que dialoguer. Mais ce miroir, comme tous les miroirs, peut aussi nous forcer à voir autrement. À regarder ce que nous avons été, ce que nous sommes en train de devenir. À ne pas confondre la fin d'une domination avec la fin d'une identité. Le masculinisme dont Trump est le symptôme peut être un avertissement : si nous ne proposons pas d'alternatives désirables à la virilité d'hier, nous la verrons revenir sous ses formes les plus caricaturales et destructrices.

Depuis 2016, l'ascension fulgurante de Donald Trump dans l'espace politique américain a déconcerté les élites médiatiques, bouleversé les schémas traditionnels du vote et révélé des fractures profondes dans la société américaine. Si sa rhétorique outrancière, son populisme assumé et ses outrages répétés aux codes démocratiques ont provoqué de violentes oppositions, il n'en reste pas moins qu'il a su s'attirer une base électorale fidèle. Parmi ses soutiens les plus constants figurent trois groupes que tout semble séparer : les hommes déclassés, les évangéliques conservateurs et les nationalistes blancs. Analyser cette convergence révèle les mécanismes de captation populiste, l'instrumentalisation des peurs collectives et les recompositions idéologiques à l'œuvre dans l'Amérique contemporaine. Les électeurs masculins blancs issus des classes populaires et moyennes, souvent sans diplôme universitaire, ont été l'un des socles majeurs du vote Trump. Ce groupe, touché de plein fouet par la désindustrialisation, la précarisation de l'emploi et l'ascension des minorités dans les représentations politiques et culturelles, est traversé par un sentiment de déclassement brutal. La crise n'est pas seulement économique, elle est existentielle. Pour beaucoup, l'effritement du rêve américain s'est accompagné d'une crise de la virilité. L'homme pourvoyeur, valorisé dans les récits collectifs de l'Amérique post-Seconde Guerre mondiale, se voit remplacé par une figure incertaine, remise en question dans son autorité sociale, concurrencée sur le marché du travail et dans la sphère familiale. Trump, par son langage de défi, sa posture de "winner" misogyne, son mépris des normes du politiquement correct, leur offre une revanche symbolique. Il incarne une forme brute de masculinité décomplexée, provocante, qui réaffirme leur droit à la colère. C'est moins un programme politique qu'une revanche culturelle.

Le style trumpien, insultant, brutal, dominateur, flatte une vision rétrograde de l'homme fort, en opposition aux élites jugées molles, féminisées, technocratiques. Le slogan "Make America Great Again" (MAGA) renvoie implicitement à un âge d'or mythifié où l'homme blanc avait encore un rôle central. Cette nostalgie politique, aux relents masculinistes, est centrale dans l'adhésion des hommes déclassés. L'alliance entre Trump et les évangéliques blancs conservateurs, qui ont voté pour lui à près de 80 % en 2016 comme en 2020, peut sembler contre-nature, tant le personnage de Trump incarne l'antithèse de la piété chrétienne : adultère, vantardise, vulgarité. Et pourtant, ce soutien n'a jamais fléchi.

Les évangéliques n'ont pas choisi Trump *malgré* ses défauts, mais *à cause* de sa combativité dans les "guerres culturelles" qui les préoccupent. L'avortement, les droits LGBTQ+, la laïcisation de l'espace public, le multiculturalisme sont perçus comme des menaces existentielles contre la chrétienté blanche américaine. Trump, en nommant des juges conservateurs à la Cour suprême, en protégeant les "libertés religieuses" contre les exigences progressistes, s'est révélé être un outil efficace de reconquête morale. Il ne s'agit donc pas de foi, mais de stratégie. Trump est vu comme l'instrument imparfait, mais nécessaire, choisi pour stopper la "décadence" morale des États-Unis. Dans ce pacte faustien, les évangéliques ont troqué leur exigence de vertu pour la promesse d'un ordre moral conservateur. Certains leaders religieux sont même allés jusqu'à présenter Trump comme un "roi Cyrus moderne", une figure biblique païenne utilisée par Dieu pour libérer son peuple. Ce syncrétisme religieux et politique légitime une fidélité quasi mystique à Trump, où la religion devient outil de guerre idéologique.

Enfin, le troisième pilier du trumpisme est constitué de nationalistes blancs, suprémacistes déclarés ou "patriotes" radicaux. Leur adhésion repose sur une idéologie raciale, xénophobe et autoritaire. Si Trump n'a jamais explicitement adopté leur rhétorique, il en a légitimé les prémisses et validé les affects. Le slogan "America First" évoque l'idée d'un peuple "authentique" spolié par les étrangers, les minorités, les élites cosmopolites. Cette rhétorique, souvent couplée à un discours anti-immigration virulent, touche une corde sensible dans une Amérique en mutation démographique rapide. Le fantasme d'un pays "volé" à la majorité blanche nourrit un ressentiment identitaire fort.

Trump n'a pas inventé cette peur ; il l'a amplifiée. Sa manière de relativiser les violences de l'extrême droite (Charlottesville), son flirt avec les thèses complotistes et ses attaques contre les médias ont légitimé un imaginaire politique autoritaire, où la force prime sur le consensus.

L'élection de Barack Obama, premier président noir des États-Unis, a agi comme un catalyseur pour cette frange de l'électorat. Elle a symbolisé aux yeux de beaucoup la fin de leur hégémonie. Trump est apparu comme une réponse brutale à ce basculement symbolique. Son slogan, son style et son programme portaient l'idée implicite d'un "retour en arrière" racial.

Le succès de Trump auprès de ces trois groupes ne relève pas d'un accident. Il procède d'une alchimie complexe entre anxiétés économiques, crises identitaires, et repli culturel. Ce n'est pas l'adhésion à une doctrine rationnelle, mais à un imaginaire. Celui d'une Amérique blanche, chrétienne, patriarcale et toute-puissante, aujourd'hui menacée. En cela, Trump n'est pas une anomalie mais un symptôme. Il incarne le visage brutal d'un pays fracturé, où le ressentiment est devenu moteur politique, et où la vérité compte moins que la fidélité affective à une figure perçue comme sauveur. Son retour en 2024, et peut-être en 2028 via un successeur, prouve que ces dynamiques, loin de s'épuiser, pourraient encore structurer durablement la politique américaine.

Vance, le prophète de demain

Vance, de son nom complet James David Vance (né James Donald Bowman le 2 août 1984 à Middletown, Ohio), est un homme politique, auteur et avocat américain. Depuis le 20 janvier 2025, il occupe le poste de 50e vice-président des États-Unis dans l'administration du président Donald Trump.

Issu d'une famille ouvrière d'origine écossaise-irlandaise, Vance a grandi dans une région marquée par la pauvreté et les difficultés sociales. Après le divorce de ses parents, il a été élevé principalement par ses grands-parents maternels, qui ont joué un rôle déterminant dans son éducation. Son enfance difficile, marquée par l'instabilité familiale et la toxicomanie de sa mère, est au cœur de son autobiographie *Hillbilly Elegy*. Après avoir obtenu son diplôme de la Middletown High School, Vance s'est engagé dans le Corps des Marines des États-Unis, où il a servi en Irak. Grâce au GI Bill²⁸, il a ensuite poursuivi des études en sciences politiques et philosophie à l'Université d'État de l'Ohio, puis a intégré la faculté de droit de Yale, obtenant son Juris Doctor en 2013. Durant ses études à Yale, il a été encouragé à écrire ses mémoires, qui deviendront un best-seller publié en 2016. Après ses études, Vance a travaillé dans le secteur du capital-risque, notamment aux côtés de Peter Thiel, avant de fonder sa propre société d'investissement, Narya Capital, basée à Cincinnati.

Initialement critique envers Donald Trump lors de la campagne présidentielle de 2016, Vance a progressivement adopté des positions alignées avec le mouvement populiste conservateur. En 2022, il a été élu sénateur de l'Ohio, poste qu'il a occupé jusqu'en 2025. En juillet 2024, Trump l'a choisi comme colistier pour l'élection présidentielle.

Vance est associé à la droite post-libérale américaine. Il adopte des positions conservatrices sur des sujets tels que l'avortement, l'immigration et le commerce international, prônant notamment des politiques protectionnistes et une réduction de l'aide américaine à l'Ukraine. Il est également critique envers les politiques énergétiques de l'Europe et soutient une approche plus nationaliste en matière de politique étrangère.

En 2014, Vance a épousé Usha Chilukuri, avocate d'origine indienne rencontrée à Yale. Le couple a trois enfants. Bien qu'ayant grandi dans une tradition évangélique, Vance s'est

converti au catholicisme en 2019, influencé par des figures intellectuelles telles que saint Augustin et des penseurs contemporains comme Patrick Deneen²⁹.

J.D. incarne une figure montante du conservatisme américain, mêlant une trajectoire personnelle marquée par la résilience à une vision politique nationaliste et populiste. Vance n'est pas officiellement affilié au mouvement masculiniste, mais ses prises de position publiques sur la masculinité et les rôles de genre s'inscrivent dans une perspective conservatrice et traditionaliste, souvent critiquée comme rétrograde ou misogyne. Lors de la Conservative Political Action Conference³⁰ en février 2025, Vance a déclaré que la culture américaine actuelle pousse les jeunes hommes à réprimer chaque pulsion masculine et a critiqué une société qui, selon lui, cherche à transformer tout le monde en idiots androgynes. Il a également affirmé que des comportements tels que plaisanter entre amis ou boire une bière sont injustement stigmatisés, les présentant comme des expressions naturelles de la masculinité. Vance a tenu des propos controversés sur les femmes, notamment en qualifiant certaines figures démocrates de « vieilles filles à chats sans enfants », insinuant que les femmes sans enfants n'ont pas de légitimité à participer au débat public. Il a également suggéré que les femmes axées sur leur carrière finissent malheureuses et a critiqué les femmes leaders ou enseignantes sans enfants biologiques, les accusant de projeter leurs frustrations sur la société.

Il est souvent associé à la mouvance néopatriarcale, qui prône un retour aux rôles de genre traditionnels et à la structure familiale patriarcale. Il a exprimé son opposition au mariage homosexuel, à l'avortement et aux soins d'affirmation de genre pour les mineurs, et a proposé des politiques visant à renforcer les rôles traditionnels des hommes et des femmes dans la société.

Bien que JD Vance ne se revendique pas explicitement comme masculiniste, ses discours et propositions politiques reflètent une vision conservatrice de la masculinité et des rôles de genre, souvent critiquée pour son caractère rétrograde et sexiste. Ses positions s'inscrivent dans une tendance plus large au sein de la droite américaine visant à réaffirmer des normes de genre traditionnelles.

À l'heure actuelle, JD Vance est considéré comme l'un des principaux favoris pour remporter l'élection présidentielle américaine de 2028. Il bénéficie d'un soutien significatif au sein du

Parti républicain. Il a remporté un sondage lors de la Conservative Political Action Conference de février 2025 avec 61 % des voix. De plus, il occupe le poste de vice-président et de président des finances du Comité national républicain (RNC), ce qui lui confère une influence considérable sur la collecte de fonds et les relations avec les donateurs du parti.

Bien que Vance soit considéré comme l'héritier du mouvement MAGA, Trump n'a pas encore officiellement désigné son successeur, déclarant qu'il est "trop tôt" pour le faire. D'autres figures républicaines comme Ron DeSantis ou Ted Cruz pourraient également se présenter en 2028.

Alors nous pouvons nous poser la question avec ses concurrents.

Ron DeSantis et Ted Cruz ne se revendiquent pas explicitement comme « masculinistes », et ce terme n'est généralement pas utilisé dans leur discours politique officiel. Cependant, il faut distinguer la revendication explicite d'un courant (comme le masculinisme) de l'adhésion implicite à certains de ses thèmes ou valeurs.

Ron DeSantis est très conservateur, populiste de droite, proche du trumpisme. Sur les questions de genre et masculinité, son discours est très traditionaliste autour des rôles de genre. Il a mené des actions contre l'idéologie du genre dans l'éducation (par exemple le « Don't Say Gay³¹ » bill). Il défend un modèle viriliste, autoritaire, souvent militarisé de la masculinité. Donc, est-il un Masculinisme implicite ? Oui, dans la mesure où il promeut une vision réactionnaire de la masculinité, opposée aux évolutions contemporaines sur le genre. Il reprend plusieurs thèmes masculinistes, comme la crise supposée de l'homme moderne, la critique du féminisme ou la glorification de l'homme "fort" traditionnel.

Ted Cruz est un ultra-conservateur, évangélique, proche des thèses de l'Alt-right. Il critique souvent le féminisme et les études de genre. Il soutient des discours valorisant une masculinité chrétienne traditionnelle et il est intervenu contre les programmes éducatifs sur les stéréotypes de genre. Est-il un Masculinisme implicite ? Oui, partiellement. Il partage certaines thèses avec les courants masculinistes, notamment la défense d'un ordre sexué "naturel" et le rejet du féminisme comme destructeur de la civilisation occidentale. Il est l'un de ceux qui flirtent le plus ouvertement avec cette idéologie dans la droite américaine.

En résumé, JD Vance est actuellement bien positionné pour devenir le prochain président des États-Unis en 2028, avec des cotes favorables et un soutien notable au sein du Parti

républicain. L'évolution de la situation politique, les résultats des élections intermédiaires et les décisions de Donald Trump seront déterminants pour confirmer cette tendance, mais dans tous les cas, un président Américain en 2028 avec des affinités Masculinistes est plus que probable.

Musk, le tech-viril

Si Trump incarne la virilité archaïque du patriarce autoritaire, Elon Musk symbolise une virilité postmoderne, futuriste, transhumaniste, mais tout aussi chargée d'idéologie masculine. Sous ses airs de visionnaire technologique se cache une forme de virilisme 2.0 : compétition permanente, culte du risque, obsession de la conquête et discours méritocratique quasi-darwinien.

Né en Afrique du Sud, issu d'une famille aisée, Elon Musk construit très tôt une mythologie personnelle : autodidacte de génie, entrepreneur acharné, échevelé et rebelle, à la fois Steve Jobs, Tony Stark et Jules Verne. Il multiplie les exploits industriels (PayPal, SpaceX, Tesla, Neuralink) tout en cultivant une image d'homme d'action solitaire, incompris, prêt à renverser les dogmes. Mais cette grandeur est à double fond. Le discours de Musk est marqué par une rhétorique très genrée : il exalte les pionniers, les durs, les battants, les "réels contributeurs" à la civilisation. Il moque souvent les régulations, les syndicats, les doutes, les "fragilités" de la société. Il fustige le "wokisme", félicite les "vrais leaders", et multiplie les provocations en ligne à l'encontre de journalistes, d'intellectuels ou de personnalités engagées dans les luttes sociales. Sa conception de l'humanité semble gouvernée par une loi implicite : seuls les plus forts, les plus rapides, les plus intelligents doivent survivre. C'est le « long-termisme » dopé à la testostérone, où l'élite masculine dirige l'avenir de la planète, éventuellement depuis Mars.

Son rapport aux femmes est également marqué par une approche fonctionnaliste : compagnonnes successives, enfants nombreux dont certains élevés dans une vision quasi-militaire, tweets sexistes déguisés en blagues. Musk incarne la figure de l'homme qui veut tout posséder : la matière, l'espace, le futur, le corps. Il est le mâle de demain, mais avec les codes d'hier. Lui aussi, à sa manière, répond à une angoisse de déclassement. Il la renverse en fantasme de toute-puissance technologique. Mais il n'offre aucune vision sociale, aucune remise en question des rapports de genre. Le monde de Musk est une arène : à celui qui s'impose, la gloire ; aux autres, le silence. En cela, Elon Musk incarne une forme de masculinisme camouflé sous les oripeaux du génie. Il n'appelle pas directement à la guerre des sexes, mais perpétue un imaginaire du mâle élu, conquérant, technologiquement sanctifié. Il est la version siliconée d'un mâle alpha dont le tweet a remplacé la massue.

Dans une époque hantée par la finitude, fin des ressources, fin des espèces, fin de la Terre habitable, Elon Musk surgit comme un prophète de l'illimité. Il est le symbole vivant d'un capitalisme transfiguré par la technologie, d'un monde où l'homme, refusant toute limite naturelle ou morale, s'arroge le droit de réécrire la réalité, d'annexer l'espace, de modifier le corps humain, de défier la mort elle-même. Mais derrière l'icône médiatique, derrière l'excentricité programmée, derrière l'intelligence indéniable de l'ingénieur et la fulgurance du stratège, s'étend une idéologie. Un ensemble de croyances, de récits, de projections qui ne sont pas neutres. Elon Musk n'est pas un simple industriel ou inventeur ; il est un archétype contemporain, le Titan technolibéral, l'homme qui fait de la survie une guerre, du progrès une conquête, de l'humanité une variable secondaire.

Dans l'imaginaire collectif, le « génie » occupe une place à part. Ni simple travailleur, ni politicien, ni théoricien : il est celui qui voit avant les autres, qui transforme la matière, qui change le monde. Musk, par sa maîtrise des langages techniques et son habileté à produire des récits de rupture (l'intelligence artificielle, Mars, les interfaces neuronales), s'inscrit dans cette lignée. Mais contrairement aux savants humanistes du XIXe siècle ou aux ingénieurs au service des États-providence, Musk appartient à une génération qui a vu dans la technologie non pas un bien public, mais un instrument de pouvoir privé. Là où un Nikola Tesla rêvait de distribuer l'électricité librement, Elon Musk vend l'accès à la mobilité verte, au transport spatial, à l'Internet satellitaire. Sa vision du monde n'est pas fraternelle, mais sélective. Le génie n'est pas là pour élever l'humanité, mais pour sauver ceux qui peuvent suivre.

Le philosophe Günther Anders³², dans *L'Obsolescence de l'homme*, dénonçait déjà au siècle dernier la figure du technicien prométhéen, qui donne à l'homme des pouvoirs qu'il ne peut ni contrôler ni penser moralement. Musk est cet héritier : il donne à voir un monde dans lequel la puissance prime sur la prudence, où l'innovation technique se substitue à la sagesse politique. Pourquoi débattre d'un monde meilleur, quand on peut le construire à sa manière ? Pourquoi réparer la Terre, quand on peut s'exiler sur Mars ? L'éthique, dans ce modèle, est obsolète.

Musk a souvent été comparé à Howard Roark, héros du roman *La Source vive* d'Ayn Rand : un architecte solitaire, visionnaire, méprisant les normes collectives et les compromis sociaux. Ce n'est pas un hasard. Rand défend une philosophie brutale : l'objectivisme, selon lequel l'égoïsme rationnel est une vertu et l'État un parasite. Dans cette vision, les grands hommes

d'action n'ont de compte à rendre à personne. Leur succès prouve leur légitimité. C'est exactement la posture adoptée par Musk lorsqu'il attaque les syndicats, ridiculise les réglementations environnementales, ou sabote les procédures démocratiques de Twitter/X. Il gouverne ses entreprises comme un empire personnel, insensible aux injonctions sociales, obsédé par la performance, et convaincu que le droit suit la réussite.

Mais ce modèle pose une question centrale : quelle place pour le commun, pour le fragile, pour le lent ? Musk, en valorisant l'élite technique et la prise de risque extrême, nie l'idée même d'un monde solidaire. Il n'y a pas de justice, seulement des individus qui avancent, seuls, rapides, armés de codes et de fusées. On pourrait croire à une réinvention de la noblesse technicienne : ceux qui savent coder, innover, calculer, peuvent prétendre gouverner, sans contrôle autre que le marché. La démocratie, dans cette logique, devient un frein ; l'égalité, une illusion.

Chez Musk, tout est compétition. Les entreprises sont des arènes où l'on gagne où l'on meurt. Cette vision darwinienne s'applique aussi aux individus : celui qui travaille 80 heures par semaine, qui prend des risques, qui sacrifie sa vie privée pour l'innovation, mérite de gagner. Le monde est une jungle d'algorithmes et d'idées, où la lenteur est une faute morale. Cette logique est profondément ancrée dans l'économie du spectacle. Musk performe en direct sur X, joue avec les cours de bourse, tweet, insulte ses adversaires, défie les gouvernements. Il transforme la compétition économique en guerre narrative. Mais dans ce monde de compétition totale, l'échec n'est pas une étape : c'est une exclusion. Celui qui ne suit pas est disqualifié. Musk méprise ouvertement ceux qu'il considère comme « faibles » : journalistes, régulateurs, salariés syndiqués. Il ne conçoit pas la critique comme une nécessité démocratique, mais comme un bruit parasite à éliminer.

Le rêve martien de Musk n'est pas un projet scientifique : c'est un récit de fuite. Incapable d'imaginer une cohabitation réparatrice sur Terre, il projette l'humanité ailleurs. Mars devient la promesse d'un recommencement, mais un recommencement sur les mêmes bases : compétition, sélection, privatisation. Or, la conquête spatiale dans cette perspective n'est pas un projet collectif mais un luxe élitiste. Les milliards investis ne visent pas la connaissance, mais l'autosuffisance d'une poignée de survivants. Musk ne colonise pas Mars pour l'humanité, mais pour quelques humains compatibles avec sa vision.

Avec Neuralink, Musk franchit un seuil encore plus inquiétant : la colonisation du corps lui-même. Il ne s'agit plus de construire des fusées, mais de modifier le cerveau. L'homme devient interface, machine inachevée à compléter. Ce fantasme d'augmentation est le revers du refus d'accepter la vulnérabilité humaine. Le philosophe Bernard Stiegler³³ parlait d'une technicité pathologique : celle qui, au lieu d'accompagner l'homme, le reprogramme pour s'adapter au système technique. Musk, par son rêve d'un cerveau connecté à l'IA, incarne cette pathologie contemporaine.

Tous les récits de Musk convergent vers un mot : survie. Il faut aller vite, car la planète meurt. Il faut augmenter l'homme, car l'IA menace. Il faut quitter la Terre, car l'humanité est en danger. Ce discours catastrophiste, en apparence lucide, permet une forme de chantage moral : oser le progrès radical ou périr. Mais ce chantage dissimule une sélection. Qui survit ? Qui migre ? Qui se connecte ? Ceux qui peuvent, qui savent, qui payent. La survie n'est pas partagée : c'est une sécession des plus aptes.

Dans le monde rêvé par Musk, l'humanité n'est plus une communauté, mais une population triée. Il y a les innovateurs et les stagnants, les explorateurs et les assistés. L'idéal d'un destin commun est dissous dans une logique de performance. La question n'est plus : *que voulons-nous devenir ?* mais : *qui pourra suivre ?*

Elon Musk n'est pas un accident. Il est l'aboutissement logique d'un monde qui a sacralisé la technologie, naturalisé l'inégalité, oublié la lenteur, méprisé la vulnérabilité. Il est le miroir déformant – mais révélateur – de nos contradictions : nous voulons l'innovation, mais sans domination ; la puissance, mais sans violence ; la liberté, mais sans exclusion. Penser Musk, c'est penser ce que nous attendons du génie, du progrès, de la survie. Et c'est peut-être se rappeler que la grandeur d'une civilisation ne se mesure pas à la hauteur de ses fusées, mais à la façon dont elle traite les plus faibles, les plus lents, les plus humains.

Elon Musk n'est pas simplement un entrepreneur ou un ingénieur de génie. Il incarne un phénomène plus vaste, un archétype du masculin postmoderne où la puissance ne passe plus par la force physique ou la guerre, mais par l'innovation, la maîtrise technologique et la mise en récit d'une forme virile de l'intelligence conquérante. Dans l'imaginaire collectif, Musk est tout autant un patron que le héros d'une odysée néolibérale et transhumaniste, où la

masculinité ne se revendique plus en tant que telle mais s'impose par la domination symbolique et la mise en scène d'une verticalité existentielle.

La masculinité d'Elon Musk n'est pas violente au sens traditionnel du terme. Elle est technoviolente : elle envahit les marchés, les écosystèmes, les cieux et maintenant Mars. SpaceX, Tesla, Neuralink ou X (ex-Twitter) ne sont pas que des entreprises ; ce sont des vecteurs de souveraineté masculine dans un monde en mutation. L'ère industrielle avait ses titans de l'acier ; l'ère postmoderne a ses dieux de l'algorithme.

Musk, c'est le démiurge de la Silicon Valley. Il ne force pas les portes, il les redessine. Il n'ordonne pas, il annonce. Ce n'est pas un général, c'est un prophète. Et pourtant, son pouvoir est phallique dans sa structure : vertical, totalisant, érigé autour de la capacité à pénétrer les limites du connu. De la même manière que le capitalisme patriarcal colonisait les terres, Musk colonise les imaginaires. Mars n'est pas un projet scientifique : c'est une quête virile d'immortalité, une érection rouge dans le ciel noir.

Musk incarne un héros nietzschéen baigné dans les eaux glacées du calcul économique. Pour lui, la valeur d'un homme se mesure à son potentiel disruptif. Le monde n'est pas un lieu d'équité, mais une arène. Ceux qui veulent rester sur Terre n'ont pas compris. Ceux qui ralentissent l'innovation sont des ennemis. Il oppose à la compassion un darwinisme technologique : ne survivent que ceux qui avancent, investissent, et dominent. Ce dessin est profondément masculiniste dans sa rhétorique, même lorsqu'il s'habille d'un cosmopolitisme futuriste. Le mérite est virilisé. La réussite est virilisée. Le génie est virilisé. Même l'échec, quand il est surmonté, devient une preuve de virilité. Musk ne craint pas le ridicule, car dans sa mythologie, l'homme véritable ose, chute, recommence, s'impose.

Mais Musk n'est pas un patriarche classique. Il a des enfants avec plusieurs femmes. Il fuit l'image du père nourricier ou du mari stable. Il incarne une paternité prolifique mais éclatée, presque mécanique. Le père postmoderne, chez lui, est un producteur d'héritiers biologiques et d'idéologies technologiques. Il engendre autant qu'il s'absente. Musk est un père-monde, pas un père-maison. Il ne berce pas, il propulse. Il ne transmet pas une histoire, mais une trajectoire. La famille devient un satellite de son moi central, souvent déroutée, orbitant autour de son ego hyperactif. Cette paternité éclatée dit quelque chose d'une masculinité qui ne se pense plus dans la transmission directe mais dans la propagation virale.

Musk joue aussi la carte de la provocation permanente. Il tweete comme un adolescent insolent, moque les journalistes, ridiculise les régulateurs. Son style est post-ironie, post-politiquement correct, mais profondément ancré dans un imaginaire de l'homme libre, affranchi, indomptable. Ce qu'il provoque, ce n'est pas tant le débat que l'affirmation d'un droit archaïque : le droit de dire, de faire, de transgresser. Sa virilité passe par la posture de celui qui n'a pas peur du scandale, qui refuse les filtres, qui ne s'excuse pas. Dans un monde saturé de normes, Musk performe une forme de masculinité baroque et punk à la fois : milliardaire mais sale gosse, chef d'entreprise mais clown du numérique, pionnier de l'IA mais farceur cryptomystique. C'est la masculinité de l'hybride, du masque, du théâtre. Elle n'est plus classique, mais elle reste profondément verticale, fondée sur la hiérarchie, l'autorité, la conquête.

La masculinité selon Elon Musk est une masculinité d'absorption. Elle n'intègre pas l'altérité, elle l'ingère. L'environnement ? Un défi. La régulation ? Un obstacle. La critique ? Un bruit de fond. La vulnérabilité ? Une faiblesse à dépasser. C'est une masculinité qui se veut auto-suffisante, perpétuellement ascendante, incapable de repos, d'ancrage, de modestie. Musk est une figure totémique d'un masculinisme qui ne se dit pas, mais qui sature l'espace médiatique, entrepreneurial, technologique. C'est la fin du patriarcat classique, mais pas de l'hégémonie masculine. C'est sa mue, son adaptation. En ce sens, la masculinité postmoderne qu'il incarne est plus puissante encore, parce qu'elle est liquide, imprévisible, tentaculaire.

Elon Musk incarne, aux yeux de beaucoup, l'avant-garde technologique absolue. Tesla, SpaceX, Neuralink, Starlink, xAI : autant de projets qui semblent dessiner le futur de l'humanité, propulsée vers Mars, débarrassée de ses voitures thermiques, augmentée par l'intelligence artificielle et connectée par des constellations de satellites. Musk joue avec les codes de la science-fiction pour les transformer en entreprises concrètes. Il est celui qui transforme l'impossible en start-up, le rêve de conquête en feuille de route industrielle. Et pourtant, sous cette vitrine de modernité high-tech, se cache un système de pensée beaucoup plus conservateur, voire réactionnaire, sur les plans politique, social et culturel. Le paradoxe est frappant : comment un homme si féru de futur peut-il promouvoir des idées qui semblent tout droit sorties du XIXe siècle ?

Il faut d'abord rappeler à quel point la figure de Musk repose sur une mythologie de la technoscience toute-puissante. Il incarne l'ingénieur-démiurge, capable de faire décoller une fusée, de construire une voiture autonome, de créer une intelligence artificielle rivale de

ChatGPT, tout en tweetant des mêmes douteux et en multipliant les provocations. Dans ce récit messianique, la technologie est censée résoudre tous les problèmes humains : crise climatique, vieillissement, transport, guerre, communication, intelligence. L'avenir est entre les mains des ingénieurs. L'État devient inutile, les syndicats sont des freins, la démocratie ralentit l'innovation. Mais cette modernité est essentiellement technique, non éthique. Elle repose sur l'idée que toute avancée technologique est un progrès, ce qui évacue toute question morale ou politique. Or, c'est précisément là que l'archaïsme réapparaît.

Derrière l'entrepreneur transhumaniste se cache une pensée sociale très conservatrice, marquée par le culte du chef, le mépris des institutions collectives, et une forme de masculinisme compétitif. Musk admire les grands hommes, les figures de puissance, les self-made men. Il déteste les syndicats, se méfie des normes sociales égalitaires, considère la société comme une arène darwinienne où les plus forts doivent l'emporter. Son ralliement croissant à l'extrême droite libertarienne américaine, son opposition aux réglementations environnementales trop strictes, sa promotion d'un "wokisme" imaginaire censé menacer la science et le mérite, son achat de Twitter pour en faire une "place publique" tolérant tous les discours, y compris haineux, ne sont pas des accidents. Ils révèlent une vision du monde élitiste, individualiste, autoritaire, et surtout profondément patriarcale.

Dans les entreprises de Musk, les accusations de harcèlement sexuel, de cultures toxiques, de pratiques antisyndicales ne manquent pas. Ce n'est pas un hasard. Il y a là une conception des rapports sociaux fondée sur la compétition, la domination, la conquête, bref, un imaginaire très masculin, dans le pire sens du terme.

La conquête de Mars, souvent présentée comme un rêve futuriste, s'inscrit en réalité dans un imaginaire colonial hérité du XIXe siècle : partir ailleurs pour reconstruire une société nouvelle, pure, auto-suffisante, débarrassée des conflits terrestres et des contraintes sociales. On y retrouve les mêmes thématiques que dans les récits des pionniers de l'Ouest américain ou des colons européens : virilité, endurance, autorité, hiérarchie. Le paradoxe, c'est que ce rêve soi-disant émancipateur suppose l'échec de la Terre. Il n'invite pas à réparer le monde réel mais à le fuir. Il ne cherche pas à démocratiser l'accès à la technologie mais à le réserver à une élite éclairée ou fortunée. Musk ne propose pas une société plus juste, mais une sélection des meilleurs, un eugénisme soft à base de QI, de performance, de génétique et de productivité.

En fin de compte, ce que Musk incarne, c'est le triomphe du néolibéralisme technologique, une idéologie où les marchés, les entreprises, et les individus exceptionnels remplacent les États, les lois et les solidarités collectives. Mais cette utopie, en pratique, débouche sur une dystopie sociale : surveillance généralisée (Neuralink), concentration des moyens de communication (X), dépendance aux firmes privées pour les infrastructures vitales (Starlink), et destruction des protections collectives au nom de l'efficacité. C'est la logique du "move fast and break things³⁴" poussée à son extrême, sans frein ni contre-pouvoir. Elon Musk incarne donc un paradoxe fondamental : technologiquement en avance, socialement en retard. Il est la figure contemporaine du post-moderne réactionnaire, qui rêve de futur mais rejette les valeurs sociales de l'émancipation collective. Il admire les machines mais méprise les peuples. Il promet la liberté mais renforce l'inégalité. En ce sens, Musk n'est pas un génie du progrès, mais un symptôme de notre époque : celle où l'innovation ne suffit plus à masquer la régression des idéaux démocratiques.

Religion, patriarcat et l'ordre

Alors que le monde séculier semble s'éloigner des dogmes religieux traditionnels, une étrange vitalité patriarcale continue d'animer certains courants spirituels. Aux États-Unis notamment, la religion ne meurt pas : elle mute. Moins institutionnelle, plus identitaire, elle devient le refuge d'une vision genrée du monde où le mâle reste roi.

En 2025, les chiffres sont sans appel : le christianisme recule, mais les évangéliques blancs, eux, restent extrêmement influents. Près d'un quart des Américains s'y identifient encore, et leur pouvoir politique reste colossal. Ils ont soutenu Trump avec une ferveur quasi mystique, non par dépit religieux, mais par fidélité patriarcale. Le père pécheur, mais puissant, vaut mieux qu'un juste faible. Dieu lui-même, dans cette lecture, est avant tout une figure d'ordre, de commandement, d'intransigeance. Le message religieux devient alors un arsenal contre les mutations sociales : féminisme, droits LGBTQ+, pluralisme culturel. Tout cela est perçu comme menace contre une ontologie hiérarchique du monde : l'homme au sommet, la femme en soutien, l'enfant soumis, le pouvoir concentré dans les mains du patriarche. Les sermons deviennent des discours de guerre culturelle. La Bible, une constitution de l'ordre genré. Mais cette posture n'est pas purement théologique. Elle est aussi sociale et psychologique. Dans un monde déroutant, où les rôles traditionnels s'effacent, l'homme croyant retrouve dans sa foi une certitude : il est l'image de Dieu, investi d'un devoir de protection et de domination. La femme n'est pas son égale : elle est son complément, son aide, sa consolation. Ce retour au patriarcat religieux est donc un retour sécurisant, presque maternant, pour des hommes en crise. Or, ce réflexe n'est pas propre aux États-Unis. En Russie, l'Église orthodoxe légitime un pouvoir autoritaire viriliste. En Europe, certains catholiques traditionalistes défendent des modèles de famille rigides, où la masculinité est sacralisée. La religion, loin de s'opposer au masculinisme, devient parfois son allié le plus efficace. Ce que l'on observe alors, ce n'est pas un retour du religieux, mais une instrumentalisation de la foi comme discours viriliste. Le masculinisme s'y déguise en théologie. Il se donne une légitimité transcendante. Il se défend au nom du créateur. Mais ce Dieu-là, à bien y regarder, n'a pas grand-chose à voir avec la compassion, la justice, ou l'amour universel. C'est un Dieu-père fouettard, élu par des hommes inquiets, pour rétablir leur primauté dans un monde qui s'effondre sans eux.

Les États-Unis, longtemps considérés comme l'un des pays les plus religieux du monde occidental, traversent en ce début de XXI^e siècle une profonde mutation spirituelle. Si les signes extérieurs de religiosité : messe dominicale, prière publique, influence des Églises sur la vie sociale, semblent s'étioler à mesure que progresse la sécularisation, il serait erroné de conclure à un effacement pur et simple du religieux. En réalité, l'Amérique connaît un double mouvement contradictoire : la montée rapide de l'irréligion chez une part croissante de la population, surtout chez les jeunes, et la consolidation, voire la radicalisation, de noyaux religieux ultraconservateurs, souvent fanatiques, regroupés autour d'enjeux identitaires, politiques et apocalyptiques.

Ce paradoxe, loin d'être anecdotique, éclaire de nombreux clivages actuels de la société américaine : divisions politiques, conflits autour des droits civiques, désinformation, remise en question de la science, montée du populisme, ou encore recrudescence des discours millénaristes.

Selon les données du *Pew Research Center*³⁵ et de *Gallup*³⁶, le pourcentage d'Américains se définissant comme « sans religion » est passé de 16 % en 2007 à près de 35 % en 2025. Chez les moins de 30 ans, ce chiffre dépasse les 50 %, marquant une rupture générationnelle nette. La participation aux offices religieux est elle aussi en chute libre. Les églises, surtout protestantes mainline (méthodistes, presbytériens, épiscopaliens), ferment par milliers chaque année. Ce phénomène dépasse le simple désintérêt : il traduit une désaffection profonde à l'égard des institutions religieuses, jugées rigides, hypocrites, voire corrompues. Le scandale des abus sexuels dans l'Église catholique, la politisation extrême de certaines Églises évangéliques, et la perception croissante d'un décalage entre discours religieux et préoccupations contemporaines (climat, égalité des sexes, justice raciale) ont renforcé cette tendance. Cette irréligion ne se traduit pas toujours par un athéisme affirmé. Beaucoup se disent « spirituels mais non religieux », adoptant des pratiques syncrétiques (méditation, astrologie, développement personnel) déconnectées des dogmes. Ce phénomène s'inscrit dans une culture postmoderne marquée par l'individualisme, la recherche de bien-être et la méfiance envers toute forme d'autorité.

Le succès de la psychologie positive, des coachs de vie, ou de l'ésotérisme New Age dans certaines franges progressistes reflète cette mutation. Ce n'est pas une négation du sacré, mais sa reconfiguration subjective et consumériste, sans médiation institutionnelle.

En parallèle de cette sécularisation, certains segments de la société américaine réagissent par un repli identitaire religieux, souvent d'inspiration fondamentaliste. Les communautés évangéliques blanches du Sud et du Midwest, historiquement influentes, se radicalisent autour d'un discours apocalyptique. Elles voient dans le déclin moral supposé de la nation (permissivité sexuelle, immigration, relativisme culturel) les signes d'une décadence ultime. Ces groupes, bien que numériquement en recul, conservent une puissance politique et médiatique disproportionnée. Ils soutiennent des figures populistes, souvent climatosceptiques, anti-avortement et opposées aux droits LGBTQ+. Le phénomène du Christian Nationalism³⁷, qui prône l'instauration d'un État explicitement chrétien, s'est amplifié depuis les élections de 2016 et 2020, et reste vivace en 2025.

Plus inquiétante encore est la persistance de noyaux fanatiques à la marge, souvent paramilitaires, qui mêlent croyances religieuses extrêmes, complotisme et idéologie survivaliste. Inspirés par les textes de l'Apocalypse, ces groupes voient l'État fédéral comme l'Antéchrist, et se préparent à une guerre sainte imminente. Certains, comme les Mouvements Dominionistes³⁸, rêvent d'imposer la loi biblique à l'ensemble de la société. D'autres, comme les milices religieuses armées³⁹, organisent des camps d'entraînement et stockent des armes en prévision de la « Tribulation ». Ces groupes prolifèrent dans des zones rurales peu surveillées, alimentés par les réseaux sociaux et les algorithmes de radicalisation. Ils représentent une menace réelle pour la démocratie, comme l'a illustré l'assaut du Capitole en janvier 2021, où l'on trouvait des slogans bibliques mêlés à des symboles néonazis et des drapeaux trumpistes.

Les outils numériques ont accéléré la fragmentation des croyances. D'un côté, les jeunes Américains découvrent la critique des religions sur TikTok, Reddit ou YouTube, à travers des vulgarisateurs, des ex-religieux ou des humoristes. De l'autre, les télévangélistes et influenceurs religieux utilisent ces mêmes outils pour galvaniser leurs fidèles et propager des récits paranoïaques. La polarisation algorithmique enferme chacun dans sa bulle cognitive. Il n'y a plus d'espace public commun pour le débat spirituel ou philosophique. La religion devient soit une posture privée dépolitisée, soit un cri de guerre identitaire.

Aux États-Unis, la religion n'est pas qu'une affaire de foi ; elle est devenue un marqueur politique et culturel de premier ordre. Un citoyen évangélique blanc du Texas et un jeune progressiste californien athée vivent dans des univers mentaux radicalement différents. L'un croit que le monde a été créé en six jours et que le Christ revient bientôt ; l'autre ne croit même pas à l'existence de l'âme. Ces clivages structurent les élections, les débats sur l'éducation, la place des femmes, l'écologie ou la justice sociale. Dans certaines zones rurales, des lois locales sont influencées par des groupes religieux extrémistes, allant jusqu'à interdire certains livres, censurer les programmes scolaires ou limiter les libertés individuelles.

En 2025, l'Amérique vit une transition spirituelle chaotique. Le religieux, loin de disparaître, se recompose, se déplace, se radicalise ou s'efface, selon les lieux, les milieux et les générations. L'irréligion gagne du terrain, mais les derniers bastions de foi deviennent souvent des forteresses idéologiques. Ce déséquilibre crée des tensions explosives, où les fanatismes se nourrissent de l'indifférence des autres. Face à cette fragmentation, un défi immense se profile : comment restaurer un espace de dialogue laïque, où les convictions peuvent coexister sans se faire la guerre ? Comment éviter que le vide laissé par la religion ne soit comblé par des formes toxiques d'adhésion idéologique ? Et surtout, quelle place pour le sacré dans une société démocratique, pluraliste, technologique et fatiguée ?

Le destin spirituel des États-Unis reste ouvert, mais il dépendra sans doute moins des Églises que de la capacité des citoyens à refonder un langage commun, au-delà des dogmes et des anathèmes.

Le fondamentalisme évangélique blanc

Les mouvements fondamentalistes évangéliques blancs, principalement implantés aux États-Unis mais influents dans d'autres pays du monde occidental, jouent aujourd'hui un rôle clé dans la perpétuation d'une idéologie patriarcale et masculiniste. Bien plus qu'une simple doctrine religieuse, le fondamentalisme évangélique agit comme un catalyseur culturel et politique, promouvant un modèle d'homme dominateur, chef de famille, gardien des valeurs traditionnelles contre ce qu'il perçoit comme les menaces du féminisme, des droits LGBTQ+, ou encore du multiculturalisme. Ce rôle masculiniste du fondamentalisme n'est pas accidentel, mais structurel.

Le fondamentalisme évangélique naît à la fin du XIXe siècle comme une réaction au modernisme théologique et aux critiques rationalistes de la Bible. Dès les années 1920, ce mouvement affirme une lecture littérale des Écritures, en particulier de la Genèse, où l'homme est présenté comme créé à l'image de Dieu et la femme comme une aide secondaire (Genèse 2:18-22). Cette lecture androcentrique est utilisée pour réaffirmer un ordre genré strict. Mais ce fondamentalisme n'est pas qu'une affaire de foi : c'est une réponse politique et culturelle à la perte d'influence de la religion blanche protestante dans l'espace public. Comme le note l'historien George Marsden⁴⁰, le fondamentalisme s'est toujours pensé comme un rempart contre la décadence morale, une décadence souvent identifiée à l'émancipation des femmes. Dans les années 1950, le modèle de la « famille traditionnelle » s'impose comme un pilier de l'identité évangélique blanche. L'homme y est le chef spirituel et matériel, tandis que la femme est reléguée au rôle d'épouse soumise, mère au foyer. Cette vision se consolide à travers les prêches, les livres de développement spirituel, les mouvements de type *Promise Keepers*⁴¹, et les enseignements dans les *megachurches*.

Kristin Kobes Du Mez⁴², dans son ouvrage *Jesus and John Wayne: How White Evangelicals Corrupted a Faith and Fractured a Nation* (2020), montre comment les figures masculines promues par ces mouvements – cowboys, soldats, entrepreneurs dominants – participent à une mythologie du mâle protecteur, viril, autoritaire, dans la lignée de John Wayne plus que de Jésus-Christ. La soumission de la femme à l'homme est justifiée par une interprétation littérale de passages comme Éphésiens 5:22 : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme

au Seigneur ». Dans cette logique, l'homme est à l'image du Christ, la femme celle de l'Église. Une Église qui obéit, s'efface, suit.

Le masculinisme religieux s'appuie aussi sur 1 Timothée 2:12 : « Je ne permets pas à une femme d'enseigner ni de prendre autorité sur un homme ». Ce verset devient un fondement de l'exclusion des femmes de tout leadership dans nombre d'Églises évangéliques. Ces interprétations soutiennent l'idée d'un ordre divin patriarcal, dans lequel toute tentative d'égalité est perçue comme un péché d'orgueil, une rébellion contre le plan de Dieu.

Le *complémentarisme* est une doctrine-clé du fondamentalisme évangélique. Il affirme que les hommes et les femmes ont des rôles différents mais complémentaires. En réalité, il s'agit d'un euphémisme pour justifier la hiérarchie : l'homme dirige, la femme soutient. Le *Council on Biblical Manhood and Womanhood*⁴³, fondé en 1987, diffuse largement cette idéologie. Ce groupe produit des manifestes, des formations pastorales, et une littérature apologétique pour défendre la suprématie masculine dans les Églises, les familles et la société.

La masculinité évangélique est fondée sur un triptyque : force physique, autorité morale, pureté sexuelle. L'homme est censé maîtriser ses désirs, diriger avec fermeté, et se sacrifier pour sa famille. Mais ce modèle cache une domination normalisée et parfois violente. Les formations pour hommes, comme les *Wild at Heart bootcamps*⁴⁴, organisent des retraites pour « renouer avec sa virilité biblique ». On y apprend que l'homme est fait pour « mener des batailles », « conquérir des territoires », autant d'images guerrières et genrées qui excluent toute douceur ou vulnérabilité.

Le fondamentalisme évangélique se double souvent d'un puritanisme sexuel. L'accent est mis sur la pudeur des femmes, la chasteté, la maternité comme vocation suprême. Des mouvements comme *True Love Waits*⁴⁵ poussent les adolescentes à signer des pactes de virginité et à porter des bagues symbolisant leur « pureté » jusqu'au mariage. Cette obsession du contrôle du corps féminin s'inscrit dans une logique masculiniste claire : la sexualité féminine est dangereuse, perturbatrice, et doit être encadrée par l'autorité masculine, celle du père, puis celle du mari.

Depuis les années Reagan, le vote évangélique blanc soutient massivement des figures politiques conservatrices, souvent masculines, autoritaires, et opposées aux droits des femmes. Donald Trump, malgré ses frasques sexuelles et son absence de spiritualité

personnelle, a reçu un soutien massif des évangéliques blancs (81% en 2016), précisément parce qu'il incarnait un style de domination virile et de rejet des élites libérales. Comme le montre Andrew Whitehead⁴⁶ dans *Taking America Back for God* (2020), ce n'est pas la foi qui explique ce vote, mais une vision nationaliste, patriarcale et xénophobe de l'Amérique, qu'il appelle « christianisme nationaliste ».

Le fondamentalisme évangélique est à la pointe de la lutte contre l'avortement, la contraception, les droits LGBTQ+, et même l'égalité salariale. Derrière les slogans pro-vie se cache une volonté de restaurer le pouvoir masculin sur les corps féminins. La révocation de *Roe v. Wade*⁴⁷ par la Cour suprême en 2022, appuyée par des juges soutenus par la droite chrétienne, illustre la puissance de ces réseaux fondamentalistes dans la fabrique du droit. Le masculinisme fondamentaliste agit ici comme une force politique qui dépasse le cadre religieux. Des théologiennes comme Elisabeth Schüssler Fiorenza⁴⁸ ont montré que les Écritures ne sont pas neutres : elles sont le produit de sociétés patriarcales, et doivent être relues de manière critique. Le féminisme chrétien appelle à une herméneutique de la libération, qui dénonce l'instrumentalisation du texte sacré pour justifier la domination masculine. Il existe une résistance interne au sein même des communautés évangéliques. Des femmes dénoncent les abus sexuels couverts par les Églises, comme l'a fait Beth Moore, autrefois star du monde évangélique, qui a quitté la *Southern Baptist Convention* en 2021 pour dénoncer le sexisme systémique. Des réseaux comme *Ekklesia*, *The Junia Project* ou *God is a Black Woman* montrent une autre voie. Le fondamentalisme évangélique blanc, loin d'être une simple spiritualité, fonctionne comme un bastion du masculinisme. Il sacralise la domination masculine, impose des rôles genrés figés, et agit politiquement pour restreindre les libertés des femmes et des minorités. À l'heure où les idéologies réactionnaires gagnent du terrain, il est urgent de déconstruire cette alliance toxique entre religion, pouvoir et patriarcat. Comme le résume Bell Hooks dans *The Will to Change* : « Le patriarcat est une structure de pouvoir, pas un destin divin. » Le démanteler suppose aussi de s'attaquer à ses formes les plus sacrées.

Il fut un temps où l'on marchait en silence, chapeau à la main, lorsqu'on passait devant l'église. Un temps où la cloche rythmait les jours et les saisons, où le curé connaissait les secrets, les familles, les péchés. Où la foi n'était pas un choix, mais un tissu dans lequel on naissait, on vivait, on mourait. Ce temps-là, dans bien des régions du monde occidental, appartient désormais au passé. Les bancs sont vides. Les autels s'effritent. Les vocations se tarissent. Les

baptêmes, les mariages religieux, les confessions ne sont plus que souvenirs ou exceptions. Les grandes institutions religieuses, jadis toutes-puissantes, vacillent. Mais à mesure que leur pouvoir réel décline, que les fidèles désertent et que les dogmes sonnent creux, quelque chose d'étrange et d'inquiétant se produit. Dans le repli, dans l'ombre portée de leur effondrement, certaines de ces institutions se figent. Elles s'agrippent. Elles se crispent. Et dans ce mouvement de défense, elles rejouent de vieux mythes, réactivent de vieilles hiérarchies, et dressent à nouveau l'effigie d'un chef incontesté : le mâle, le père, le chef.

La chute ne fut pas brutale. Elle s'étira sur des décennies. En France, en Espagne, en Belgique, au Québec, les chiffres racontent tous la même histoire. Les églises se sont vidées. Les générations d'après-guerre ont commencé à douter, à s'éloigner. Les enfants n'ont pas été élevés dans la crainte de Dieu, mais dans celle de la guerre froide, du chômage, du sida. L'angoisse métaphysique a cédé la place à des inquiétudes plus concrètes. Les offices religieux, les sermons, les processions ont semblé soudain appartenir à un monde étranger, désuet, parfois même oppressif. Les scandales sont venus, aussi. Massifs, obscènes, impardonnables. Les abus sexuels commis au sein de l'Église catholique, révélés peu à peu, ont ébranlé les consciences. Le silence institutionnel, l'omerta, la protection des coupables au nom de la réputation divine ont achevé de miner la confiance. Comment croire à une Église de justice quand elle protège ses prédateurs ? Comment croire à une Église de charité quand elle rejette les femmes, les homosexuels, les divorcés, les pauvres, au nom de la pureté doctrinale ?

Face à ce déclin, une réaction s'est dessinée. Pas une réforme. Pas une révolution. Mais une forme de raidissement. De retour aux sources, affirmait-on. En réalité, de retour à l'ordre. Et l'ordre, dans ces institutions, est presque toujours masculin. Des voix se sont levées pour dénoncer l'« efféminement » du monde moderne. Pour critiquer la dévirilisation des hommes, la confusion des genres, la dissolution des repères. L'Église catholique, mais pas seulement, est alors redevenue le théâtre d'une bataille identitaire où il s'agissait de défendre, contre vents et marées, la figure du père, du chef, de l'homme fort.

Dans les sermons de certaines paroisses traditionalistes, dans les déclarations de prélats influents, dans les publications des communautés évangéliques, s'est peu à peu installée une rhétorique martiale : l'homme doit protéger. L'homme doit guider. L'homme doit corriger. La femme, elle, doit écouter, soutenir, enfanter, se taire. Dieu, devenu masculin jusqu'à la caricature, n'était plus le mystère transcendant mais une figure d'autorité autoritaire,

patriarcale, paternelle. Comme si la religion n'était plus un chemin vers l'altérité, mais une arche contre le changement. Il suffit d'écouter certains prêches pour mesurer l'ampleur du repli. La modernité y est décrite comme décadente. L'égalité des genres comme une hérésie. L'émancipation féminine comme une menace pour la famille. Le féminisme ? Une guerre contre les hommes. L'homosexualité ? Une confusion des rôles. Le transgenre ? Un blasphème contre la création. Tout ce qui trouble la hiérarchie binaire homme-femme est vécu comme un affront, non seulement à l'ordre social, mais à l'ordre divin.

Dans cette logique, l'homme n'est pas simplement un individu de sexe masculin : il est un pilier, un fondement, un principe. Le père, le prêtre, le roi, souvent confondus dans les symboles, dans les discours, dans les images. Le Christ lui-même est brandi non comme figure d'amour ou de sacrifice, mais comme modèle de virilité : fort, juste, tranchant, souffrant, résistant. La masculinité devient sacrée. Le patriarcat, sanctifié. Les manuels de « retour à la foi » à destination des jeunes hommes pullulent. On y apprend à « reprendre sa place de chef de famille », à « guider sa femme dans la prière », à « faire respecter l'autorité divine » à ses enfants. Le langage religieux devient le paravent d'un langage autoritaire. L'institution, en mal d'influence, se rabat sur la discipline. Sur la verticalité. Sur l'ordre. Et cet ordre est masculin.

Ce repli identitaire, genré et religieux, ne se limite pas à l'intérieur des sacristies. Il rejoint des courants plus vastes, plus politiques. Le masculinisme, le nationalisme, le populisme, tous trouvent dans cette version crispée de la religion une alliée naturelle. Ensemble, ils prônent la fin du doute, la réhabilitation de l'autorité, la glorification de l'homme « à l'ancienne ». Ils flattent les frustrations de ceux qui se sentent dépossédés par l'émancipation des autres. Ils offrent des réponses simples à des questions complexes : tu souffres ? C'est parce que tu as perdu ta place. Et ta place, c'est au sommet.

On ne compte plus les alliances entre responsables religieux et mouvements d'extrême droite. Contre l'avortement. Contre le mariage homosexuel. Contre l'éducation à la diversité. Contre les droits des femmes à disposer de leur corps. Les slogans changent, les symboles aussi. Mais au cœur de tout cela : l'idée que le monde allait mieux quand les hommes étaient des hommes, les femmes des mères, et Dieu un père sévère. Mais cette foi-là, crispée, craintive, guerrière, ne convainc plus. Elle attire les inquiets, les nostalgiques, les réactionnaires. Mais elle répugne les jeunes, les chercheurs de sens, les blessés. Elle fait fuir ceux qui croient encore possible un lien entre foi et justice, entre spiritualité et égalité, entre mystique et liberté. Elle

tue dans l'œuf les possibles renaissances. Pourtant, ailleurs, des choses bougent. Des femmes prêtres, malgré les interdits. Des théologies féministes, queer, décoloniales. Des espaces spirituels autonomes, hors des dogmes. Des communautés qui prient autrement, qui vivent autrement, qui inventent. La foi, quand elle survit, n'est pas dans les forteresses. Elle est dans les brèches. Elle est dans la fragilité assumée, le doute, l'écoute. Dans le refus de dominer. Il faudra choisir. Entre la forteresse et la tente ouverte. Entre le chef et le compagnon. Entre la pierre et le vent. Car ce n'est pas seulement une crise des institutions. C'est une crise de l'image de Dieu lui-même. Un Dieu qui serait père mais pas mère, chef mais pas serviteur, homme mais pas humain, ce Dieu-là, construit par les hommes pour les hommes, est peut-être en train de mourir. Et c'est tant mieux.

L'approche sexuelle des masculinistes

Dans l'univers idéologique du masculinisme, le sexe n'est jamais simplement une affaire de désir ou de relation : il devient un champ de bataille politique. L'approche sexuelle des masculinistes révèle en effet l'un des noyaux les plus troubles, les plus réactifs et les plus toxiques de cette nébuleuse mouvance, mêlant anxiété virile, ressentiment amoureux, fantasmes de rétribution et stratégies de contrôle. Au cœur du discours masculiniste se loge une conception fondamentalement consumériste de la sexualité : les hommes auraient droit à l'accès au corps des femmes en échange de leur « valeur » perçue (statut social, force physique, succès financier, etc.). Cette idée est cristallisée dans des expressions devenues emblématiques de certaines communautés en ligne comme les « incels » (involuntary celibates) ou la « red pill » : les femmes y sont décrites comme des êtres irrationnels, intéressés et impitoyables, qui refuseraient à certains hommes le « sexe » qu'ils mériteraient. Le désir féminin, dans cette vision, est à la fois nié dans son autonomie et réinterprété comme stratégie manipulatoire. La femme n'est plus un sujet de désir, mais un obstacle à franchir, un prix à obtenir, ou une menace à neutraliser. Le corps féminin est perçu comme un territoire auquel on accède, parfois même par la force des codes ou des arguments, rarement par le consentement ou l'échange libre.

Une branche du masculinisme se focalise sur l'apprentissage de la séduction dite « stratégique » : c'est le monde des *pick-up artists* (PUA), ces hommes qui enseignent des techniques pour « conquérir » les femmes à l'aide de manipulations psychologiques. Sous couvert d'optimisation sociale, ces méthodes s'enracinent dans une idée archaïque : séduire, c'est dominer. Les PUA ne s'intéressent pas à la rencontre, mais à la conquête. Ils transforment la sexualité en un jeu de pouvoir fondé sur l'humiliation, l'indifférence feinte (la fameuse stratégie du *neg*, ou insulte déguisée en compliment), et la répétition mécanisée de scénarios de drague. La sexualité devient une performance virile, où la réussite se mesure au nombre de corps féminins collectionnés, jamais à la qualité de la relation. Dans cette logique, le masculinisme développe une économie implicite de la sexualité. Les femmes sont classées selon leur « SMV » (*sexual market value*⁴⁹), c'est-à-dire leur « valeur marchande sexuelle », un concept pseudo-scientifique emprunté à une lecture biologique ultra-simplifiée. À chaque homme correspondrait une femme d'une valeur équivalente, et toute rupture de cette «

balance » serait injuste. Cette approche justifie un double discours sur les femmes : celles qui sont jugées « attirantes » sont vues comme superficielles et prédatrices ; celles qui sont « rejetées » du marché sont méprisées comme inutiles. La misogynie y est structurelle, même lorsqu'elle prend les atours d'un pragmatisme sexuel ou d'une plainte romantique.

Lorsque la sexualité est considérée comme une récompense méritée mais refusée, le ressentiment devient explosif. C'est dans cet espace que s'enracinent les discours de haine les plus violents, où des figures comme Elliot Rodger⁵⁰ (auteur d'un massacre en 2014, motivé par sa haine des femmes) sont parfois glorifiées dans certaines sphères masculinistes. La frustration sexuelle n'y est pas traitée comme un problème intime, mais comme une injustice sociale dont les femmes sont responsables.

Dans le même temps, la rhétorique masculiniste s'oppose violemment à toutes les formes de sexualité féminine libre, qualifiée de « débauche moderne », de « décadence » ou de « féminisme sexuel ». Ce rejet du plaisir féminin autonome va jusqu'à appeler à une restauration de normes patriarcales rigides, voire à l'interdiction de certaines libertés acquises (comme l'accès à la contraception ou à l'avortement). Le masculinisme se prend dans une double injonction : il sacralise le sexe comme fondement du statut masculin (avoir du sexe signifie être un « vrai homme »), tout en méprisant la sexualité quand elle échappe à ses cadres traditionnels. Les femmes qui ont des partenaires multiples sont insultées ; celles qui refusent de se soumettre au jeu de la séduction sont rejetées ; celles qui revendiquent leur plaisir sont accusées de « briser » les hommes. C'est une morale sexuelle fondée sur l'angoisse et la perte de contrôle, plus que sur le plaisir ou la liberté. En refusant de penser la sexualité comme une rencontre entre égaux, les masculinistes se condamnent à vivre dans une guerre perpétuelle des sexes, où chaque échec intime devient une humiliation politique.

L'approche sexualisée des masculinistes est, en vérité, une impasse. Elle transforme l'autre en adversaire, le désir en dette, la tendresse en faiblesse, et l'échec amoureux en crime symbolique. C'est une vision de la sexualité comme compétition, récompense, ou punition, et non comme rencontre, réciprocité ou construction commune. Pour sortir de cette logique destructrice, il faut déconstruire les récits de domination, désapprendre la peur de la vulnérabilité, et repenser la masculinité comme capable d'aimer sans dominer, de désirer sans posséder, et de vivre la sexualité sans l'inscrire dans une hiérarchie virile.

Effondrement des rôles masculins

Ce que l'on appelle la "crise des masculinités" est souvent décrite en termes symboliques ou culturels. Mais cette crise a aussi une dimension matérielle et sociale profonde, qui la rend tangible, brutale, quotidienne. Dans les pays occidentaux, et plus particulièrement aux États-Unis, une partie significative de la population masculine subit un déclassement structurel. Ce sont ces hommes, ni riches ni puissants, mais rendus invisibles par les mutations économiques, qui deviennent la cible préférée des discours masculinistes.

En 2023, plus de 38 millions d'Américains vivent sous le seuil de pauvreté. Les plus touchés ? Les enfants, les femmes seules... mais aussi les hommes blancs peu diplômés. Près de 19 % des Afro-Américains, 17 % des Latinos, et 9 % des Blancs non hispaniques vivent sous ce seuil. Beaucoup sont des "working poor" : ils ont un emploi, parfois à temps plein, mais ne s'en sortent pas. Ils cumulent emplois précaires, absence de couverture santé, endettement chronique, loyers exorbitants. Ils n'ont plus de place dans le mythe de l'homme pourvoyeur. Ces hommes-là n'ont pas seulement perdu leur pouvoir économique. Ils ont aussi perdu un statut symbolique. Ils ne sont plus les piliers du foyer, ni les héros de la communauté. Ils sont moqués, rendus obsolètes par la digitalisation, par les nouvelles valeurs de l'égalité, par des rôles sociaux qui ne leur disent plus rien. Leur crise est celle de l'inutilité ressentie. Dans un tel contexte, le masculinisme leur tend une main. Non pour les émanciper, mais pour leur redonner une fiction de grandeur. On leur dit qu'ils sont les véritables victimes du système, que leur souffrance est noble, qu'elle est causée par les femmes, les minorités, les "bobos woke". C'est un mensonge efficace, parce qu'il transforme la misère en héroïsme. L'homme pauvre n'est plus un exclu : il est un résistant. Le lien entre déclassement matériel et virilisme est d'autant plus fort que les politiques sociales s'effondrent. Le travail ne suffit plus à vivre. L'aide sociale est décriée comme assistanat. Les modèles collectifs s'étiolent. Or, historiquement, ce sont ces solidarités qui permettaient à chacun, hommes compris, de tenir une place dans la société.

Aujourd'hui, le masculinisme offre un substitut d'identité. Il définit l'homme non par ce qu'il fait, mais par ce qu'il refuse : la honte, la défaite, l'égalité. C'est une posture de combat dans un monde sans emploi stable, sans logement digne, sans reconnaissance symbolique. C'est le

cri de celui qui ne veut pas mourir sans laisser de trace. Mais ce cri, au lieu de remettre en cause les vrais responsables de la désintégration sociale, se tourne contre les plus vulnérables. Et le cycle se poursuit. La pauvreté devient une fabrique de ressentiment, et le ressentiment, un outil politique. Le masculinisme prospère alors, non comme une vérité, mais comme un mirage de revanche.

Pendant des siècles, la figure masculine fut intimement liée à l'idée de force productive. Dans l'imaginaire social, l'homme était le socle économique de la famille et de la nation. Il représentait la puissance musculaire dans les champs, dans les mines, dans les usines. Il était l'artisan du progrès industriel, le soldat du marché, le salarié durable, stable, indispensable. À travers lui s'est construit un mythe : celui de l'homme-pilier, figure virile de la création de valeur, métronome de la stabilité familiale, incarnation de la prévisibilité économique. Ce mythe a structuré non seulement les représentations sociales, mais aussi les politiques publiques, les institutions familiales et les discours religieux. On disait : « C'est lui qui ramène le pain à la maison. » Ce n'était pas seulement une fonction, c'était une identité. La masculinité se définissait, entre autres, par la capacité à subvenir aux besoins. Être un homme, c'était travailler durement, longtemps, loyalement. Mais la seconde moitié du XXe siècle et surtout le début du XXIe siècle ont fait vaciller cette structure. Non pas d'un seul coup, mais par une série de fissures. L'économie de services a commencé à supplanter l'économie de production. On a progressivement valorisé les compétences relationnelles, l'adaptabilité, l'écoute, la gestion émotionnelle, des qualités moins associées au stéréotype viril hérité du passé. L'homme-fort, silencieux, endurant, est devenu une figure inadaptée à ces nouveaux espaces professionnels. Puis vint la précarisation du travail. Dans de nombreux pays, le CDI, pilier de l'édifice identitaire masculin, est devenu une denrée rare. L'homme stable, garant du foyer, s'est retrouvé intérimaire, contractuel, uberisé. Le salariat ne garantit plus la dignité. Il ne suffit plus de « travailler » pour être respecté : il faut innover, se vendre, pivoter, se réinventer, autant d'injonctions qui ont ébranlé des générations d'hommes élevés dans l'idéal de la constance et de la linéarité. Et enfin, est venue l'automatisation. Les robots, les algorithmes, les intelligences artificielles ont commencé à remplacer exactement les tâches qui autrefois fondaient la valeur masculine : soulever, calculer, forger, assembler. La machine est devenue plus rapide, plus précise, moins chère. Et l'homme s'est vu congédié, parfois même dans l'indifférence générale. Cette triple mutation, services, précarité, automatisation, a produit un effet identitaire massif.

L'homme, délogé de sa position économique centrale, a vu s'effriter une part de sa légitimité sociale. Certains ont embrassé le changement, se sont adaptés, ont réinventé leur masculinité. Mais d'autres sont restés figés, désemparés, en colère. C'est là que germent bien des crispations contemporaines : le ressentiment masculin face à une société qui ne reconnaît plus ses anciens codes, ses anciens rôles. Car le monde n'a pas remplacé l'homme-pilier par une nouvelle figure clairement valorisée. Il l'a plutôt dissous dans une mer de profils, de projets, de soft skills⁵¹, de formations à renouveler. L'homme ancien est devenu un corps obsolète, et l'homme nouveau reste en chantier. Il devient alors crucial de repenser les récits fondateurs. L'homme ne peut plus être le pilier économique unique : c'est un modèle insoutenable, déséquilibré, fondé sur l'exclusion d'autres forces productives (féminines, collectives, communautaires, technologiques). Mais il ne doit pas non plus devenir le spectre d'un passé glorieux incapable de s'adapter. Ce qu'il faut construire, c'est une nouvelle forme d'engagement masculin, non plus fondée sur la domination économique, mais sur la coopération, la transmission, la créativité, le soin, l'intelligence émotionnelle, la résilience face à l'incertitude. Cela suppose une éducation au changement, un travail profond de désapprentissage des mythes anciens, une valorisation des parcours discontinus, des fragilités, des mobilités. Cela suppose aussi que l'homme cesse d'être jugé uniquement à l'aune de ce qu'il "rapporte", mais aussi à l'aune de ce qu'il partage.

La virilité en miettes

Il existe, dans les marges invisibles de nos sociétés industrialisées, une crise silencieuse : celle de la virilité. Non pas la virilité flamboyante des stars de cinéma ou la masculinité conquérante des capitaines d'industrie, mais celle des hommes ordinaires, des invisibles, de ceux qu'on nomme, sans trop savoir ce que cela recouvre, les *working poor*. Selon les estimations de l'Organisation internationale du travail (OIT) pour l'année 2023, environ 6,4 % des personnes employées dans le monde vivaient dans la pauvreté. Cela signifie qu'elles gagnaient moins de 2,15 dollars américains par jour en parité de pouvoir d'achat (PPA), ce qui correspond au seuil de pauvreté extrême défini par les Nations Unies. En considérant que la population active mondiale comptait environ 3,5 milliards de personnes en 2023, cela représente environ 224 millions de travailleurs pauvres à l'échelle mondiale. Il est important de noter que ce chiffre masque d'importantes disparités régionales. Les taux de travailleurs pauvres sont généralement plus élevés dans les pays à faible revenu et dans les zones rurales, où l'emploi informel est plus répandu et les protections sociales plus limitées. Malgré les progrès réalisés au cours des dernières décennies pour réduire la pauvreté au travail, ces données soulignent qu'un emploi ne garantit pas nécessairement des conditions de vie décentes. L'amélioration de la qualité de l'emploi, l'accès à la protection sociale et la promotion du travail décent restent des priorités pour lutter contre la pauvreté des travailleurs. Les *working poor* travaillent, parfois à temps plein, mais ne s'en sortent pas. Ils n'ont ni l'éclat du prestige, ni les revenus de la réussite, ni même un rôle symbolique reconnu dans l'économie morale des sociétés modernes. Ils sont, littéralement, sans avenir, sans statut, sans fonction sociale claire. Et cela affecte jusqu'au cœur même de leur identité.

Le terme "working poor", ou "travailleurs pauvres", désigne une population hybride et difficile à cerner : caissiers, manutentionnaires, agents de propreté, livreurs, intérimaires, aides à domicile, etc. Leur point commun : des revenus inférieurs au seuil de pauvreté malgré un emploi souvent à temps plein. Ce paradoxe, travailler sans pouvoir vivre décemment, est une anomalie dans l'imaginaire occidental du travail, encore fondé sur la promesse implicite de l'ascension sociale par l'effort. Or cette anomalie devient structurelle. Depuis les années 1980, le développement du néolibéralisme, la désindustrialisation, la robotisation et la précarisation ont transformé des pans entiers du salariat en zones de relégation. Pour beaucoup d'hommes

issus des classes populaires, cela signifie la disparition d'un statut de "travailleur masculin" hérité du fordisme : celui qui gagne le pain, incarne l'autorité, transmet le nom, protège, décide, construit.

Cette crise n'est pas seulement matérielle. Elle est symbolique. La virilité, telle qu'elle s'est construite au XIXe et au XXe siècle, repose sur une série de piliers : la capacité à subvenir aux besoins de sa famille, à exercer une autorité reconnue, à faire preuve de force, de maîtrise, d'utilité. Le modèle de l'homme comme *pater familias* résistant, actif et productif est profondément ancré dans la culture occidentale. Or les "working poor" ne peuvent plus jouer ce rôle. Leurs salaires sont insuffisants pour faire vivre un foyer. Leur autorité est souvent disqualifiée, à l'école comme à la maison. Leur compétence est niée dans des emplois fragmentés, automatisés, aliénants. Ils ne transmettent plus rien, ni savoir-faire, ni patrimoine, ni nom respecté. Ils deviennent des hommes sans fonction. Cela engendre un sentiment d'inutilité, de honte, de frustration. Et cette humiliation silencieuse se traduit parfois par une colère sourde, un repli sur soi, une radicalisation politique, ou encore une violence tournée contre soi-même ou les autres (suicides, violences conjugales, addictions). Dans ce contexte de déstabilisation identitaire, les discours masculinistes trouvent un écho croissant. Non pas ceux, outranciers, des influenceurs virilistes de la Silicon Valley, mais ceux, plus souterrains, qui racontent aux hommes précaires qu'ils sont les "oubliés" de la modernité, les "victimes" du féminisme, les "laissés-pour-compte" de la société patriarcale. Cette rhétorique victimaire, souvent instrumentalisée par l'extrême droite, promet de redonner aux hommes leur "place", leur "fierté", leur "pouvoir".

Le piège est double : d'une part, elle essentialise les rôles de genre, en réassignant les hommes à des fonctions traditionnelles ; d'autre part, elle détourne la colère sociale contre les femmes, les immigrés, ou les minorités, au lieu de s'attaquer aux structures économiques génératrices d'injustice. Ainsi, la crise de la virilité des working poor devient un terrain fertile pour des logiques réactionnaires, nationalistes et antiféministes. Le désespoir social se mue en ressentiment politique. Cette crise de la virilité révèle également un effondrement du modèle méritocratique. L'idée selon laquelle tout individu, homme ou femme, pourrait s'élever par son travail et sa volonté s'effondre lorsqu'on observe des hommes qui, après vingt ans d'effort, enchaînent les contrats précaires, vivent en colocation à quarante ans, n'ont pas d'enfants, et ne possèdent ni logement ni patrimoine. Dans cette dégradation, beaucoup d'hommes vivent

une perte narcissique majeure. Ils ne sont plus "désirables", ni sur le marché du travail, ni dans les relations sociales ou amoureuses. Leur solitude, leur marginalité, leur manque d'estime d'eux-mêmes sont les symptômes d'une société qui ne propose plus de rôle valorisé aux dominés masculins.

Face à cette crise, il ne suffit pas d'appeler à "revaloriser les métiers manuels" ou à "moraliser le capitalisme". Il faut s'attaquer à une double tâche : Redonner une dignité sociale à tous les types de travail, en refusant la hiérarchisation absurde entre métiers intellectuels et manuels, masculins et féminins, visibles et invisibles. Cela implique une revalorisation économique, mais aussi culturelle et symbolique. Mais il faut également redéfinir la virilité hors des logiques de domination, de performance et d'utilité. Cela suppose de construire de nouveaux récits masculins, où l'homme n'est plus défini par ce qu'il possède ou commande, mais par sa capacité à écouter, à soutenir, à coexister. Une virilité vulnérable, relationnelle, solidaire. Cela peut sembler utopique. Mais sans cette reconstruction profonde, on continuera de produire des générations d'hommes en perte de repères, désorientés, parfois dangereux pour eux-mêmes et pour les autres. La crise de la virilité chez les working poor n'est ni un caprice ni une résurgence du patriarcat blessé. C'est un symptôme profond des mutations économiques et symboliques du capitalisme tardif. Elle touche au cœur de la condition masculine contemporaine : la perte de rôle, de pouvoir, de reconnaissance. Répondre à cette crise exige plus qu'un débat sur les genres. C'est un défi politique majeur : celui de redonner à chacun, homme ou femme, une place digne, un récit de soi, une fonction sociale claire – sans exclusion, sans domination, sans nostalgie d'un âge d'or fictif.

L'ordre symbolique perdu

À l'origine de tout mouvement masculiniste réside une blessure : celle d'un ordre symbolique que ses adeptes estiment détruit, trahi ou bafoué. Cet ordre, bien qu'idéalisé, ne fut jamais réellement stable ni unanime. Il était structuré autour de la domination masculine, de rôles genrés rigides, d'un patriarcat naturalisé par la religion, la coutume et la loi. Ce que les masculinistes nomment « ordre » n'est autre que l'agencement ancien de privilèges qui plaçaient l'homme, blanc, hétérosexuel, en position de centre symbolique du monde. Or, cet édifice a été fissuré par les luttes féministes, les revendications LGBTQIA+, les mutations du travail et de la famille. Là où ils voient chaos, nous voyons une polyphonie nouvelle. Là où ils crient au désordre, d'autres entendent enfin leur voix. La tentative masculiniste consiste donc non à construire un avenir, mais à ressusciter un passé, ou plus exactement, à en fabriquer l'illusion rassurante. Tout projet de restauration exige la désignation d'un responsable. Pour les masculinistes, ce sont les femmes « modernes », les féministes, l'État « féminisé », la société « woke », autant de figures diabolisées, accusées de voler à l'homme sa virilité, son autorité, son sens. Cette posture victimaire paradoxale, l'homme dominant se disant dominé, devient le cœur du discours. Ainsi se construit une mythologie de la perte : l'homme aurait été dépouillé de son rôle de chef, de père, de travailleur, d'amant. En réalité, il n'a pas été « privé » de ses fonctions, mais convoqué à les repenser dans un monde où les autres, enfin, existent pleinement. Or cela exige un effort d'adaptation, une forme de responsabilité historique. Beaucoup s'y engagent. Les masculinistes, eux, reculent et se replient.

Ce que les masculinistes nomment « virilité » n'est plus une force active mais une relique sacrée. Elle est invoquée, idéalisée, souvent dans des postures caricaturales : muscles, armes, domination sexuelle, rejet de l'émotion. Ils rêvent d'un homme qui ne pleure pas, qui commande, qui prend, qui n'écoute pas. Une image mythologique nourrie par les réseaux sociaux, les figures réactionnaires, et un marketing identitaire agressif. Ce culte de la virilité n'a plus de lien avec la réalité humaine. Il ne crée pas de lien, il l'interdit. Il isole. Il fait du garçon sensible un traître, du père affectueux un « faible », de l'amant à l'écoute un « soumis ». Le masculinisme ne renforce pas les hommes : il les enferme dans une caricature d'eux-mêmes. Il les transforme en gardiens d'un mausolée.

Le masculinisme n'est pas une philosophie. C'est une stratégie du ressentiment. À la place du questionnement, il pose le ressentiment. À la place du dialogue, il érige l'anathème. Il n'analyse pas les causes sociales, économiques, affectives des mutations contemporaines. Il les simplifie en une opposition binaire : l'homme contre la femme, l'ancien contre le nouveau, la force contre la parole.

Ce ressentiment s'alimente d'internet, de forums, de podcasts et de vidéos dans lesquelles des gourous autoproclamés offrent une pseudo-sagacité psychologique ou sociologique. Des figures comme Jordan Peterson, Andrew Tate ou certains segments de la droite alternative entretiennent un imaginaire d'homme assiégé, exclu, marginalisé alors même que la majorité des postes de pouvoir restent masculins.

Restaurer l'ordre symbolique, pour les masculinistes, c'est aussi retrouver une autorité, au travail, dans le couple, dans la parentalité. Or cette autorité ne repose plus aujourd'hui sur le genre mais sur la compétence, l'éthique, le respect mutuel. L'idée que l'homme serait « naturellement » appelé à diriger devient un anachronisme absurde. Pourtant, les masculinistes persistent à le revendiquer, comme si l'autorité masculine allait de soi. Cette croyance est violente. Elle nie les efforts concrets, les reconstructions affectives, les remises en question personnelles nécessaires pour bâtir des relations égalitaires. Elle préfère l'injonction au dialogue, la verticalité à l'horizontalité, l'ordre imposé à la négociation. En réalité, le projet masculiniste est condamné à l'échec. Non pas à cause d'une « défaite » imposée, mais parce que le monde ne revient jamais en arrière. Ce qu'ils perçoivent comme une décadence est en réalité une complexification du réel, une montée en subjectivité de celles et ceux qui furent longtemps invisibilisés. L'ordre symbolique qu'ils pleurent ne reviendra pas, car il n'était juste que pour une minorité. Mais leur tentative de restauration n'est pas sans danger. Elle engendre une violence symbolique, parfois réelle. Elle alimente les discours haineux, les logiques autoritaires, le mépris des minorités, et légitime des pratiques rétrogrades dans l'éducation, les politiques publiques, les représentations médiatiques. Face à cela, il ne suffit pas de se moquer des masculinistes. Il faut comprendre ce qu'ils révèlent : une angoisse masculine réelle, face à des mutations profondes. Mais cette angoisse ne se soigne ni par la haine, ni par le repli. Elle appelle à une refondation. Non d'un ordre perdu, mais d'un symbolique nouveau, dans lequel les hommes ne seront ni dominants, ni dominés, simplement, humains parmi d'autres, responsables de leurs gestes, ouverts au monde, capables de parler, d'écouter,

d'aimer. Ce symbolique ne s'impose pas. Il se tisse. Il demande du temps, de la patience, des récits, des luttes. Il suppose que l'on accepte d'être un homme sans majuscule, sans trône, sans sceptre. Et cela, pour certains, est insupportable.

Le Masculinisme dans le monde

Il est des mots qui s'imposent d'abord comme des murmures, des souffles discrets dans les marges des sociétés, avant de devenir grondements, puis slogans, puis cris. Le mot masculinisme appartient à cette lignée. Il surgit d'abord comme une revendication de justice, celle, prétendument, des hommes opprimés par les acquis féministes, pour se transformer rapidement en doctrine, en rhétorique, en mouvement. Si la France et les États-Unis l'ont vu croître avec une visibilité médiatique et politique certaine, le masculinisme n'est pas un phénomène occidental exclusif. Il s'étend, s'adapte, infiltre d'autres cultures. Il se glisse dans les interstices du patriarcat blessé, dans les failles d'un pouvoir masculin qui sent la terre trembler sous ses pieds. Voici une traversée de ce monde que l'on appelle masculiniste, hors de l'Occident central, là où ses visages prennent d'autres formes, mais sa colère reste identique.

À Delhi, un matin de printemps, dans une salle exiguë, une trentaine d'hommes sont réunis. Ils ont entre 25 et 60 ans. Ils sont avocats, ingénieurs, commerçants. Tous ont un point commun : ils se disent victimes de « lois pro-femmes abusives ». Le leader du groupe, un certain Ravi Kumar, parle avec ferveur : « *La masculinité est en danger. Les femmes utilisent la loi contre nous. Elles déposent de fausses plaintes de violence domestique, elles détruisent nos familles.* » En Inde, le masculinisme prend racine dans un contexte légal et social spécifique : des lois sur la violence conjugale (notamment la section 498A du Code pénal⁵²) ont été adoptées pour protéger les femmes, mais certains hommes les dénoncent comme « des armes utilisées pour extorquer de l'argent ou se venger ». Des associations comme Save Indian Family Foundation (SIFF) militent activement pour l'abolition de ces lois. Derrière ce discours se cache souvent un refus de la remise en question du rôle traditionnel de l'homme. Mais ici, le masculinisme est souvent imbriqué dans une vision nationaliste hindoue, où l'homme est vu comme le pilier de la nation, le protecteur des femmes (soumises et pures), et l'ennemi est double : l'Occident « décadent » et le féminisme « destructeur ». La virilité est alors à la fois politique, religieuse et culturelle.

À Tokyo, les bureaux du Japan Family Policy Forum sont d'un calme glacé. Sur les murs, des affiches dénoncent l'« alienation paternelle » et les « droits bafoués des pères ». Depuis les

années 2000, un courant masculiniste discret mais opiniâtre s'est constitué, autour de questions liées au divorce, à la garde des enfants, et à la perte de statut social des hommes dans une société de plus en plus féminisée. Le Japon connaît un effondrement démographique, une baisse dramatique du mariage, une augmentation des célibataires. Ce bouleversement des rôles genrés nourrit une frustration sourde chez de nombreux hommes. Des mouvements comme ceux des herbivore men (hommes « végétariens », c'est-à-dire désintéressés par les rapports traditionnels avec les femmes) sont parfois récupérés par une rhétorique masculiniste qui accuse les femmes d'être trop exigeantes, matérialistes, voire de trahir la « pureté nippone ». Dans ce climat, des figures comme Masayuki Takayama, éditorialiste conservateur, tiennent des propos de plus en plus virulents contre les droits des femmes, les accusant d'avoir affaibli la société japonaise.

Sous le gouvernement de Jair Bolsonaro, le Brésil est devenu un laboratoire brutal du masculinisme politique. Bolsonaro lui-même se présente comme l'incarnation d'un idéal viril réactionnaire : militaire, homophobe, misogynne assumé. Il affirme qu'« une fille bien élevée ne tombe pas enceinte » ou que « certains hommes méritent de frapper leur femme pour la remettre à sa place ». Le masculinisme brésilien s'appuie sur une rhétorique populiste, évangélique et violente. Il identifie le féminisme comme un poison étranger, une menace contre la famille traditionnelle. Les militants masculinistes y sont souvent liés à des mouvements paramilitaires, religieux ou conservateurs. Leurs discours circulent dans les églises, sur WhatsApp ou dans les stades de football. Mais derrière cette virilité de façade, c'est la peur qui gouverne : peur de perdre le monopole de l'autorité, peur d'être jugé, peur de ne plus être « l'homme ».

Dans la Russie de Vladimir Poutine, la masculinité est une affaire d'État. Le président lui-même incarne un archétype viril : torse nu à cheval, judoka, stratège militaire. Le discours masculiniste s'y inscrit dans une guerre idéologique contre l'Occident : selon lui, l'Occident est faible parce qu'il a été féminisé. La Russie, elle, serait le dernier bastion d'une virilité sacrée, autoritaire et divine. En 2017, une loi dépénalise partiellement les violences domestiques : les coups portés une fois par an, sans blessure grave, ne sont plus un délit. Cette mesure est saluée par certains groupes qui considèrent que les affaires familiales doivent rester « privées ». On voit ici comment le masculinisme sert à justifier un retour à un ordre autoritaire, où l'homme règne sans contre-pouvoir. Dans les marges, des groupes comme Male State propagent une

idéologie ouvertement antiféministe, homophobe, parfois néonazie. Banni de Telegram, il se reconstitue ailleurs, porté par une jeunesse désabusée qui cherche une cause, un ennemi, une supériorité.

Dans les townships du Cap ou de Johannesburg, des hommes se réunissent en cercles de parole. Pas pour lutter contre le féminisme, mais pour comprendre leur propre violence. Pourtant, face à eux, un autre discours rôde : celui des masculinistes africains, souvent soutenus par des pasteurs ou des chefs de clan, pour qui l'égalité des sexes est un « projet blanc », étranger, colonial. L'Afrique du Sud est l'un des pays avec les plus hauts taux de violences faites aux femmes. Ce contexte nourrit deux réactions opposées : d'un côté, des mouvements de guérison masculine (comme Sonke Gender Justice⁵³) cherchent à reconstruire une masculinité non-violente ; de l'autre, des courants masculinistes accusent les femmes d'exagérer les violences, de manipuler la justice, ou de « déviriliser » les hommes noirs. La complexité post-coloniale et les inégalités économiques extrêmes rendent le terrain particulièrement inflammable. Ici, le masculinisme prend souvent une forme défensive et identitaire, où le mâle blessé est aussi l'héritier d'un peuple dominé.

En Corée du Sud, pays ultra-connecté et hautement patriarcal, le masculinisme prend la forme d'une guerre numérique. Des forums comme Ilbe⁵⁴ et des chaînes YouTube masculinistes coréennes accusent les femmes d'être privilégiées, d'obtenir des quotas injustes, d'être paresseuses ou manipulatrices. La haine y est explicite, codifiée, virulente. Le mouvement Han-nam⁵⁵ (acronyme de « Korean men ») revendique une identité de victimes. L'ennemie désignée : la jeune femme éduquée, féministe, urbaine. En réponse, des militantes féministes créent des mouvements radicaux, parfois misandres, comme Megalia⁵⁶. L'escalade est rapide, brutale, sans nuances. Ici, le masculinisme s'alimente de la crise de la jeunesse, de la compétition économique, et de l'ultra-présence des réseaux sociaux, qui transforment le ressentiment en engagement identitaire.

Ce que révèle cette présentation mondiale et rapide du masculinisme mondial, c'est que ce mouvement, sous des visages très différents, repose sur une structure émotionnelle commune : une colère contre la perte perçue d'un privilège, un refus de la remise en question, une peur panique de l'égalité comme effacement.

Que ce soit dans les tribunaux de New Delhi, les églises de São Paulo, les réseaux de Séoul ou les palais du Kremlin, le masculinisme se forge sur un mythe : celui de l'homme juste déchu, victime d'un monde qui ne veut plus de lui. Mais ce mythe, pour séduisant qu'il soit, masque mal la réalité : il ne s'agit pas de rééquilibrer, mais de restaurer un ordre ancien. Un ordre injuste. Et partout, en face, des voix se lèvent, de femmes, bien sûr, mais aussi d'hommes pour dire que la masculinité n'a pas besoin d'être défendue par la haine. Qu'elle peut être redéfinie, repensée, recréée, non comme un bastion assiégé, mais comme un chemin vers une humanité enfin partagée. Oui, on peut dire que le masculinisme est en progression à l'échelle mondiale, mais il faut préciser ce que cela signifie exactement. Le terme « masculinisme » désigne un ensemble de discours, de mouvements ou d'idéologies qui défendent les droits des hommes, parfois en réaction ou en opposition aux avancées féministes. Cette progression prend des formes diverses selon les contextes géopolitiques, culturels et numériques.

Voici plusieurs dimensions qui témoignent de cette montée :

Les espaces en ligne (forums, réseaux sociaux, YouTube, Reddit, TikTok, etc.) ont permis l'émergence de communautés masculinistes transnationales. Ces groupes échangent des idées, des récits de victimisation masculine et des critiques du féminisme. Des sous-cultures comme les incels, les Men Going Their Own Way (MGTOW), ou encore les pick-up artists (PUA), en sont des exemples concrets. Ces communautés ont gagné en influence et en visibilité dans la dernière décennie.

Dans certains pays, des figures politiques ou médiatiques ont repris des thématiques masculinistes pour mobiliser des électeurs conservateurs, en lien avec une idéologie antiféministe ou traditionaliste : En Russie, la défense de la "virilité nationale" s'inscrit dans une rhétorique anti-occidentale. En Inde, certains groupes nationalistes hindous mobilisent des discours masculinistes en lien avec la protection de la virilité hindoue. Aux États-Unis, certaines figures (Jordan Peterson, Andrew Tate, etc.) ont influencé une partie de la jeunesse masculine avec des discours sur la "crise de la masculinité". En Europe, certains partis populistes intègrent une critique du féminisme dans leur programme "anti-woke".

L'essor du féminisme, notamment depuis #MeToo, a suscité une forme de backlash. Certains hommes, se sentant déstabilisés ou dépossédés dans un monde où les rapports de genre sont

remis en cause, se tournent vers des discours masculinistes qui leur offrent un cadre d'explication, voire de revanche symbolique.

Dans quelques pays, on observe une tentative de structuration des idées masculinistes sous une forme associative ou politique, avec la revendication de "droits des hommes" : Sur les questions de garde d'enfants, d'inégalités judiciaires ou de violence conjugale subie par les hommes, certains groupes essaient de se positionner comme légitimes. Cela peut parfois mener à des revendications légitimes, mais aussi à une rhétorique qui invisibilise ou nie les violences faites aux femmes.

Pour résumer, oui, le masculinisme est en progression au niveau mondial, sous des formes variées. Cette progression s'inscrit dans un contexte de tensions identitaires, de recomposition des genres et de polarisation politique. Elle est portée par des réseaux numériques, des figures charismatiques et une forme de nostalgie de la domination masculine traditionnelle. Cette évolution est préoccupante lorsque le masculinisme devient une idéologie de repli, d'exclusion ou d'agression. Il n'existe pas de données statistiques mondiales précises quant à la progression du masculinisme. Cependant, plusieurs études et rapports mettent en évidence une augmentation notable de l'adhésion à des idées masculinistes, notamment parmi les jeunes hommes.

Perception de la masculinité : Selon le baromètre 2024 du Haut Conseil à l'Égalité, 39 % des jeunes hommes estiment qu'il est difficile d'être un homme dans la société actuelle, traduisant un sentiment de crise identitaire masculine.

Adhésion aux stéréotypes : Une proportion significative d'hommes adhère à des stéréotypes traditionnels, tels que l'idée qu'un homme doit subvenir financièrement aux besoins de sa famille pour être respecté.

Influence des réseaux sociaux : Les discours masculinistes connaissent une forte visibilité sur des plateformes comme TikTok, YouTube et Instagram, où ils cumulent des millions de vues.

Écart idéologique entre genres : Des études internationales révèlent un fossé croissant entre les jeunes femmes, de plus en plus progressistes, et les jeunes hommes, qui tendent vers des positions plus conservatrices.

Bien que des chiffres précis fassent défaut, les tendances observées indiquent une montée du masculinisme, particulièrement chez les jeunes hommes, souvent en réaction aux avancées féministes. Cette dynamique souligne l'importance de poursuivre les efforts en matière d'éducation à l'égalité et de régulation des contenus en ligne pour prévenir la diffusion de discours sexistes.

Désintoxication des masculinités

Depuis des millénaires, les sociétés ont tenté de définir ce que veulent les hommes et les femmes, souvent en opposant leurs désirs, leurs besoins et leurs trajectoires. L'homme serait orienté vers l'extérieur, la conquête, la domination, tandis que la femme serait tournée vers l'intérieur, la relation, la protection. Ces idées, profondément enracinées dans les cultures patriarcales, continuent d'influencer les représentations contemporaines. Mais que veut vraiment l'homme ? Est-ce que cela s'oppose nécessairement à ce que veut la femme ? Depuis l'Antiquité, l'idéal masculin a été bâti autour de trois piliers : la puissance physique, le statut social et la liberté d'action. L'homme devait prouver sa valeur par la force, l'autorité, la maîtrise de soi et des autres. Cette construction, perpétuée par la guerre, la politique, l'économie, a forgé un imaginaire masculin centré sur la performance et la reconnaissance. Dans cette logique, ce que veut l'homme, c'est d'être considéré. Il désire être vu comme capable, utile, respecté. Son identité se construit souvent dans le regard des autres hommes autant que dans celui des femmes. Ce n'est pas tant le pouvoir pour dominer que le pouvoir pour exister dans une hiérarchie valorisée. La liberté, pour lui, a souvent été pensée comme un affranchissement des contraintes relationnelles, des dépendances affectives, des responsabilités domestiques. Cela ne signifie pas que les hommes ne veulent pas aimer ou s'engager, mais que leur culture les a longtemps dissuadés de montrer leur vulnérabilité ou leur besoin d'attachement. La femme, longtemps assignée à la sphère privée, a été associée à d'autres valeurs : le soin, l'écoute, la fidélité, la modestie. Ce que veut la femme, selon cette lecture traditionnelle, c'est être aimée. Elle chercherait la sécurité affective, la reconnaissance émotionnelle, l'harmonie. Mais ce découpage est à la fois réducteur et dangereux. Il laisse croire que l'homme ne veut pas aimer, qu'il ne cherche pas la tendresse, l'intimité ou la paix. Il laisse croire aussi que la femme ne veut pas de pouvoir, de liberté ou de conquête. Or, les réalités sont plus complexes.

Les études contemporaines en psychologie, sociologie ou anthropologie montrent que les désirs des hommes et des femmes se recourent de plus en plus, à mesure que les rôles sociaux se diversifient. Les hommes veulent aimer sans être jugés, pleurer sans honte, être des pères impliqués. Les femmes veulent construire, entreprendre, gouverner sans qu'on les réduise à leur capacité à « faire famille ».

La différence, aujourd'hui, n'est plus dans la nature du désir, mais dans la manière dont il est autorisé à s'exprimer. L'homme veut, autant que la femme, être libre, mais pas dans les mêmes termes. Il veut se libérer d'un modèle de virilité qui l'enferme dans la dureté, la solitude, la compétitivité. Il veut du sens, du lien, du partage, mais sans perdre l'estime de lui-même ni être perçu comme faible. L'homme, contrairement à ce que lui a dicté l'histoire, ne veut pas forcément dominer. Il veut exister en paix avec lui-même, être aimé sans condition, construire sans se sentir en compétition, partager sans se sentir inférieur. Il veut qu'on l'écoute, qu'on le respecte, qu'on lui permette d'être autre chose qu'un « rôle ». Ce que veut la femme n'est pas contraire : c'est complémentaire. Elle aussi veut la reconnaissance, la liberté, l'égalité des possibles. Le conflit des genres n'est pas un conflit de natures : c'est un conflit de structures.

Face à la montée des discours masculinistes, une réaction purement morale ou pédagogique est insuffisante. Il ne s'agit pas simplement de réfuter ou de dénoncer, mais de proposer d'autres imaginaires masculins. Car la question n'est pas : faut-il en finir avec les hommes ? Mais : comment être un homme dans un monde où les anciens privilèges ne peuvent plus être la boussole ?

Les études sur les masculinités, depuis plusieurs décennies, nous offrent des outils puissants. Elles montrent que la virilité n'est pas une essence, mais une construction sociale, variable selon les cultures, les époques, les contextes. On peut donc déconstruire les modèles toxiques de la domination, sans nier les spécificités, les doutes, les aspirations masculines. Certaines voix masculines ont déjà tracé cette voie. Des artistes, des chercheurs, des pères, des éducateurs, des soignants qui refusent la posture du chef pour adopter celle de l'écoute, du soin, du partage. Il ne s'agit pas de renoncer à toute identité masculine, mais de réinventer une virilité sans verticalité. Une virilité éthique, non guerrière.

Le féminisme, loin d'être un adversaire, peut être un allié essentiel dans cette démarche. Les féminismes les plus lucides ont toujours intégré la question des hommes : non pas pour les accuser, mais pour les libérer aussi. De Beauvoir, Bell Hooks, Judith Butler, Paul B. Preciado : autant de penseurs et penseuses qui proposent une pensée de l'émancipation commune. Car l'égalité ne nuit pas à l'identité. Elle la rend plus riche, plus souple, plus humaine. Le vrai courage, aujourd'hui, n'est pas de dominer, mais de se laisser transformer. De cesser d'être un rôle pour devenir une personne. De ne plus avoir peur de tomber, de douter, d'aimer autrement.

La désintoxication du masculinisme commence là : dans la possibilité de réconcilier force et vulnérabilité, désir et respect, autorité et consentement. Elle passe par l'éducation, la culture, la solidarité. Et surtout, par un nouveau récit : non plus celui de l'homme contre le monde, mais celui de l'homme avec le monde.

Féminisme inclusif.

Paris, 1949. Dans une chambre silencieuse du quartier Montparnasse, une femme rédige un livre qui changera à jamais la manière dont l'Occident pense la condition féminine. Elle s'appelle Simone de Beauvoir, elle a quarante ans, une voix grave, une clarté intellectuelle tranchante, et une ambition redoutable : comprendre et dénoncer ce que signifie "être une femme" dans un monde fait par les hommes. « On ne naît pas femme, on le devient. » Cette phrase, issue du *Deuxième Sexe*, est un tremblement de terre. De Beauvoir n'écrit pas seulement contre les hommes, elle écrit contre l'ordre du monde. Elle décortique les mythes, les récits fondateurs, les rôles sociaux et les carcans biologiques qui ont enfermé les femmes dans une altérité radicale. L'homme est l'absolu, la femme est l'autre. C'est là le point de départ du féminisme moderne. Mais ce féminisme, d'abord pensé dans les cénacles parisiens de l'après-guerre, est profondément marqué par l'expérience d'une femme blanche, bourgeoise, européenne, éduquée. Ce n'est pas une faute : c'est une limite. Et toute la suite de l'histoire féministe consistera à interroger, à élargir, à dépasser ces limites. L'inclusivité du féminisme ne se décrète pas : elle se conquiert. Elle se construit par l'écoute, par la critique, par la tension.

L'intersection comme nécessité

Appalaches, années 70. Gloria Jean Watkins, alias Bell Hooks, écrit dans une maison modeste du Kentucky. Fille d'une femme de ménage et d'un concierge, Noire dans une Amérique blanche, elle ne reconnaît pas son expérience dans les livres de Beauvoir. Elle admire cependant son audace intellectuelle. Mais pour Bell Hooks, le féminisme ne peut pas se limiter à l'opposition entre hommes et femmes : il doit intégrer les rapports de classe, de race, de sexualité, de pouvoir. Sinon, il n'est rien. Dans *Ain't I a Woman?* (1981), elle dénonce l'invisibilisation des femmes noires dans le mouvement féministe. Elle interroge aussi l'héritage esclavagiste, les violences systémiques, la misère sociale, la culture populaire sexiste et raciste. Pour elle, la libération des femmes blanches ne saurait s'accomplir sans une remise en cause globale des systèmes d'oppression imbriqués. Intersectionnalité. Le mot est souvent

attribué à Kimberlé Crenshaw⁵⁷, mais Bell Hooks en incarne la radicalité vivante. L'inclusivité, pour elle, n'est pas une option morale : c'est une urgence politique. Ce n'est qu'en écoutant les voix marginalisées : lesbiennes, femmes pauvres, femmes non blanches, femmes non conformes, que le féminisme peut devenir un levier de transformation universel. Et là où Beauvoir pense surtout le devenir-femme comme une assignation sociale, Bell Hooks pense la résistance : écrire, aimer, éduquer, transmettre. Pour elle, le féminisme est pour tout le monde (*Feminism is for everybody*, 2000). Elle rêve d'un féminisme aimant, qui soigne et qui relie, pas seulement d'un féminisme de combat.

Corps, genre, biopolitique

Barcelone, début du XXI^e siècle. Paul B. Preciado, philosophe transgenre, injecte de la testostérone sur son bras. Ce n'est pas un acte privé : c'est un geste politique, un manifeste vivant. Dans *Testo Junkie* (2008), il décrit ce que signifie "hacker" son propre corps dans une société pharmacopornographique. Avec Preciado, le féminisme entre dans une nouvelle ère : celle de la dissolution du genre comme cadre naturel. Là où Beauvoir déconstruisait l'essence de la femme, là où Bell Hooks élargissait le champ des expériences légitimes, Preciado pulvérise la frontière même entre homme et femme, entre nature et culture, entre médecine et pouvoir. Inspiré par Foucault, Donna Haraway, Judith Butler, Preciado montre que nos identités sont fabriquées par des dispositifs politiques, économiques, technologiques. Le genre, le sexe, l'orientation, la santé mentale, le désir, tout cela est régulé, contrôlé, marchandisé. Il ne s'agit plus seulement de revendiquer un droit à l'égalité, mais de s'émanciper des catégories elles-mêmes. C'est là que le féminisme inclusif atteint une forme extrême : il ne s'agit plus d'agrandir la tente, mais de faire sauter la tente. Le sujet féministe n'est plus "la femme", mais toute personne vulnérabilisée par le système de genre. En ce sens, Preciado rejoint et dépasse à la fois Beauvoir et Bell Hooks : il les relie dans un même geste d'émancipation critique, mais pousse le féminisme vers une horizon trans, queer, décolonial, anticapitaliste.

Peut-on faire cohabiter Simone de Beauvoir, Bell Hooks et Paul B. Preciado ? L'une est philosophe existentialiste, blanche, issue de l'élite française ; l'autre est militante féministe afro-américaine, enracinée dans l'expérience de la ségrégation ; le troisième est un penseur transgenre européen, héritier des théories queer et des biopolitiques foucaaldiennes. Et pourtant, ils dialoguent. De Beauvoir ouvre la voie en posant la question de la construction

sociale du genre. Bell Hooks élargit cette critique en intégrant les rapports de domination multiples et simultanés. Preciado radicalise cette trajectoire en refusant les catégories mêmes sur lesquelles se fonde l'oppression. Ce féminisme inclusif ne cherche pas à lisser les différences. Il ne prétend pas parler "au nom de toutes". Il se construit dans la pluralité, dans le conflit, dans la polyphonie. Il écoute les voix dissonantes. Il valorise les subjectivités minoritaires. Il ne craint pas la remise en question permanente. Il est profondément anti-essentialiste, profondément politique, profondément vivant. Il ne s'agit plus seulement de libérer "les femmes" mais de détruire les matrices d'oppression, qu'elles soient genrées, racialisées, économiques, psychiques, sexuelles.

Le féminisme inclusif n'est pas un compromis : c'est un saut dans l'inconnu. Il oblige à désapprendre. À renoncer aux catégories rassurantes. À affronter les contradictions internes du mouvement. À tendre la main sans chercher à dominer. À construire des alliances précaires, mouvantes, mais réelles. De Beauvoir a ouvert les yeux à des générations entières de femmes sur l'oppression patriarcale. Bell Hooks a enseigné que cette oppression ne se vit jamais seule. Preciado, enfin, nous pousse à reconfigurer nos corps, nos désirs, nos subjectivités. Le féminisme inclusif est un chantier. Il ne finit jamais. Il ne cherche pas l'unanimité, mais la justice. Et il commence toujours par une question : Qui est encore oublié dans votre lutte ?

Vers une masculinité plurielle

Depuis la fin du XXe siècle, les études de genre ont profondément renouvelé la compréhension des rapports entre les sexes, en déconstruisant les rôles dits « naturels » assignés aux femmes et aux hommes. Longtemps centrées sur les expériences féminines, et pour cause, tant les femmes ont été exclues des sphères de pouvoir et de savoir, ces études ont progressivement élargi leur champ pour inclure une analyse critique des masculinités. Cette évolution marque un tournant décisif : il ne s'agit plus seulement d'analyser ce que le patriarcat fait aux femmes, mais aussi ce qu'il fait aux hommes. Par ce biais, c'est toute une architecture sociale, culturelle, symbolique qui se laisse lire autrement.

Loin d'être une catégorie homogène et atemporelle, la masculinité se révèle multiple, située, évolutive. Les hommes ne naissent pas dominants, assurés, rationnels et inébranlables. Ils le deviennent, ou sont sommés de le devenir. Les études sur les masculinités, initiées notamment par des chercheurs comme Raewyn Connell⁵⁸, Michael Kimmel⁵⁹ ou Pierre Bourdieu⁶⁰, s'attachent à montrer que la virilité est une construction sociale, toujours en tension, toujours à prouver. Et qu'elle se décline en hiérarchies : certaines masculinités sont valorisées, d'autres marginalisées, voire invisibilisées.

La chercheuse australienne Raewyn Connell a profondément influencé ce champ avec sa notion de "masculinité hégémonique". Ce concept désigne la forme dominante de masculinité dans une société donnée, qui exerce une autorité symbolique et matérielle sur les autres genres, mais aussi sur les autres types de masculinité. En d'autres termes, il n'y a pas une masculinité, mais un système de masculinités hiérarchisées. L'homme blanc, hétérosexuel, de classe moyenne ou supérieure, musclé sans excès, sûr de lui, protecteur mais non émotif, s'érige en modèle. Les autres, les hommes racisés, homosexuels, pauvres, handicapés ou sensibles, sont relégués, moqués, tenus pour déviants. Ce que les études de genre permettent de dévoiler, c'est la violence de cette norme : pour s'y conformer, beaucoup d'hommes répriment leurs émotions, surcompensent par l'agressivité, ou adoptent une posture de maîtrise constante. Cette performance genrée est coûteuse : elle produit souffrances, silences, isolements. Et elle nourrit une culture du déni de vulnérabilité, qui entrave les soins psychiques, empêche les dialogues intimes, alimente les violences domestiques et les

conduites à risque. Critiquer la virilité normative, ce n'est pas s'en prendre aux hommes. C'est désarmer un dispositif idéologique qui a profité à certains d'entre eux, au prix du malheur de tous. Le patriarcat ne fabrique pas seulement des dominants : il fabrique aussi des mutilés affectifs, des corps crispés, des pères absents, des partenaires silencieux. Si la masculinité est une armure, elle est aussi une prison.

Les féminismes contemporains, notamment queer, intersectionnels et matérialistes, appellent à une reconfiguration radicale des identités masculines. Ils invitent à repenser les liens entre masculinité, pouvoir et domination, mais aussi à reconnaître que certains hommes subissent eux aussi des oppressions spécifiques : racisme, classisme, validisme, homophobie. La masculinité devient dès lors un enjeu politique, non pour recentrer le discours sur les hommes, mais pour les engager dans le processus de transformation collective.

Les mouvements pour une parentalité plus égalitaire, pour une éducation non sexiste, pour une justice émotionnelle et affective, participent de cette dynamique. Ils interrogent la manière dont on élève les garçons, les attentes implicites qu'on projette sur eux, les espaces qu'on leur ouvre ou qu'on leur ferme. Dans les écoles, dans les familles, dans les médias, des voix s'élèvent pour revendiquer une masculinité désarmée, capable de soin, de doute, de fragilité. Une masculinité qui ne serait plus arrimée à la conquête, mais à la relation. Longtemps perçue comme une faiblesse féminine, la vulnérabilité est aujourd'hui revalorisée comme une dimension humaine fondamentale. Des chercheurs comme Judith Butler⁶¹ ou Cynthia Fleury⁶² ont montré que reconnaître sa vulnérabilité, c'est reconnaître sa condition d'être relationnel, dépendant, traversé par l'autre. C'est faire place au soin, à l'attention, à l'écoute. En ce sens, une masculinité vulnérable n'est pas une masculinité diminuée, mais une masculinité élargie, réhumanisée. Cette vulnérabilité assumée permet de sortir du schéma binaire où l'homme ne pourrait être que fort, dur, dominant. Elle autorise les larmes, le besoin, la tendresse, la peur. Elle ouvre un espace où les hommes peuvent se dire autrement, se relier, se soutenir. Elle appelle à des solidarités nouvelles, entre hommes mais aussi entre genres, dans une démarche de co-émancipation. Il ne s'agit pas de créer une nouvelle norme, celle de « l'homme déconstruit », à son tour prescriptive, mais d'ouvrir un espace de pluralité. Les hommes ne sont pas tous pareils, et ne doivent pas l'être. Entre le jeune garçon trans de banlieue, le père de famille au foyer, le vieux militant gay, le migrant marginalisé, l'ouvrier en

souffrance et le cadre en burn-out, les masculinités sont innombrables, entremêlées de classe, de race, de sexualité, d'âge et de culture.

Les études de genre appliquées aux hommes ont pour vocation de rendre visibles ces trajectoires, de penser la diversité des vécus masculins sans les hiérarchiser, sans les réduire à une essence ou à une identité figée. Elles invitent aussi à écouter les récits singuliers, à sortir des stéréotypes virilistes qui étouffent les subjectivités. Elles proposent un travail d'inventaire, mais aussi de fiction, d'imagination : quelles masculinités pour demain ? Quels modèles alternatifs pour grandir, aimer, transmettre ? Penser la masculinité, ce n'est pas simplement analyser les comportements des hommes, ni distribuer les bons et les mauvais points. C'est interroger un rapport au pouvoir qui traverse toutes les sphères de la vie : pouvoir sur les autres, mais aussi sur soi-même, sur ses affects, sur son corps. C'est défaire l'association entre masculinité et domination, pour en dégager une posture éthique et politique nouvelle.

Vers une masculinité plurielle, vulnérable, politique : tel est l'horizon que tracent aujourd'hui les recherches critiques sur le genre. Il ne s'agit plus de défendre « les hommes » en tant que groupe, ni de leur opposer un modèle unique à suivre, mais de leur offrir la possibilité d'être autrement parmi les autres. Cela suppose une remise en question profonde, parfois douloureuse, mais salutaire. Une invitation, non à la perte, mais à la reconquête, non du pouvoir, mais du lien.

Une virilité à réinventer

Dans les sociétés patriarcales, la masculinité s'est longtemps construite sur un socle de domination, de violence symbolique et de rejet de la vulnérabilité. Être « un homme » signifiait souvent ne pas pleurer, ne pas faiblir, prendre le pouvoir, conquérir, dominer. Cette masculinité-là, que certains appellent « toxique », n'est pas une essence mais une construction culturelle, répétée, ritualisée, intériorisée. Elle tue, au sens propre : les hommes représentent la majorité des auteurs de violences, mais aussi des victimes de suicide, de solitude, d'accidents liés à la prise de risque. Elle tue aussi symboliquement, car elle étouffe les émotions, les relations saines, l'égalité. La désintoxication des masculinités, c'est la volonté de sortir de ce modèle, de briser la boucle de reproduction de l'oppression, tant envers les femmes qu'envers les autres hommes. C'est une démarche active, politique, personnelle, et collective. Il ne s'agit pas de « castrer » les hommes, ni de nier leurs désirs, leur énergie, leur sensibilité propre. Il s'agit de leur permettre d'exister en dehors des injonctions viriles. Pleurer. Aimer sans posséder. Écouter. Refuser la violence. Prendre soin. Demander de l'aide. Se remettre en question. La désintoxication des masculinités passe par une redéfinition des rapports au corps, à l'autorité, au groupe, à la sexualité, à la réussite. Des hommes montrent qu'une autre voie est possible. Certains par l'art, d'autres par l'éducation, l'engagement, le soin.

Quelques figures masculines inspirantes qui œuvrent à une masculinité constructive, empathique, ouverte :

Stromae, chanteur belge à la sensibilité à fleur de peau, Stromae parle de dépression, de solitude, de mal-être masculin sans tabou. Dans ses chansons, il met en scène un homme perdu, parfois brisé, mais jamais déshumanisé. Il contribue à ouvrir un espace où les émotions ne sont plus honteuses.

Thomas Mathieu, auteur de *La Bande des hommes* et *Le Projet Crocodiles*. Par le dessin et les récits de témoignages, Thomas Mathieu dénonce les violences sexistes et met en lumière les prises de conscience masculines. Il offre un miroir critique à ceux qui veulent questionner leurs comportements et apprendre à être des alliés.

Jackson Katz, chercheur et militant. Cet éducateur américain est l'un des premiers à avoir parlé de masculinité toxique dans le cadre de la prévention des violences. Il plaide pour une responsabilisation des hommes, notamment à travers son travail auprès des militaires et des sportifs.

Didier Eribon, sociologue et penseur des masculinités populaires. Dans *Retour à Reims*, il déconstruit l'idéologie virile dans les milieux ouvriers, montrant à quel point l'homophobie, la honte et la violence participent à fabriquer l'identité masculine. Un regard aigu sur la domination et l'autodéfense virile.

Tristan Champion, infirmier et père au foyer. Dans *Papa en congé*, il raconte son expérience d'homme au foyer dans une société où le soin reste perçu comme une affaire de femmes. Son récit met à mal les stéréotypes sur la parentalité et interroge la division sexuée du travail domestique.

Aurélien Barrau, astrophysicien et militant écologiste. En mêlant la rigueur scientifique à une sensibilité poétique et politique, Barrau propose une figure d'intellectuel non dominateur. Il défend la coopération, la modération, la responsabilité collective, et critique le virilisme consumériste.

Bruno Humbeeck, psychopédagogue belge. Spécialiste de la violence scolaire, il insiste sur l'importance de développer l'empathie chez les garçons dès le plus jeune âge. Il milite pour des modèles éducatifs plus inclusifs, plus doux, et plus ouverts aux émotions.

Ces hommes, parmi tant d'autres, prouvent que la virilité peut être réinventée. Elle peut être douce sans être soumise, forte sans être brutale, lucide sans être cynique. Ce n'est pas un renoncement, mais une transformation. L'enjeu de la désintoxication des masculinités n'est pas seulement individuel. Il est systémique. Il concerne les institutions, les médias, l'école, la culture populaire, le langage. Il appelle des récits nouveaux, des figures complexes, des imaginaires partagés. Il s'agit de sortir du fantasme du « vrai homme », pour embrasser la pluralité des possibles : des hommes féminins, des hommes pères, des hommes tendres, des hommes artistes, des hommes qui s'aiment entre eux sans violence, des hommes qui se taisent pour mieux écouter.

La désintoxication des masculinités n'est pas une menace. C'est une chance. Elle libère les femmes des violences systémiques, mais elle libère aussi les hommes des chaînes invisibles de

leur propre carcan. Il ne s'agit pas de devenir un autre homme, mais d'en finir avec les injonctions à l'être. Il s'agit de devenir soi. Enfin.

Le courage de désapprendre

Le masculinisme est un contresens historique, une réaction de panique. Il faut désapprendre la domination pour retrouver un sens au mot "homme". Ce siècle ne sera ni masculin ni féminin : il sera post-patriarcal ou nihiliste.

Le masculinisme prospère sur une illusion : celle que l'on pourrait retrouver un ordre ancien, une virilité sans faille, une puissance hégémonique. Il promet le retour du roi, mais il dresse surtout des statues de sel tournées vers le passé. Face à lui, nous devons opposer non un autre dogme, mais un autre récit. Ce récit commence par un aveu : le patriarcat n'a pas seulement fait des victimes parmi les femmes, il a aussi déformé les hommes. Il les a enfermés dans des carcans d'invulnérabilité, de compétition, de domination. Désapprendre ces rôles, c'est se libérer. L'émancipation masculine ne se fera ni contre les femmes, ni contre les minorités, ni contre le temps. Elle se fera avec les autres, dans l'humilité, la solidarité, et le refus des hiérarchies absurdes. Il ne s'agit pas de renier le masculin, mais d'en inventer un qui ne soit plus l'ombre portée de la violence. C'est un travail long. Un chantier éthique, politique, culturel. Mais il est déjà commencé. Dans les crèches, les ateliers, les scènes de théâtre, les cellules de parole, les familles recomposées. Partout où un homme ose dire : je ne sais pas, je souffre, j'aime, j'écoute. Ce n'est pas un effondrement. C'est une métamorphose. Et peut-être, le véritable héros masculin du XXI^e siècle n'est pas celui qui conquiert ou impose, mais celui qui se défait des armes qu'on lui avait mises dans les mains. Un jour, le mâle cessera d'être en ruines. Il sera libre.

Dans les débats contemporains sur les genres, les rôles sociaux et les luttes d'émancipation, le masculinisme apparaît comme une force de résistance, souvent bruyante, parfois violente, face aux avancées féministes. Mais cette idéologie, qui prétend défendre les droits des hommes, se fonde sur une fiction : celle d'un homme opprimé, marginalisé, déchu. En réalité, le masculinisme n'est pas un mouvement d'émancipation, mais un contresens historique. Il ne cherche pas à libérer qui que ce soit, mais à restaurer un ordre ancien. Et c'est précisément en cela qu'il faut le comprendre : comme une réaction de panique devant la perte de privilèges historiquement établis. Depuis plusieurs décennies, les discours masculinistes fleurissent autour d'un même récit : celui d'un « homme en crise », menacé par le progrès des droits des

femmes, par les luttes LGBTQ+, par une société jugée « trop inclusive », « trop féminisée », voire « castratrice ». L'homme, jadis figure d'autorité et de raison, serait désormais ridiculisé, moqué, exclu. Le féminisme serait devenu un totalitarisme doux, un pouvoir occulte qui aurait inversé les rôles sans l'avouer. Ce discours n'est pas neuf. Il reprend les rhétoriques réactionnaires du XIXe siècle, lorsqu'après chaque conquête féminine, droit à l'éducation, au vote, à la contraception, des penseurs conservateurs annonçaient la fin de la civilisation. Ce que le masculinisme moderne présente comme une nouveauté est donc en réalité la répétition d'un schéma ancien : chaque pas en avant des femmes engendre une crispation, une crainte, un besoin de restaurer une domination perdue.

Historiquement, les droits des hommes n'ont jamais été mis en danger par les luttes féministes. Ce qui a été mis en cause, ce sont des privilèges, non des droits. Il n'a jamais été question de retirer aux hommes leur droit à l'éducation, à la parole publique, à l'intégrité physique ou à la justice équitable. Les féminismes ont contesté l'hégémonie masculine, non l'humanité des hommes. Le masculinisme, en tant que réaction, ne s'appuie pas sur une réalité historique solide mais sur une peur mythifiée : celle de la castration symbolique. Il transforme les pertes de pouvoir en injustices, les remises en cause en persécutions. Mais ce processus est structurellement erroné : les dominants ne perdent pas leurs droits quand les dominés en gagnent. L'égalité n'est pas une soustraction mais une addition. La liberté des femmes, loin d'éroder celle des hommes, libère aussi les masculinités des carcans violents dans lesquels elles se sont enfermées.

Le masculinisme est une panique identitaire. Il est le produit de l'angoisse qu'éprouvent certains hommes devant un monde qui change sans leur permission. Leur autorité n'est plus garantie. Leur rôle dans la famille, dans le travail, dans la cité est contesté. Le modèle viril du patriarce, du soldat, du conquérant est fragilisé. Face à cela, deux réactions sont possibles : l'adaptation ou la crispation. Le masculinisme choisit la crispation. Il crée des ennemis imaginaires : les féministes, les femmes « modernes », les professeurs d'université, les médias, les juges aux affaires familiales. Il alimente des fantasmes de persécution : l'homme serait systématiquement désavantagé en cas de divorce, en cas d'accusation, en cas de conflit. Il se radicalise dans des groupes en ligne, sur des forums, dans des communautés où se cultive la haine du féminisme, parfois sous couvert d'humour, souvent sous couvert de « justice ».

Mais la panique n'est pas une politique. Elle produit des slogans, pas des projets. Elle nourrit des ressentiments, pas des réformes. Elle pousse des hommes à se considérer comme les nouvelles victimes d'un système qui, dans les faits, continue de les favoriser dans de nombreux domaines (rémunération, accès au pouvoir, légitimité publique, etc.).

Le plus grand paradoxe du masculinisme est qu'il empêche précisément ce qu'il prétend défendre : la possibilité pour les hommes d'exister librement, en dehors des injonctions archaïques de virilité. En tentant de préserver des rôles figés, il empêche la réinvention des masculinités. Car le vrai défi aujourd'hui n'est pas de revenir à un âge d'or patriarcal (qui n'a jamais existé pour la majorité des hommes), mais d'imaginer des masculinités multiples, inclusives, pacifiées. Sortir de l'homme fort, de l'homme dominant, de l'homme infaillible, c'est offrir aux garçons et aux hommes des horizons plus vastes que ceux que leur laissent les figures de pouvoir traditionnel. C'est aussi reconnaître que la virilité, dans ses formes dominantes, est souvent un poids : elle interdit la vulnérabilité, l'expression émotionnelle, l'égalité dans le soin et la parentalité. Le masculinisme, en figé dans la défense d'un modèle dépassé, empêche cette mutation nécessaire. Il érige les mythes virils en normes éternelles, alors qu'ils ne sont que des constructions historiques, sociales, politiques, donc modifiables. Le masculinisme est un contresens historique parce qu'il confond progrès et menace, égalité et dépossession, justice et vengeance. Il est une réaction de panique devant un monde qui ne sacralise plus la domination masculine, et qui demande à tous, hommes compris, d'inventer d'autres manières d'être. La question aujourd'hui n'est pas : « Comment préserver les droits des hommes ? », mais : « Comment permettre aux hommes de s'émanciper des rôles violents qu'on leur a imposés ? » Cette émancipation ne passera pas par la revanche, mais par la solidarité. Par une écoute réelle des féminismes. Par une participation active à la déconstruction des rapports de pouvoir. C'est ainsi qu'on devient un homme libre, non en criant au vol quand les autres demandent justice, mais en marchant à leurs côtés.

“Être un homme”, disait mon grand-père, “c'est savoir se faire respecter.” Mais je n'ai jamais osé lui demander : à quel prix ? La domination masculine ne s'enseigne pas par des manuels. Elle s'infuse, comme un poison invisible, dans les gestes du quotidien. Le garçon apprend à être dur, à cacher sa peine, à faire taire ses émotions. On lui apprend que pleurer, c'est “pour les filles”, et qu'un vrai mec “se fait respecter”. On ne dit pas directement “domine”, mais on

dit : “impose-toi”. “Sois fort.” “Ne te laisse pas marcher dessus.” Il comprend très vite que sa valeur dépend de sa capacité à prendre la place dans la parole, dans l’espace, dans le désir.

Le code Napoléon de 1804⁶³ plaçait explicitement l’homme comme “chef de famille”, avec un pouvoir total sur l’épouse, les biens, les enfants. Cette hiérarchie familiale a profondément structuré les représentations de la masculinité pendant plus d’un siècle.

“Je croyais être un homme bien. Puis j’ai écouté ma fille me dire qu’elle avait peur de moi quand je criais. Et j’ai compris que j’étais un homme dangereux sans le savoir.” Le réveil est souvent brutal. Il ne vient pas d’un livre ou d’une conférence, mais d’une personne qu’on aime. Une femme qu’on a blessée, même sans le vouloir. Un enfant qu’on a effrayé. Une amie qui se tait quand on parle, et qui finit par dire : “Tu prends toute la place.” La lecture de témoignages féminins, notamment ceux issus de #MeToo, permet de saisir l’ampleur et la banalité des violences ordinaires. L’auto-questionnement guidé, comme proposé dans le *“ManKind Project”*⁶⁴, aide à identifier ses propres schémas de domination. L’analyse des privilèges⁶⁵ permet de comprendre ce qu’on reçoit sans le mériter.

“On m’avait dit que la virilité, c’était un costume de plomb. J’ai mis des années à comprendre qu’il m’empêchait de respirer.” La virilité toxique, c’est une armure : elle protège tout autant qu’elle enferme. Pour désapprendre la domination, il faut oser la vulnérabilité. Apprendre à dire “je ne sais pas”, “j’ai mal”, “j’ai besoin d’aide”. Il ne s’agit pas de devenir fragile, mais authentique. Suivre une thérapie ou un accompagnement psycho-émotionnel, spécifiquement autour des rapports genrés. Écrire une “lettre à son père” (symbolique ou réelle) pour interroger les modèles reçus. S’exercer à ne pas interrompre une femme pendant une discussion. Prendre conscience de combien de fois par jour on prend la parole en premier.

“Pour devenir un homme nouveau, il faut parfois quitter la meute.” Il existe des lieux où les hommes peuvent parler entre eux de ce qu’ils n’ont jamais osé dire : leur solitude, leur violence, leur honte. Ces espaces, comme les groupes de parole non-mixtes, sont précieux. Ils ne renforcent pas le patriarcat, ils le déconstruisent de l’intérieur. Par exemple en Suède, des cercles de parole masculins sont soutenus par l’État dans le cadre de la lutte contre les violences de genre. Le but est de prévenir plutôt que de punir. “STOP aux Violences Faites aux Femmes”, en France, forme des groupes d’hommes responsables de violences à désapprendre leurs comportements. Les cercles “Men Engage” à l’échelle internationale, rassemblent des

hommes pour réfléchir ensemble aux masculinités alternatives. Le podcast “Les couilles sur la table” de Victoire Tuillon est une ressource incontournable pour entendre d’autres voix d’hommes.

“Je voulais être un bon amant. Mais je n’avais jamais appris à être doux.” On croit souvent que l’amour viendra tout seul, que désirer suffit. Mais aimer, vraiment aimer, suppose de désapprendre le pouvoir. L’amour patriarcal, c’est celui qui exige, qui attend reconnaissance, qui contrôle. Il faut apprendre un amour sans possession, sans verticalité. “*Le Consentement*” de Vanessa Springora, pour comprendre les abus de pouvoir dans les relations. “*Un homme, ça ne pleure pas*” de Faïza Guène, pour explorer d’autres formes de tendresse masculine dans la fiction. “*L’amour en lutte*” de Bell Hooks, pour une vision féministe et radicale de l’amour comme acte politique.

“Et si être un homme, ce n’était pas un rôle, mais une disposition à la présence ?” Le mot *homme* ne doit plus être synonyme de pouvoir, de conquête, de froideur. Il peut redevenir un mot tendre. Pas un modèle à copier, mais un mouvement intérieur : celui de se tourner vers l’autre, sans armure, sans masque, sans drapeau. Il ne s’agit pas de “devenir des femmes”, comme le caricaturent les tenants du masculinisme, mais de redevenir entiers. D’unifier le sensible, le raisonnable, le fort et le doux. De sortir des cases pour exister enfin comme êtres libres.

Être un homme, aujourd’hui, ne devrait pas signifier être “au-dessus”, mais “au cœur”. C’est un chemin de désapprentissage, d’humilité et de réparation. Ce n’est pas une perte, mais une naissance. La domination nous a éloignés de tout : des autres, de nous-mêmes, de notre propre capacité d’émerveillement. Mais est-il encore temps ? Temps de se taire pour écouter. Temps de descendre de l’estrade pour marcher à côté. Temps de désapprendre pour apprendre enfin.

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître, et dans ce clair-obscur surgissent les monstres. » — Antonio Gramsci⁶⁶

Il est des seuils de l’histoire où le langage flanche, où les repères culturels vacillent, où les catégories millénaires se disloquent sous la pression d’un monde en métamorphose. Le XXI^e siècle est de ceux-là. Ce siècle naissant — malaxé de technologies démiurgiques, de révoltes identitaires, d’effondrements écologiques et d’accélération chaotiques — ne sera pas une

simple continuation du précédent. Il ne sera ni masculin, ni féminin, au sens où l'entendait le siècle dernier. Il sera post-patriarcal ou nihiliste. Il devra choisir entre le dépassement du vieux monde — celui des hiérarchies de genre, du monopole viriliste, de l'autorité verticale — ou l'effondrement dans une absurdité sans fin, où ne subsiste que la loi du plus fort, du plus bruyant, du plus violent.

Nous vivons encore dans les ruines du monde patriarcal. Non pas que le patriarcat soit mort, mais son autorité est aujourd'hui contestée, minée, dissoute dans l'acide lent de la critique. Les corps se rebellent. Les consciences se soulèvent. Les rôles sociaux autrefois fixés, sacralisés, genrés jusqu'à l'os, sont désormais déconstruits, redéfinis, parfois rejetés en bloc. Le patriarcat, ce n'est pas simplement l'homme dominant la femme. C'est un ordre symbolique, social, politique, qui structure les désirs, les fonctions, les récits. C'est la culture du chef, du père, du prêtre, du soldat, de l'homme-pilier, de l'homme-pouvoir. Une verticalité, une domination, un contrôle. Depuis des millénaires, cette structure a façonné le monde à son image, attribuant aux femmes le silence, la douceur, la fonction reproductrice ; aux hommes, l'agir, la guerre, la parole publique. Mais ce monde craque. Partout, les témoignages, les révoltes, les luttes féministes, queer, décoloniales, transidentitaires, creusent dans cette architecture des fissures irréparables. Les hommes eux-mêmes, de plus en plus nombreux, peinent à correspondre à l'idéal viril que leur assigne encore la société. Ils s'effondrent sous le poids de cette injonction à la force, au contrôle, au refus de la vulnérabilité. Si le patriarcat a été un système d'oppression pour les femmes, il est aussi une machine à mutiler les hommes.

Le vieux monde s'effondre et il ne se relèvera pas. Mais entre le monde ancien qui se délite et le monde nouveau qui peine à naître, une zone de vide s'installe. Un vide dans lequel s'engouffrent les discours réactionnaires, les crispations identitaires, les fantasmes de restauration virile. Le masculinisme, sous ses multiples avatars, influenceurs de la "red pill", coachs de "masculinité toxique", penseurs de la "civilisation occidentale en péril", mais surtout l'Amérique et Trump, constitue le symptôme le plus visible d'un malaise contemporain : celui d'une masculinité déboussolée, qui préfère le retour au mythe plutôt que le saut dans l'inconnu. Dans ce climat, certains hommes rejettent toute critique du patriarcat. Ils voient dans les mouvements féministes une menace existentielle, dans la liberté des femmes une castration symbolique. Leurs discours se radicalisent, se militarisent. Ils appellent à un retour à l'ordre, à l'homme fort, à la femme soumise. Ils fantasment un passé idéalisé où chacun était

« à sa place », c'est-à-dire à sa fonction. C'est cela, la tentation nihiliste : le refus du devenir. L'obsession de la grandeur perdue. La haine de la fluidité. Le besoin désespéré de repères fixes, de hiérarchies rassurantes, de récits clairs où le masculin domine et le féminin obéit. Mais ce nihilisme ne mène qu'à la violence. Il n'a pas d'avenir. Il se mord la queue si je peux me permettre l'expression !

Ceux qui refusent d'inventer un monde post-patriarcal creusent la tombe du sens. Ils retournent à la force brute, à l'identité comme armure, à la masculinité comme guerre. Dans ce monde-là, il n'y aura ni justice, ni amour, ni tendresse. Seulement des dominations, des luttes à mort, des vainqueurs éphémères. Ce n'est pas une société. C'est un champ de ruines. Mais il existe une autre voie. Un autre souffle. Une autre possibilité : celle d'un monde post-patriarcal. Ce monde n'est pas encore là. Il ne peut pas surgir d'un décret ou d'un slogan. Il demande un travail long, profond, parfois douloureux. Il suppose de penser autrement le pouvoir, les relations, la sexualité, le langage, la différence. Il ne s'agit pas de nier les sexes ou de gommer les identités, mais de sortir de leur usage hiérarchique, de leur instrumentalisation politique.

Un monde post-patriarcal, c'est un monde où le masculin et le féminin ne sont plus des fardeaux, des prisons ou des injonctions, mais des pôles, des intensités, des puissances à explorer. C'est un monde où la force n'est plus une arme, mais une ressource partagée. Où la vulnérabilité n'est plus honteuse, mais reconnue comme un trait commun de notre humanité. Ce monde est déjà en germes, dans les luttes intersectionnelles, dans les expériences non-binaires, dans les récits transgressifs, dans les pédagogies féministes, dans les utopies queer, dans la tendresse retrouvée entre les hommes, dans l'autorisation à pleurer, à douter, à aimer sans posséder. Il se trouve dans chaque rupture de la norme, chaque geste qui désobéit à l'ordre genré.

Nous sommes à la croisée des chemins. Ce siècle sera ce que nous en ferons. Soit, nous poursuivons l'illusion de la domination, en tentant de sauver les formes mortes du patriarcat, et alors nous sombrerons dans un nihilisme violent, où le sens s'efface derrière la brutalité des rapports de force. Soit, nous inventons un monde post-patriarcal, un monde relationnel, horizontal, pluriel, où la masculinité et la féminité ne sont plus des armes, mais des langages.

Il ne s'agit pas de "réconcilier" les genres, comme si l'un devait pardonner à l'autre. Il ne s'agit pas non plus de faire triompher l'un au détriment de l'autre. Il s'agit d'aller au-delà. D'en finir avec le partage binaire, la hiérarchie implicite, la guerre symbolique. Il s'agit de construire un monde où les enfants, filles ou garçons, puissent grandir sans apprendre la domination ou la soumission, sans intérioriser le pouvoir comme essence de leur genre.

Ce siècle ne sera pas l'apothéose du féminin, ni la revanche du masculin. Il ne sera ni l'un ni l'autre. Il sera post-patriarcal ou il ne sera qu'un long suicide culturel, politique, affectif. Une répétition vide, sans mémoire ni avenir.

Il est encore temps de choisir.

Epilogue

Il y a des empires qui naissent dans la violence des conquêtes, d'autres dans la lente accumulation des richesses et de l'influence. L'ascension des États-Unis vers le rang de première puissance mondiale ne tient pas à un seul événement, mais à un enchaînement cohérent de facteurs géographiques, économiques, militaires, idéologiques qui, ensemble, ont forgé une suprématie sans précédent.

Tout commence avec un avantage décisif : la géographie. Les États-Unis se développent sur un territoire vaste, riche en ressources naturelles et protégé par deux océans. Ni voisins menaçants, ni conflits européens sur leur sol : l'Amérique a pu croître à l'abri, concentrée sur sa propre expansion. Dès le XIXe siècle, elle se lance dans une conquête intérieure : la fameuse "Conquête de l'Ouest", faite de rails, de blé, d'acier et de sang. Cet isolement, loin de freiner leur développement, devient un atout. Les États-Unis observent le monde de loin, mais s'équipent vite pour y jouer un rôle central.

À la fin du XIXe siècle, les États-Unis ne sont plus une jeune république en devenir. Ils deviennent la première puissance industrielle mondiale, dépassant le Royaume-Uni. L'économie américaine, tirée par des figures comme Carnegie (acier), Rockefeller (pétrole) ou Edison (électricité), repose sur un capitalisme agressif, une main-d'œuvre immigrée massive et une innovation constante. Les villes croissent, les usines tournent, le chemin de fer unit les côtes, et le pays devient un géant économique aux appétits d'exportation. L'immense marché intérieur soutient la production ; l'extérieur devient un horizon de plus en plus convoité. C'est durant la Première Guerre mondiale, en 1917, que les États-Unis font leur première véritable entrée sur la scène mondiale. Le président Wilson propose une paix fondée sur des principes universels, et les troupes américaines contribuent à la victoire alliée. Pourtant, après la guerre, les États-Unis se replient sur eux-mêmes. Ils sont une puissance économique, mais pas encore un leader politique mondial.

Tout change avec la Seconde Guerre mondiale. Cette fois, les États-Unis s'engagent pleinement. Ils deviennent l'arsenal du monde libre, produisant armes, nourriture, navires, tanks. En 1945, l'Europe est en ruine. L'URSS est saignée, l'Asie exsangue. Seuls les États-Unis sortent intacts, renforcés, prospères. Leur supériorité est nette : Ils détiennent plus de la

moitié de la production industrielle mondiale. Ils possèdent l'arme atomique. Le dollar devient la référence de l'économie mondiale. Leur culture, cinéma, musique, mode de vie, inonde la planète.

Dans ce contexte, le Plan Marshall, lancé en 1947, agit comme une double manœuvre géopolitique et économique. Officiellement, il s'agit d'aider à la reconstruction de l'Europe. En réalité, cette aide de 13 milliards de dollars sert surtout les intérêts américains. La plupart de ces fonds reviennent directement dans l'économie américaine : les pays européens utilisent l'aide pour acheter machines, blé, charbon, véhicules produits aux États-Unis. Résultat : les usines américaines tournent à plein régime, les exportations explosent, et le pays évite une crise de reconversion après la guerre.

Ce plan renforce aussi l'ancrage de l'Europe dans le camp occidental, libre-échangiste, aligné sur Washington. Le dollar s'impose. Le modèle américain triomphe. Le Plan Marshall n'est pas seulement un geste de générosité : c'est une stratégie gagnant-gagnant, qui assure à l'Amérique la stabilité de ses partenaires, l'expansion de ses marchés et la fidélité de ses alliés.

De 1947 à 1991, les États-Unis s'affrontent à l'Union soviétique dans une lutte d'influence planétaire. Tandis que les blocs s'arment, les États-Unis développent des innovations majeures : informatique, conquête spatiale, télécommunications. Ils inondent le monde de leurs produits, de leurs récits, de leurs symboles. Hollywood devient un instrument de soft power. Coca-Cola et Levi's s'installent dans les imaginaires. Le modèle capitaliste triomphe dans la consommation de masse. L'anglais devient la langue de la science, des affaires, de la diplomatie.

En 1991, la chute de l'URSS laisse les États-Unis seuls maîtres du jeu mondial. Ils sont alors, sans contestation possible, la seule superpuissance globale.

Au XXI^e siècle, l'Amérique reste la première économie mondiale, malgré la montée de la Chine. Sa monnaie, son armée, sa culture, ses universités, ses entreprises technologiques (Google, Apple, Microsoft...) dominent l'économie globale. Pourtant, cette puissance est aujourd'hui plus contestée. Les États-Unis doivent faire face à des défis intérieurs (inégalités, polarisation politique, dette...) et extérieurs (multipolarité, montée de la Chine, crises géopolitiques). Leur hégémonie n'est plus absolue, mais leur centralité reste incontestée.

Ce qui a permis aux États-Unis de devenir la première puissance mondiale, c'est moins un miracle qu'une convergence de forces : territoire riche, institutions stables, capitalisme inventif, victoire militaire, domination culturelle et stratégie économique globale.

Le Plan Marshall n'en est qu'un exemple parmi d'autres : un épisode où la générosité rejoint l'intérêt, où l'aide devient levier, et où l'économie américaine se nourrit du monde qu'elle contribue à reconstruire.

Le siècle américain ne s'est pas imposé par la force seule, mais par une combinaison redoutablement efficace d'influence, de technologie, de commerce et de narration.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Amérique s'est imposée non seulement comme une puissance économique et militaire, mais aussi comme un producteur hégémonique de récits, de valeurs, de modèles. Qu'ils soient politiques, culturels, technologiques ou spirituels, ces modèles ont irrigué la planète entière. Aujourd'hui, cette influence n'a pas disparu, elle s'est transformée, radicalisée. Une nouvelle génération de figures américaines mêle populisme autoritaire, technolibertarisme et identitarisme viriliste. Le triumvirat Trump–Musk–Vance incarne cette mutation idéologique de l'Empire. Tous trois participent à la recomposition d'une Amérique mythifiée, obsédée par la virilité perdue, la disruption systémique, et le retour à un ordre civilisationnel fantasmé.

Ce n'est pas seulement une affaire intérieure. Leurs idées, diffusées par les réseaux sociaux, les think tanks, les plateformes technologiques et les satellites médiatiques, modifient en profondeur l'équilibre des démocraties occidentales. De Paris à Varsovie, de Rome à Ottawa, on voit monter les passions autoritaires, le rejet des minorités, l'hostilité aux féminismes, et la réhabilitation brutale de la figure masculine conquérante. Derrière cette offensive idéologique, un mot s'impose, longtemps relégué à la marge : masculinisme. Ce dernier n'est pas seulement une réaction aux conquêtes féministes. Il est désormais un projet politique global, viralisé par une Amérique qui rêve de se restaurer par la force, la foi, le contrôle technologique et l'exclusion.

Trump n'a pas inventé le populisme autoritaire, mais il l'a élevé au rang de spectacle mondial. Son langage brutal, sa rhétorique de l'ennemi intérieur, sa nostalgie d'une Amérique blanche et conquérante ont rencontré une résonance planétaire. À ses débuts, beaucoup le considéraient comme une anomalie, un épiphénomène. Mais son style de gouvernance :

conflictuel, hyper-personnalisé, défiant les institutions, a servi de modèle à une génération de leaders et d'idéologues qui voient dans le chef fort une réponse à la "crise de la masculinité".

Chez Trump, la virilité n'est pas simplement affichée : elle est le cœur du projet. L'homme fort, propriétaire, père de famille, conquérant, dominateur sexuel, est opposé au "féminisme", au "wokisme", à l'égalitarisme et à toute forme de vulnérabilité. Son slogan « Make America Great Again » se lit aussi comme un appel à "Make Men Great Again".

L'autre visage de l'Amérique contemporaine se lit dans la figure d'Elon Musk. À première vue, l'ingénieur milliardaire semble loin du tumulte politique. Et pourtant, Musk est un acteur clef de la radicalisation idéologique. Propriétaire de X, partisan affiché de la liberté d'expression totale, Musk est un accélérateur de polarisation politique. Son dédain pour les conventions, les régulations, les institutions démocratiques, sa fascination pour l'auto-suffisance, et son mépris ouvert pour les politiques sociales et progressistes en font une figure essentielle du technomasculinisme. Chez Musk, la technologie devient une arme virile, individualiste, colonisatrice. Il réinvente le cow-boy, non plus à cheval mais en Tesla, rêvant de déserts numériques et de terres vierges à dominer.

Enfin, J.D. Vance, sénateur de l'Ohio, offre une synthèse des deux précédents : une rhétorique identitaire, nostalgique, alliée à un conservatisme social et religieux radical. Vance ne cache pas son admiration pour Orbán ou Poutine, et voit dans le retour à une société patriarcale fondée sur l'autorité masculine et l'ordre chrétien une nécessité civilisationnelle. Il se présente comme le porte-parole d'une Amérique abandonnée, humiliée, mais surtout "féminisée" par les élites culturelles. À ses yeux, la restauration du pays passe par une réhabilitation de la famille traditionnelle, de la hiérarchie des rôles sexuels, et de la guerre culturelle permanente contre les mouvements de justice sociale.

Le masculinisme n'est pas un simple ensemble de frustrations. Il est devenu, à travers cette nouvelle Amérique, un corpus idéologique transnational. Il repose sur trois piliers : Le rejet de l'égalité, la glorification de la force et le mépris du care et de la vulnérabilité.

Sous ces apparats, le masculinisme s'exporte. On le retrouve dans les discours d'Éric Zemmour en France, dans les politiques natalistes de Giorgia Meloni en Italie, dans les projets anti-LGBTQ+ de l'extrême droite espagnole. Chaque fois, il s'accompagne d'un récit d'effondrement

civilisationnel, où le salut viendrait d'un retour à l'homme viril, blanc, hétérosexuel, chef de famille et défenseur de l'ordre.

Ce n'est pas un hasard si les nouvelles figures de la droite mondiale revendiquent leur inspiration américaine. L'Amérique continue d'être perçue comme la matrice du monde moderne. Ce qui s'y passe n'est jamais sans conséquence ailleurs. Quand un Trump triomphe, c'est l'idée même de démocratie libérale qui recule. Quand un Musk s'érige en censeur des censeurs, ce sont des millions d'esprits qui s'autorisent à haïr plus librement. Quand un Vance évoque la décadence morale de l'Occident, les évangéliques brésiliens, les identitaires allemands ou les islamistes indonésiens y trouvent une justification à leur propre croisade.

Ce phénomène est culturel, politique, religieux. Il réactive les fondements d'une Amérique puritaine, patriarcale, conquérante, mais le fait avec les armes de la postmodernité : les algorithmes, les réseaux sociaux, les mèmes, les plateformes. Le contenu idéologique est ancien, mais son mode de diffusion est ultramoderne. Le masculinisme n'a plus besoin de livres ni de partis, il suffit d'un tweet, d'un podcast, d'une vidéo virale.

Faut-il alors céder au pessimisme ? L'Amérique des extrêmes est-elle condamnée à s'imposer comme modèle planétaire ? Rien n'est inéluctable, mais l'inertie est puissante. Tant que les démocraties ne proposeront pas de récit alternatif puissant, positif, désirable, la tentation du masculinisme continuera de croître. Il est urgent de revaloriser la vulnérabilité, la solidarité, la coopération, non comme des faiblesses, mais comme des formes supérieures de civilisation. Il faut redonner au masculin d'autres visages que celui du chef, du guerrier ou du père autoritaire. Le monde ne manque pas d'hommes sensibles, doux, justes, mais il manque de récits où ces figures seraient mises en avant comme des héros. Ce combat est culturel, mais aussi institutionnel. Il suppose une régulation forte des plateformes, une réaffirmation du pluralisme, une attention extrême à l'éducation, à la justice sociale, à la répartition du pouvoir. Car ce que le masculinisme masque, c'est une lutte de classes, de genres, et de mémoires.

Trump, Musk, Vance : derrière leurs différences, un projet commun se dessine. Restaurer une Amérique virile, blanche, conquérante, technophile, chrétienne. Ce projet n'est pas qu'américain : il contamine déjà les démocraties du monde entier, dans un processus insidieux de fascisation douce. À nous de nommer cette menace « masculinisme », et de lui opposer

non pas des incantations morales, mais une vision. Une vision du monde ouverte, plurielle, profondément humaine.

Parmi les grands récits de notre époque, celui de la libération des genres, de la remise en question des hiérarchies patriarcales et de l'émancipation des subjectivités marginalisées semble occuper une place de plus en plus visible. Les luttes féministes, queer, trans et intersectionnelles ont nourri une dynamique politique qui, malgré les résistances, a réussi à imposer ses termes dans certains espaces médiatiques, universitaires, voire juridiques. Mais cette avancée est loin d'être une victoire définitive. Elle s'inscrit dans un monde humain profondément autocentré, saturé de contradictions, dominé par une logique de pouvoir, d'égoïsme et de reproduction des systèmes qui le structurent. Dans ce contexte, peut-on raisonnablement croire à l'éradication du masculinisme ? Rien n'est moins sûr.

Le masculinisme n'est pas qu'un discours. C'est un système, une matrice idéologique qui dépasse de loin les discours visibles des groupes d'hommes frustrés ou agressifs. Il est enraciné dans la culture, dans l'histoire, dans les institutions. Il est l'ossature invisible de la société patriarcale. Il s'exprime dans les gestes, dans les lois, dans l'économie, dans la guerre, dans la religion, dans l'humour, dans l'éducation. Il se confond avec la « normalité ». Il fait passer ses privilèges pour de simples évidences. Et il sait muter, se dissimuler, se réinventer. Ce qu'on appelle aujourd'hui le masculinisme, dans sa version la plus visible, n'est que la manifestation défensive d'un ordre ancien qui sent sa légitimité vaciller. Une réaction. Une crispation. Mais elle est nourrie par une énergie puissante : la peur. Peur de perdre un pouvoir millénaire. Peur de devoir partager. Peur d'exister autrement que par la domination. Et c'est précisément cette peur, alliée à l'égoïsme humain, qui rend l'anéantissement du masculinisme presque impossible dans l'état actuel du monde.

L'humanité aime se raconter qu'elle progresse. Que la civilisation avance, que les mœurs évoluent, que les idées nouvelles finissent toujours par triompher. C'est en partie vrai. Mais cette narration optimiste occulte une réalité plus triviale : nous sommes une espèce animée par la conservation de ses intérêts. L'homme moderne, malgré ses discours sur la morale et la justice, agit d'abord pour préserver ce qu'il possède, ce qu'il contrôle, ce qui le conforte. Et quand ce qu'il possède, c'est un pouvoir systémique : celui de pouvoir parler, d'occuper l'espace, de disposer du corps des autres, de s'imposer comme norme, alors il devient très difficile de le convaincre de le lâcher. Même dans les sphères dites « progressistes », l'égoïsme

masculin se niche dans les interstices. Il se fait discret, mais il agit : dans les choix de parole, dans les rapports affectifs, dans la répartition des tâches, dans les stratégies de domination douce. Le masculinisme n'a pas besoin de vociférer sur les forums d'incels pour exister. Il vit paisiblement dans les couples de gauche, dans les entreprises éco-responsables, dans les associations humanitaires. Partout où l'homme défend encore son identité comme un bastion, le masculinisme survit. Et il survit d'autant mieux que l'humanité se pense moralement supérieure sans jamais affronter frontalement ses angles morts.

L'un des défis les plus immenses dans la lutte contre le masculinisme, c'est l'impossibilité qu'a encore l'humanité, ou du moins sa majorité, à se décentrer. Penser l'autre. Écouter. Renoncer. Changer de point de vue. Admettre que l'on est en tort. Sortir du confort de sa posture dominante. Ces gestes simples sont d'une violence insupportable pour beaucoup. Le monde masculinisé, depuis des siècles, est bâti sur une architecture du moi central : je parle, je pense, je décide, je dirige, je conquiers.

Le féminisme, dans ce qu'il a de plus radical et de plus vrai, demande un déplacement profond. Il exige qu'on accepte l'altérité. Qu'on entende la douleur. Qu'on cède une place. Qu'on remette en question son propre langage. Qu'on admette que l'on a profité d'un système. Or cela, l'humain autocentré le refuse. Il préfère s'inventer des justifications. Il crée des masculinités alternatives, des identités réconciliées, des mythes de virilité douce. Il redore son image, mais il ne cède pas le pouvoir. Face à cette inertie, les mouvements d'émancipation doivent redoubler d'efforts. Mais ils ne sont pas exempts de contradictions. Certaines luttes féministes sont récupérées par des logiques capitalistes, certaines voix minoritaires sont instrumentalisées par des agendas politiques conservateurs, certaines figures de proue du féminisme blanc s'allient à des structures de domination raciale. Le système est habile. Il avale ce qui le dérange et le transforme en produit.

Le masculinisme, loin d'être éradiqué, se dilue dans les institutions. Il reprend du terrain sous des formes subtiles : injonction au dialogue équilibré, appel à la "neutralité", défense de la "liberté d'expression" masculine, lutte contre la "misandrie". L'égalité devient un slogan publicitaire. Le patriarcat se grime en progressisme. La guerre continue, mais elle est sémantique, culturelle, légale.

Anéantir le masculinisme supposerait un bouleversement anthropologique. Une révolution intime. Une désidentification de l'homme à son propre pouvoir. Une reconfiguration du désir, du langage, du corps social. Or, tant que l'humanité restera fondamentalement égoïste, aut centrée, orgueilleuse, elle n'en aura pas la force. Elle préférera les demi-mesures, les symboles, les aménagements. Elle cédera un peu pour mieux garder l'essentiel. Elle négociera sa culpabilité contre des réformes superficielles. Il ne s'agit pas ici de désespérer, mais de voir clairement. Le combat contre le masculinisme est peut-être le plus radical de tous, car il touche à ce que l'humain a de plus enraciné : sa peur de ne plus être au centre. Et tant que cette peur gouvernera le monde, la domination masculine survivra. Déguisée, modulée, mais intacte.

Table des matières

Introduction	2
Les avatars d'un nouveau mythe du salut	6
Le masculinisme où la défaite déguisée	9
La peur du déclin.....	11
Un ordre viriliste et autoritarisme culturel.....	18
Le renversement victimaire	21
Un malaise qui prend forme	24
L'invisibilité des exclus	27
L'homme blanc pauvre dans l'Amérique contemporaine	31
Trump, la virilité carnavalesque.....	33
Vance, le prophète de demain.....	43
Musk, le tech-viril	47
Religion, patriarcat et l'ordre	55
Le fondamentalisme évangélique blanc	59
L'approche sexuelle des masculinistes.....	65
Effondrement des rôles masculins	67
La virilité en miettes	70
L'ordre symbolique perdu	73
Le Masculinisme dans le monde	76
Désintoxication des masculinités.....	82
Vers une masculinité plurielle	87
Une virilité à réinventer	90
Le courage de désapprendre.....	93
Epilogue.....	101
Notes	110

Notes

¹ Dogues au sens figuré ou littéraire : dans certains textes, le mot peut être utilisé pour évoquer des hommes féroces, violents, ou dominateurs, souvent de manière métaphorique.

² Le terme "woke" vient de l'anglais « *to wake* » (se réveiller), et signifie littéralement « éveillé ». À l'origine, il était utilisé dans les milieux afro-américains pour désigner une conscience aiguë des injustices sociales, notamment le racisme. Être *woke*, c'était être *éveillé* aux discriminations systémiques, aux privilèges invisibles et aux rapports de pouvoir qui structurent la société.

³ Le phénomène QAnon est un mouvement conspirationniste d'extrême droite né aux États-Unis à la fin de 2017. Il s'est rapidement transformé en une idéologie politique et sociale tentaculaire, fondée sur des théories du complot, une méfiance extrême envers les institutions et un culte autour de figures comme Donald Trump.

⁴ Le mot eschatologique vient du grec *eschatos* (ἔσχατος), qui signifie « dernier » ou « final ». Il se rapporte à l'eschatologie, c'est-à-dire l'étude ou la réflexion sur les fins dernières, dans un sens religieux, philosophique ou symbolique.

⁵ Les sphères de l'"alt-right" (abréviation de *alternative right*, soit « droite alternative ») désignent un ensemble mouvant de milieux, de communautés en ligne, de figures publiques et de discours politiques situés à l'extrême droite, qui se distinguent des droites traditionnelles par leur ton, leurs méthodes et leurs références idéologiques.

⁶ Le terme « féminazie » est un mot-valise formé à partir de *féministe* et *nazi*. Il a été popularisé dans les années 1990 par le commentateur politique conservateur américain Rush Limbaugh, dans une optique délibérément provocatrice et péjorative. Ce terme est aujourd'hui considéré comme profondément sexiste et diffamatoire.

⁷ Le terme gynocratie (ou *gynocracy* en anglais) désigne littéralement un système de gouvernement ou de domination exercé par les femmes. Il vient du grec *gynē* (femme) et *kratos* (pouvoir). En théorie, c'est l'opposé d'une patriarchie, où le pouvoir est détenu par les hommes. Mais dans la réalité contemporaine, la "gynocratie" est avant tout un mythe politique et idéologique utilisé principalement dans les discours masculinistes ou réactionnaires.

⁸ C'est un fait statistiquement robuste, bien documenté par les organismes de santé publique comme l'OMS, l'INSERM (en France), ou les CDC (aux États-Unis)

⁹ Ce constat est bien documenté par les données épidémiologiques, sociologiques et démographiques.

¹⁰ C'est un phénomène inquiétant mais bien réel, que l'on observe dans de nombreux pays occidentaux, en particulier dans certaines classes sociales populaires ou marginalisées. De plus en plus de chercheurs, d'éducateurs et de sociologues tirent la sonnette d'alarme : les garçons (et futurs hommes) de certains milieux sont en souffrance scolaire, sociale, psychique et existentielle

¹¹ Les hommes sont aussi victimes de violences — physiques, psychologiques, sexuelles — et ces violences sont souvent sous-déclarées, invisibilisées ou moquées. Si les femmes restent les principales victimes des violences sexistes, il est crucial de reconnaître que les hommes aussi peuvent être agressés, humiliés, blessés, et que le silence qui entoure leur souffrance est un produit direct des normes virilistes. En France (données INSEE et ministère de l'Intérieur), étude américaine du CDC de 2015 (Centers for Disease Control and Prevention)

¹² Le terme incel est la contraction de *involuntary celibate*, ou célibataire involontaire en français. Il désigne une personne (souvent un homme hétérosexuel) qui se considère comme exclue du marché sexuel ou romantique, non par choix, mais à cause de facteurs qu'elle attribue souvent à son apparence physique, à des normes sociales ou à des dynamiques de genre.

¹³ Jordan Peterson est un psychologue clinicien canadien, professeur de psychologie, et auteur, devenu une figure publique controversée dans les années 2010.

¹⁴ Warren Farrell est une figure centrale du mouvement des droits des hommes (men's rights movement) aux États-Unis. Son parcours est paradoxal et controversé : il a commencé comme militant féministe dans les années 1970 avant de devenir l'un des principaux penseurs du masculinisme contemporain.

¹⁵ Paul Elam est une figure controversée du mouvement des droits des hommes (Men's Rights Movement) aux États-Unis. Ancien conseiller en toxicomanie pendant 30 ans, il a fondé en 2009 le site A Voice for Men (AVfM), qui est devenu l'une des plateformes les plus influentes de la "manosphère" en ligne

¹⁶ Le Bureau du Recensement des États-Unis est l'agence principale du gouvernement fédéral chargée de produire des données statistiques sur la population américaine et son économie. Il dépend du Département du Commerce des États-Unis et son siège se trouve à Suitland, dans le Maryland.

¹⁷ Anne Case est une économiste américaine renommée, professeure émérite à l'université de Princeton, spécialisée dans l'économie de la santé, l'économie du travail et les études sur le développement.

¹⁸ Sir Angus Deaton est un économiste britannico-américain né le 19 octobre 1945 à Édimbourg, en Écosse. Spécialiste de la microéconomie, il est reconnu pour ses travaux sur la consommation, la pauvreté et le bien-être

¹⁹ Reddit est une plateforme sociale américaine de partage de contenus et de discussions, fondée en 2005 par Steve Huffman, Alexis Ohanian et Aaron Swartz. Elle permet aux utilisateurs inscrits (appelés « redditors ») de publier des liens, des textes, des images ou des vidéos, qui sont ensuite soumis aux votes positifs (upvotes) ou négatifs (downvotes) de la communauté. Les publications les plus appréciées remontent en tête des fils d'actualité.

²⁰ Candace Owens est une commentatrice politique américaine conservatrice, née le 29 avril 1989 à White Plains, dans l'État de New York. Elle est connue pour ses prises de position controversées sur des sujets tels que le mouvement Black Lives Matter, le féminisme, les vaccins et l'immigration.

²¹ Larry Elder est un animateur de radio, auteur, avocat et homme politique américain conservateur, né le 27 avril 1952 à Los Angeles. Il est principalement connu pour son émission *The Larry Elder Show*, diffusée à partir de 1993 sur KABC à Los Angeles, puis syndiquée au niveau national. Surnommé le « Sage de South Central », Elder est une figure influente du conservatisme afro-américain.

²² Ben Carson est un neurochirurgien, auteur et homme politique américain, né le 18 septembre 1951 à Détroit, Michigan. Il est reconnu pour ses contributions majeures en neurochirurgie pédiatrique et pour son engagement politique au sein du Parti républicain.

²³ Le « Platinum Plan » est une initiative dévoilée par Donald Trump en septembre 2020, durant sa campagne présidentielle, visant à renforcer le soutien des électeurs afro-américains. Ce plan promettait un investissement de 500 milliards de dollars pour favoriser l'accès au capital, créer des emplois et promouvoir l'égalité des chances au sein des communautés noires.

²⁴ Kevin Roshon Samuels (1969–2022) était un consultant en image et une personnalité d'internet américaine, devenu célèbre pour ses conseils en relations et ses critiques sur les dynamiques de genre, notamment au sein de la communauté afro-américaine

²⁵ Andrew Tate, de son nom complet Emory Andrew Tate III, est une personnalité américano-britannique née le 1er décembre 1986 à Washington, D.C. Ancien champion de kickboxing, il s'est reconverti en influenceur controversé, notamment pour ses propos misogynes et ses activités en ligne.

²⁶ Kamala Harris est une figure politique américaine majeure, connue pour ses nombreuses premières historiques et son engagement en faveur des droits civiques. Elle fut désignée remplaçante de Joe Biden en 2024.

²⁷ Alexandria Ocasio-Cortez, souvent désignée par ses initiales AOC, est une figure emblématique de l'aile progressiste du Parti démocrate américain. Née le 13 octobre 1989 dans le Bronx, à New York, elle est devenue

en 2019 la plus jeune femme jamais élue au Congrès des États-Unis, représentant le 14^e district de New York, qui comprend des quartiers du Bronx et du Queens

²⁸ Le GI Bill (abréviation de *Servicemen's Readjustment Act of 1944*) est une loi emblématique des États-Unis qui a profondément transformé la société américaine après la Seconde Guerre mondiale. Le GI Bill a été adopté pour faciliter le retour à la vie civile des soldats américains démobilisés (les « GIs »)

²⁹ Patrick Deneen est un politologue et philosophe politique américain, connu pour ses critiques acerbes du libéralisme moderne et pour son rôle dans le renouveau intellectuel du conservatisme antilibéral aux États-Unis. Il enseigne à l'Université de Notre Dame (Indiana) et s'inscrit dans le courant des penseurs catholiques conservateurs.

³⁰ La Conservative Political Action Conference (CPAC) est l'un des événements politiques les plus influents de la droite américaine. Organisée chaque année depuis 1974 par l'American Conservative Union (ACU), elle réunit des responsables politiques, des militants, des intellectuels et des figures médiatiques conservateurs pour définir les priorités idéologiques du mouvement.

³¹ Le terme « Don't Say Gay » désigne une série de lois adoptées en Floride depuis 2022, officiellement connues sous le nom de Parental Rights in Education Act. Initiées par le gouverneur Ron DeSantis, ces lois visent à restreindre l'enseignement et les discussions sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre dans les écoles publiques.

³² Günther Anders (1902–1992) est un philosophe allemand majeur du XX^e siècle, encore trop méconnu, dont la pensée radicale s'articule autour d'une critique profonde de la technologie, de l'inhumanité contemporaine, et de ce qu'il appelle la « honte prométhéenne ». Antifasciste, survivant de l'exil, témoin de l'ère nucléaire, Anders a construit une œuvre philosophique inquiète, lucide et parfois prophétique.

³³ Bernard Stiegler (1952–2020) était un philosophe français majeur, reconnu pour sa réflexion sur les liens entre technique, temps, individuation et société. Son parcours de vie singulier, marqué par une transformation radicale en prison, a profondément influencé sa pensée

³⁴ La formule "Move fast and break things" est devenue célèbre comme mantra de l'innovation technologique, particulièrement associée à Mark Zuckerberg et à Facebook dans ses premières années. Elle incarne une philosophie de développement rapide, de prise de risque et d'expérimentation agressive, même au prix de la stabilité ou de la casse.

³⁵ Le Pew Research Center est un think tank non partisan et à but non lucratif basé à Washington, D.C.. Il se consacre à informer le public sur les enjeux, les attitudes et les tendances qui façonnent le monde contemporain. Créé en 2004 en tant que filiale de The Pew Charitable Trusts (son principal financeur), le centre ne prend aucune position politique ou partisane. Il est reconnu pour la qualité et la rigueur de ses recherches en sciences sociales.

³⁶ Gallup est une entreprise américaine spécialisée dans l'analyse et le conseil, fondée en 1935 par George Gallup. Elle est mondialement reconnue pour ses sondages d'opinion publique, notamment le célèbre « Gallup Poll », qui mesure les attitudes des citoyens sur des sujets politiques, économiques et sociaux.

³⁷ Le Christian Nationalism (ou nationalisme chrétien) est un courant politico-religieux principalement observable aux États-Unis, qui cherche à imbriquer étroitement la religion chrétienne (souvent dans sa version évangélique conservatrice) avec l'identité nationale et les institutions politiques. C'est une idéologie qui prétend que les États-Unis ont été fondés en tant que nation chrétienne et que leur prospérité dépend de leur fidélité à cette supposée identité chrétienne.

³⁸ Le dominionisme est un courant religieux et politique nord-américain, principalement évangélique, qui vise à établir une gouvernance chrétienne sur la société, souvent en s'appuyant sur une lecture littérale de la Bible et en prônant une forme de théocratie chrétienne. Ce mouvement, bien que diversifié, a gagné en influence dans certains cercles conservateurs aux États-Unis, particulièrement depuis les années 1980.

³⁹ Le phénomène des milices religieuses armées aux États-Unis est un sujet complexe, à la croisée de la religion, du nationalisme, de la culture des armes et de la méfiance envers l'État fédéral. Ces groupes, bien que marginaux au sein de la population américaine, jouent un rôle significatif dans le paysage politique et idéologique des États-Unis, notamment dans les débats sur le port d'armes, la liberté religieuse, et la souveraineté individuelle.

⁴⁰ George Marsden est un historien américain de renom, spécialisé dans l'histoire intellectuelle et religieuse des États-Unis. Il est surtout connu pour ses travaux sur l'évangélisme, le fondamentalisme chrétien et la place du christianisme dans l'enseignement supérieur américain.

⁴¹ Promise Keepers (littéralement « Gardiens de promesses ») est une organisation chrétienne évangélique fondée en 1990 par Bill McCartney, ancien entraîneur de football de l'université du Colorado. Son siège se trouve à Colorado Springs, aux États-Unis.

⁴² Kristin Kobes Du Mez est une historienne américaine de renom, spécialisée dans l'histoire des femmes, de la religion et des États-Unis. Elle est particulièrement connue pour ses analyses critiques du mouvement évangélique américain, notamment en ce qui concerne les questions de genre, de masculinité et de nationalisme chrétien.

⁴³ Le Council on Biblical Manhood and Womanhood (CBMW), que l'on peut traduire en français par « Conseil pour la masculinité et la féminité bibliques », est une organisation évangélique américaine fondée en 1987. Elle promeut une vision complémentariste des rôles de genre fondée sur une lecture littérale et conservatrice de la Bible.

⁴⁴ Les « Wild at Heart Boot Camps » sont des retraites chrétiennes pour hommes, inspirées du livre *Wild at Heart* de John Eldredge. Ces retraites visent à aider les participants à reconnecter avec leur cœur masculin, à guérir leurs blessures intérieures et à redécouvrir leur identité profonde en tant qu'hommes créés à l'image de Dieu.

⁴⁵ Le mouvement "True Love Waits" (TLW) est un courant chrétien évangélique né aux États-Unis au début des années 1990. Il promeut l'abstinence sexuelle avant le mariage, souvent dans une optique de pureté morale et religieuse.

⁴⁶ Andrew L. Whitehead est professeur de sociologie à l'Université de l'Indiana à Indianapolis et directeur exécutif de l'Association of Religion Data Archives (ARDA), rattachée au Center for the Study of Religion and American Culture.

⁴⁷ La révocation de *Roe v. Wade* est un événement juridique et politique majeur dans l'histoire des États-Unis. Il marque un renversement de près de cinquante ans de jurisprudence garantissant le droit fédéral à l'avortement.

⁴⁸ Elisabeth Schüssler Fiorenza est une théologienne féministe d'origine roumaine et de nationalité américaine, née en 1938. Elle est l'une des figures majeures de la théologie féministe chrétienne contemporaine et a profondément influencé les études bibliques, la théologie, et les mouvements féministes au sein du christianisme.

⁴⁹ Le Sexual Market Value fait référence à une valeur perçue d'un individu en tant que partenaire sexuel ou romantique, dans un "marché" imaginaire où les hommes et les femmes seraient en concurrence pour s'attirer mutuellement. C'est une métaphore économique appliquée aux relations humaines. Selon cette logique, chacun aurait un "score" plus ou moins élevé, influencé par une série de critères censés refléter l'attractivité ou la "valeur" d'une personne.

⁵⁰ Rodger a laissé derrière lui un long manifeste de 137 pages, intitulé *My Twisted World* ("Mon monde tordu"), ainsi qu'une vidéo YouTube, souvent appelée la "*Revenge Video*", dans laquelle il explique ses motivations. Il y expose un ressentiment profond envers les femmes, qui, selon lui, l'ont toujours rejeté, ainsi qu'envers les hommes qu'il percevait comme plus attirants ou plus populaires que lui.

⁵¹ Les soft skills, qu'on peut traduire en français par compétences comportementales, compétences humaines, ou encore compétences douces, désignent l'ensemble des qualités personnelles, relationnelles et émotionnelles qui permettent de bien interagir avec les autres et de s'adapter à différents contextes professionnels.

Contrairement aux hard skills (compétences techniques ou académiques), les soft skills sont transversales et souvent non spécifiques à un métier en particulier.

⁵² La section 498A du Code pénal indien est une disposition légale introduite en 1983 pour protéger les femmes mariées contre la violence conjugale et les cruautés infligées par le mari ou ses proches. Elle fait partie des mesures juridiques visant à combattre la violence domestique, les exigences de dot, et les abus dans le cadre du mariage.

⁵³ Sonke Gender Justice est une organisation non gouvernementale sud-africaine fondée en 2006. Elle œuvre à travers toute l'Afrique pour promouvoir l'égalité des genres, prévenir les violences basées sur le genre (VBG) et réduire la propagation et l'impact du VIH/SIDA. Le mot "Sonke" signifie "ensemble" en Nguni, une des langues bantoues parlées en Afrique australe. Ce nom reflète la philosophie de l'organisation : le changement social durable ne peut se produire que par une action collective.

⁵⁴ Ilbe, ou Ilbe Storehouse, est un forum sud-coréen en ligne très controversé.

⁵⁵ Le mouvement Han-nam, souvent mentionné sous le terme péjoratif Han-nam-chung, est une expression centrale dans les débats sur le féminisme et le masculinisme en Corée du Sud, très chargée sur le plan idéologique et émotionnel.

⁵⁶ Megalia est un forum féministe radical sud-coréen qui a profondément marqué le paysage numérique et sociopolitique du pays au milieu des années 2010. Il est devenu célèbre autant pour sa stratégie de lutte contre la misogynie que pour les controverses qu'il a suscitées.

⁵⁷ Kimberlé Crenshaw est une juriste et professeure de droit américaine, née en 1959, connue pour avoir théorisé le concept d'*intersectionnalité*, aujourd'hui central dans les études féministes, antiracistes et sociales.

⁵⁸ Raewyn Connell, née le 3 janvier 1944 à Sydney, est une sociologue australienne de renom, professeure émérite à l'Université de Sydney. Elle est principalement reconnue pour ses contributions majeures dans les domaines des études sur le genre, la masculinité et les théories sociales du Sud.

⁵⁹ Michael Kimmel est un sociologue américain né le 26 février 1951 à New York, reconnu comme l'un des pionniers des études sur les hommes et les masculinités. Professeur émérite de sociologie à la Stony Brook University (SUNY) dans l'État de New York, il a fondé en 2013 le Center for the Study of Men and Masculinities, un centre de recherche dédié à l'analyse des rôles masculins dans la société contemporaine

⁶⁰ Pierre Bourdieu (1930–2002) est l'un des sociologues français les plus influents du XXe siècle. Son œuvre a profondément renouvelé la sociologie en articulant des concepts tels que l'habitus, les champs sociaux et les différentes formes de capital. Il a également joué un rôle majeur dans l'analyse critique des mécanismes de reproduction des inégalités sociales.

⁶¹ Judith Butler est une philosophe américaine née le 24 février 1956 à Cleveland, Ohio. Figure majeure des études de genre, de la théorie queer et du féminisme post-structuraliste, elle est notamment connue pour sa théorie de la performativité du genre, qui a profondément influencé la pensée contemporaine sur l'identité et la sexualité.

⁶² Cynthia Fleury, née en 1974 à Paris, est une philosophe et psychanalyste française reconnue pour ses travaux à l'intersection de la philosophie politique, de la psychanalyse et de l'éthique du soin.

⁶³ Article 213 du Code civil de 1804 : "Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari." Article 214 : "La femme est obligée d'habiter avec son mari, et de le suivre partout où il juge à propos de résider." Article 217 : "La femme ne peut, sans l'autorisation de son mari, donner, aliéner, hypothéquer, acquérir à titre gratuit ou onéreux." Article 371 (autorité sur les enfants) : "L'enfant, à tout âge, doit honneur et respect à ses père et mère." Mais dans la pratique, l'autorité parentale était exclusivement exercée par le père (on parlait d'autorité paternelle, ce qui n'est pas anodin).

⁶⁴ Le ManKind Project (souvent abrégé en MKP) est une organisation internationale à but non lucratif fondée en 1985 aux États-Unis, qui se consacre à la croissance personnelle des hommes et à la transformation des

masculinités. Elle se présente comme un espace de développement personnel et de responsabilisation, visant à aider les hommes à devenir des versions plus conscientes, authentiques et engagées d’eux-mêmes.

⁶⁵ Le concept d’“inconscient patriarcal”, tel que développé par Pierre Bourdieu, désigne l’ensemble des dispositions intériorisées qui structurent les comportements, les perceptions et les jugements des individus en matière de genre — et cela de manière largement inconsciente, y compris chez celles et ceux qui subissent la domination.

⁶⁶ La citation est attribuée à Antonio Gramsci, penseur marxiste italien. Elle est tirée de ses « Cahiers de prison » (Quaderni del carcere), écrits entre 1929 et 1935 alors qu’il était emprisonné par le régime fasciste de Mussolini. Gramsci y décrit une période de transition historique, où les repères anciens disparaissent, mais où les nouvelles formes politiques ou sociales ne sont pas encore nées, un interrègne propice aux dérives et aux forces inquiétantes.